

Presse et sauvegarde du patrimoine The Press and the Safeguard of Heritage

ICCROM

Cultura
Revista del Banco Central del Ecuador

Herald INTERNATIONAL Tribune
PUBLISHED WITH THE NEW YORK TIMES AND THE WASHINGTON POST

Al-Ahram
Weekly

The New Vision

Il Messaggero

المرآة
OBSERVATEUR
عناية كبيرة بتفاصيلكم الصغيرة

The Jerusalem Post

PUBLICA

IL TEMPO

SHEKULLI

IL GIORNALE DELL'ARTE

الوسط

Bangkok Post

JORNAL DO BRASIL

ΕΛΕΥΘΕΡΟΤΥΠΙΑ

**Far Eastern Economic
REVIEW**



THE ART NEWSPAPER

القدس العربي
AL-QUDS AL-ARABI

Le Monde



ICCROM

CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES
POUR LA CONSERVATION ET LA
RESTAURATION DES BIENS CULTURELS

INTERNATIONAL CENTRE FOR THE
STUDY OF THE PRESERVATION AND
RESTORATION OF CULTURAL PROPERTY

PRESSE ET SAUVEGARDE DU PATRIMOINE

Recueil d'articles de presse abordant le thème
de la fragilité du patrimoine et de sa conservation

THE PRESS AND THE SAFEGUARD OF HERITAGE

Collection of press articles on the subject of
the fragility of cultural heritage and its conservation

Sous la direction de
Edited by

Ghislaine PARDO

ISBN 92-9077-168-2

© ICCROM 2000
Via di San Michele, 13
00153 Roma, Italia

Coordination - Coordination

Monica ARDEMAGNI, Alice BLONDÉ, Ghislaine PARDO, ICCROM

Nous remercions particulièrement - Particular thanks go to

Les auteurs des introductions aux différents chapitres :

The authors of all the chapters:

Tullia CARETONI, May CASSAR, Gaël de GUICHEN, Fabio ISMAN,
Catheline PERIER-D'IETEREN

Les 35 journalistes dont les articles illustrent cette publication

The 35 journalists whose articles illustrate this publication

Ainsi que :

As well as:

Susie INMAN, Philippe JARJAT, Terry LITTLE, Neal PUTT, Marie-Christine
UGINET (ICCROM)

Fiorenza MECOZZI, Michela FERRARI

Dans la même collection sur « La sensibilisation du public à la sauvegarde du patrimoine » :

In the same collection dealing with “Raising public awareness of the safeguard of heritage” :

“Public et sauvegarde du patrimoine”, © Université Libre de Bruxelles, 1999

“Jeunes et sauvegarde du patrimoine - Youth and the Safeguard of Heritage”,
© ICCROM, 2000

Diffusion - Distribution

ICCROM

Service des ventes - Publications Sales Dept.

Via San Michele 13, 00153 Rome, ITALIE

Tel: + 39 06 5855 3367, Fax: + 39 06 5855 3349

e-mail : publications@iccrom.org

Table des Matières

Table of Contents

Préface	14
Preface	15
Introduction - Fabio ISMAN	18
Introduction - Fabio ISMAN	19
I La détérioration du patrimoine	
Deterioration of heritage	
Les causes de la détérioration du patrimoine - Gaël de GUICHEN	28
The causes of the deterioration of heritage - Gaël de GUICHEN	29
Pillage de sites et trafic d'œuvres d'art	
Plundering of sites and traffic of works of art	
Razzia sur les objets d'art - Roland-Pierre Paringaux & Emmanuel de Roux	41
History to take home - but it may be stolen - Arie O'Sullivan	43
Un nouveau business : l'archéologie - Carlo Grande	45
Le web faciliterait le trafic d'antiquités - Martha Lufkin	48
On the eve of destruction? - Souren Melikian	50
Développement touristique et urbain	
Tourist and urban development	
Cultural conservation and tourism : immediate history and Machu Picchu - Mariana	55
Mould de Paese	
OPA sur les monuments historiques - Emmanuel de Roux	57
Yangtze guardian - Erling Hoh	60
Bagdad, ma mère au visage supplicié - Foued al-Takarli	62
Too many archaeological sites in downtown Beirut too excavate all them - Reem Haddad	64

Indifférence et abandon

Indifference and abandonment

Nyero paintings down the drain - Charles Opolot	69
The indigenous memorial is threatened - Edoardo Reyes Almeida	71
The last month of Pompeii - Marisa Ranieri Panetta	73
Lost heritage - Andrew Decker	75
Sans toit parmi les ruines - Joaquim Fidalgo	77

Les guerres

Wars

Bosnie et Croatie : l'héritage de la guerre - Jordi Zamora	83
Bamiyan in Afganistan - A Buddhist statue destroyed by Talibans - Yusaku Usanami	86

Conditions d'exposition des œuvres d'art

Exhibition conditions of works of art

L'histoire des fresques de Paul III - Nicoletta Pietravalle	91
Là, un matin, pensa Paul III - Fabrizio d'Amico	92
Les fresques de Paul III - Cesare Brandi	93

II Interventions : conservation et restauration

Interventions : conservation and restoration

Presse et patrimoine : quelle sensibilisation à la conservation-restauration ? - Catheline PERIER D'IETEREN	96
The press and cultural heritage: What awareness is there of conservation and restoration? - Catheline PERIER D'IETEREN	97

Exemples positifs d'intervention

Positive examples of intervention

Building on history - Suthon Sukphisit	107
Books - from here to eternity - Fabio Felicetti	109
La France folle de son patrimoine - Anne Marie Romero	111
The Leonardo rediscovered - Alessandra Mammi	114

Exemples négatifs d'intervention

Negative examples of intervention

Angkor : une restauration pire que la guérilla - Della Denman	119
Cimabue, adieu pour toujours - Fabio Isman	121
Conservation questions at Ajanta - Darryl D'Monte	123
The saviours were destroyers - Ninetta Kontrarou-Rassia	125

III La prévention

Prevention

Prévention : comptons le coût... - May CASSAR	128
Prevention: Let's count the cost... - May CASSAR	129

Etendre les champs du patrimoine	
Making people aware of cultural heritage	

Au nom de l'hypocrisie - Giampiero Mughini	143
Plundered treasures - Erling Hoh	145

Encourager une meilleure conservation du patrimoine culturel	
Encouraging better conservation of cultural heritage	

Still no national policy on preservation - Della Denman	149
Ensemble, sauvons Carthage, symbole de paix - Amaroussia Ben Mansour	152
En Afrique, les musées s'éveillent - Alicia Vielle	155
Une fondation pour sauver les musées africains - Richard Heuzé	157

Une contribution salutaire : des articles sauvent des sites en danger	
Articles help save endangered sites	

Appia Antica, chasse aux trésors - Sergio Frau	161
A new aggression against the pyramids - Elham Ebou el-Fateh	164
A bad business - Carlos Necochea Flores	167

Media Save Art

Media Save Art

Le prix Media Save Art - Tullia CARETTONI	172
The Media Save Art award - Tullia CARETTONI	173

Historique et objectif	176
History and objectives	177

Les lauréats des éditions 1991 - 1997 - 1999	178
The 1991 - 1997 - 1999 Prizewinners	179

Règlement du concours - 3^{ème} édition	184
Regulations - 3rd edition	185



Préface

Preface

Préface

En 1991, l'ICCROM lançait, en collaboration avec la Présidence du Conseil des ministres italien, la manifestation Media Save Art qui avait pour objectif de mobiliser le public en faveur du patrimoine et de lui faire découvrir le monde de la conservation à travers les divers moyens de communication.

Une nouvelle mission s'imposa alors à l'ICCROM : sensibiliser le public à la fragilité et à la conservation du patrimoine. Plusieurs projets concrétisant cette nouvelle fonction ont depuis vu le jour, dont le prix Media Save Art, concours international d'articles de presse qui a lieu tous les deux ans. Son but est d'encourager les journalistes à écrire davantage sur le thème de la fragilité du patrimoine et de sensibiliser ainsi le grand public.

La presse peut en effet jouer un rôle décisif en faveur du patrimoine dans la mesure où elle informe, éduque, stimule la réflexion, alerte, et peut parfois changer le cours des événements.

Cette publication "Presse et sauvegarde du patrimoine" s'inscrit dans une série d'ouvrages de sensibilisation du public à la fragilité et à la conservation du patrimoine, chacun s'adressant à un public différent. Le premier, "Public et sauvegarde du patrimoine", publié par l'Université Libre de Bruxelles en 1999, est destiné plus particulièrement aux guides-conférenciers. Le second, "Jeunes et sauvegarde du patrimoine", vise les institutions culturelles qui sont en contact avec les enfants.

"Presse et sauvegarde du patrimoine" s'adresse aux journalistes et au grand public et rassemble une sélection de 36 articles publiés dans des journaux du monde entier. Cet ouvrage s'organise autour de trois grands thèmes : la détérioration, les interventions de conservation et de restauration et la prévention. Un quatrième chapitre présente le prix Media Save Art.

En offrant au lecteur un panorama mondial des problèmes relatifs à la fragilité et à la conservation du patrimoine culturel, le présent recueil permet d'analyser comment les journalistes perçoivent ces problèmes et contribuent à sensibiliser le grand public aux dangers qui menacent le patrimoine culturel et aux moyens de prendre part à sa protection.

La participation de plus en plus importante de journalistes au prix Media Save Art est un signe encourageant, car, grâce à leurs actions et à leur engagement, les lecteurs prennent conscience de plus en plus fortement de la fragilité de notre patrimoine et du devoir qui leur incombe de le protéger ■

ICCROM

Preface

In 1991, ICCROM, together with the Italian Prime Minister's Office, sponsored the Media Save Art initiative, for the purpose of mobilising the public on behalf of the heritage, and bringing the world of conservation to people's attention, making use of various means of communication.

ICCROM now had a new mission, that of making people aware of the fragility of heritage and the need to protect it. Several projects have come out of this new function, among them the Media Save Art award, an international competition for articles in the press, which is held every two years. Its aim is to encourage journalists to write more about the fragility of heritage thereby increasing awareness on the part of the general public.

In fact, the press can play a decisive role in favour of heritage, because it informs, educates and stimulates people to think about the problem. By alerting them, it can change the course of events.

This publication "The Press and the Safeguard of Heritage" forms part of a series of works raising people's awareness of the fragility of heritage and the need to conserve it, each of which is directed towards a different audience. The first, "Public et sauvegarde du patrimoine", published by the Université Libre de Bruxelles in 1999, was designed in particular for lecture-guides. The second "Youth and the Safeguard of Heritage", is for cultural institutions concerned with children.

"The Press and the Safeguard of Heritage" is aimed at journalists and the general public. It gathers together a selection of 36 articles published in newspapers all over the world. The work focuses on three major subjects: deterioration, action and prevention. A fourth chapter presents the Media Save Art award itself.

While offering the reader a world-wide panorama of problems concerning the fragility and preservation of cultural heritage, this collection makes it possible to analyse how journalists view this issue and help to make the general public aware of the dangers facing cultural heritage as well as ways of protecting it.

The ever-growing participation of journalists in the Media Save Art award is an encouraging sign. Thanks to their actions and involvement, readers are becoming more and more aware of the fragility of our heritage and their duty to protect it ■

ICCROM



Introduction

Introduction

Introduction

FABIO ISMAN

Envoyé spécial pour le quotidien *Il Messaggero*, Rome

Quelques souvenirs, heureusement assez lointains aujourd'hui, tels que cet article de journal, fruit d'un coup de téléphone matinal et providentiel pour empêcher que le *Christ à la croix* ou *Christ ressuscité*, sculpté par Michel-Ange entre 1519 et 1520, ne quitte l'église romaine de Santa Maria sopra Minerva pour être exposé au Canada. L'Etat italien avait en effet accepté de prêter la sculpture aux organisateurs d'une foire alimentaire internationale pour qu'elle y soit présentée dans le pavillon représentant le Vatican. Un tel voyage n'aurait sûrement pas été favorable à son état de conservation, ni à l'enrichissement de la connaissance scientifique. Ou ces deux autres articles, au ton indigné, qui contribuèrent à débloquer, *in extremis* et selon les souhaits du Parlement, de nouveaux financements pour la consolidation du terrain en tuf sur lequel repose la ville d'Orvieto (Italie), et à empêcher la fermeture des ateliers de restauration, ouverts lorsque la ville, qui abrite les dernières peintures de Luca Signorelli, était dirigée par les papes.

Il est vrai que parfois les journaux sont utiles. A l'époque du *Christ à la croix* et de la menace d'effondrement d'Orvieto, peu de journalistes s'intéressaient à la sauvegarde du patrimoine historique et artistique, dans un pays, l'Italie, qui possède sans doute l'un des patrimoines culturels les plus riches et certainement l'un des mieux réparti sur l'ensemble du territoire.

Dans les journaux italiens ou du moins dans les colonnes des quotidiens à gros tirage et à grande diffusion, de long articles étaient publiés, certains écrits par de brillants critiques d'art, parfois par des universitaires, et même par quelques maîtres à penser. Mais rares étaient les "chroniqueurs d'art" alors en service permanent. Le premier, et pour beaucoup d'entre nous un véritable maître, fut sans aucun doute Antonio Cederna, dont le sens civique était légendaire.

Les journalistes traitaient très peu des problèmes relatifs au patrimoine. Au mieux, ils se mobilisaient lorsque leur parvenaient des nouvelles sensationnelles, c'est-à-dire lorsqu'il était déjà trop tard : au lendemain d'une catastrophe naturelle ou d'un des nombreux vols d'œuvres d'art, lorsqu'une tour s'était déjà écroulée, qu'une fresque s'était détachée ou qu'une corniche montrait les premiers signes d'effondrement. C'était au temps où le ministère des Biens culturels était la Cendrillon des ministères italiens, au point que son attribution était décidée en fonction de critères en vigueur à l'époque, fondés sur le principe des "restes" à distribuer aux membres de la coalition gouvernementale : les "restes" de la politique mais aussi ceux de l'(in)décence (in)civile.

Introduction

FABIO ISMAN

Special correspondent for *Il Messaggero*, Rome

Just a couple of recollections, happily from a rather distant past, such as a newspaper article, sparked by an early morning phone call, to stop Michelangelo's *Christ Bearing the Cross*, or *Christ Resurrected* from leaving the church of Santa Maria sopra Minerva in Rome, to go on exhibition in Canada. The Italian State had accepted to loan the sculpture to the organisers of an international food exposition to be placed in the Vatican's pavilion. The trip certainly would not have been favourable to its conservation, nor would it have added to scientific knowledge. Then, there is the case of two indignant articles which, reflecting the wishes of Parliament, helped release funds for consolidation of the tufa terrain upon which the town of Orvieto (Italy) is built and to block the closure of the restoration workshops which have been operating since the city was ruled by popes and which hosts the last works by Luca Signorelli.

It is true that there are times when newspapers are useful. When *Christ Bearing the Cross* was an issue as well as when Orvieto was in danger of crumbling away, there were very few journalists in Italy who were dealing with the safeguarding of its historic and artistic heritage even though it is one of the richest and most widespread throughout its territory from the cities to the countryside.

Some long articles have appeared in Italian papers, at least in those dailies with a large circulation, written by brilliant art critics or sometimes by university professors, if not even by some philosopher. But permanent "art reporters" have been rare. The foremost and for many of us, the true master was certainly Antonio Cederna, with his immense civic consciousness.

Journalists rarely dealt with problems related to heritage. At the most, they mobilised when there was something sensational, that is to say, when it was already too late: the day after a natural catastrophe or one of numerous thefts of art, when a tower had already collapsed, a fresco had become detached or a cornice was showing signs of imminent collapse. That was in a time when the Minister of Cultural Heritage was the Cinderella of Italian ministers whose nomination was decided on the basis of criteria in place at that time which dictated that the "leftovers" be distributed amongst the partners of a coalition government: political "leftovers" but also those of (un)civilised (in)decency.

That was the era when the Italy of Cultural Heritage was a little Italy, reduced to a shadow of the grand Italy that she had once been. The overall state of her cultural heritage, its management and restoration was catastrophic. Visiting a museum was

A cette époque, l'Italie des biens culturels était une petite Italie, réduite à n'être que l'ombre du *Bel Paese* qu'elle avait été. L'état du patrimoine, sa gestion, des restaurations étaient catastrophiques. Visiter un musée voulait dire partir pour une chasse aux trésors. Plus souvent fermés qu'ouverts, et dans ce dernier cas seulement aux heures de bureaux, les musées étaient difficilement compréhensibles pour le public qui ne disposait ni d'information, ni de panneaux didactiques. Des aires archéologiques entières étaient négligées, laissées sans surveillance et ne bénéficiaient d'aucune valorisation. D'autres encore restaient marquées, de manière irrémédiable, par l'omnipotence et la toute puissance du béton. De nombreux monuments ainsi défigurés étaient devenus méconnaissables.

Ensuite en Italie comme partout ailleurs, le patrimoine culturel est devenu à la mode. Les gens, travaillant moins, commencèrent à disposer de plus en plus de temps libre. La culture prit davantage d'importance et fut plus largement accessible, jusqu'à atteindre les classes sociales qui étaient avant peu sensibles à ce domaine.

On comprit finalement que les biens culturels pouvaient représenter autre chose qu'un coût et une obligation morale (celle de préserver et de transmettre aux générations futures cet héritage dont nous ne sommes que les dépositaires) : une occasion formidable de développement culturel, civil voire économique, pouvant amener une création emplois dans des domaines aussi variés que la restauration, la vente de produits dérivés dans les boutiques des musées, les visites guidées. Au delà de savants calculs économiques, on a finalement perçu dans l'héritage de l'Antiquité, la véritable valeur ajoutée de l'époque contemporaine.

En Italie, ce ministère fut pris en charge par le numéro deux du gouvernement : le Vice président du Conseil. Son budget, jusqu'alors très maigre, augmenta sensiblement. Ce phénomène, dont la renaissance de nombreux musées constitua la manifestation la plus visible, ne fut pas seulement italien mais mondial. Quinze ans se sont écoulés depuis que la France décida de valoriser et d'agrandir son plus grand musée, le Louvre. Bien avant cela la National Gallery de Londres et celle de Washington, avaient entrepris des travaux d'agrandissement. Pour l'an 2000 seulement, quinze musées au moins ont été restaurés, agrandis ou construits *ex novo*. Pour n'en citer que quelques-uns : la Tate Gallery et la National Portrait Gallery, le British Museum, la Wallace Collection, la Dulwich Picture Gallery à Londres, le Centre Georges Pompidou à Paris, le Museum of Fine Arts à Houston (Texas), la Neue Galerie et le American Museum of Natural History à New York (seulement pour ces derniers, *The Economist* a évalué la dépense à 1,8 milliards de livres, presque 900 millions de dollars). Et on parle d'un nouveau Guggenheim et de l'agrandissement du MoMA, le Musée d'Art moderne à New York. A Rome, ces dernières années, les institutions de ce type qui ont été créées ou redécouvertes après des décennies d'oubli illogique et peu démocratique, sont au moins une douzaine.

Les articles traitant du patrimoine, de sa gestion, de sa sauvegarde et des possibilités d'y accéder et d'en profiter se sont multipliés, les journalistes n'écrivant plus uniquement lorsque quelqu'un s'empare d'une œuvre d'art sans en demander la permission, ou lorsqu'un bien à préserver s'écroule.

tantamount to a treasure hunt. They were closed more often than open, and then only during short office hours. For the most part, they were almost totally incomprehensible with no explanations or useful information. Vast archaeological areas were left neglected without surveillance and were under-used and unappreciated. Others remained irremediably damaged by the omnipotent and ubiquitous cement. A great number of monuments were then incomprehensible, unrecognisable and disfigured.

Then, in Italy as elsewhere, cultural heritage came into fashion. People began working less and began to have more free time. Culture took on more importance and was more accessible to even those social classes that had formerly been on the fringe.

Someone finally understood that cultural heritage could represent more than just a cost or a moral obligation (that of preserving, passing what has been handed down to us on to future generations - heritage for which we are merely custodians). On the contrary, it could also represent a formidable opportunity for development: cultural, civic, and even economic, thanks to the creation of various types of jobs in museums from restoration to boutique sales and guided tours. And beyond the complex financial calculations, someone has discovered the real added value of the present era in the legacy of antiquity.

And then it happened that the Italian Ministry of Cultural Heritage, once considered a "leftover", was taken over by the second in command in the government, the Deputy Prime Minister. Its previously meagre funding increased considerably. This phenomena, whose most visible effect was the renaissance of museums, has not just been happening in Italy but around the world. Fifteen years have now passed since France, for example, decided to improve and expand its greatest museum: the Louvre. Before that, there were the National Galleries in London and Washington which had each set their expansions in motion. But in the year 2000 alone, at least fifteen great museums have been restored, expanded or built from scratch. To cite but a few, there are the Tate, the National Portrait Gallery, the British Museum and the Wallace Collection in London; the George Pompidou Centre in Paris; the Dulwich Picture Gallery; the Museum of Fine Arts in Houston (Texas); the Neue Galerie and the American Museum of Natural History in New York (for these alone the *Economist* has calculated an expenditure of 1,800 million Italian lira, almost nine hundred million dollars). There is already talk of a new Guggenheim and expansion of the MoMA, the Museum of Modern Art in New York. In Rome alone, and just in the last few years, at least a dozen institutions of this sort have sprung up or have been rediscovered after decades of absurd and indecent absence.

Articles dealing with heritage, its management and safeguarding and its accessibility and potential for enjoying it have also begun to multiply. Journalists don't just write about it when someone has taken a work of art without asking for it or when something has collapsed instead of being repaired.

That is not all: little by little people have also begun to understand that art and culture, historic and artistic heritage have no boundaries; that every country has its

Ce n'est pas tout : peu à peu, on a compris que l'art et la culture, le patrimoine historique et artistique, ne connaissent pas de frontières et que chaque pays possède ses propres "racines", aussi dignes d'être préservées que les nôtres. En résumé, la masse d'informations a augmenté de manière considérable. La raison réside dans le fait qu'un journal est une entreprise comme une autre (même si son caractère est un peu singulier), dont la fonction est d'informer le public mais également de garantir des bénéfices à ses actionnaires. Ce n'est ni une œuvre de charité, ni une institution à vocation purement éducative, ni cet objet dont la lecture constitue "la prière du matin de l'homme moderne", ainsi que le disait Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831). C'est pour cela que les journaux traitent rarement de ce qui ne relève pas de l'événementiel, de la nouvelle à sensation. Mais ils dédient volontiers leurs colonnes et leurs ressources aux événements à la mode, pouvant intéresser le plus large éventail de lecteurs. La sauvegarde et la défense du patrimoine sont devenues finalement des questions qui touchent l'opinion publique et peuvent le faire réagir (un intérêt présent déjà depuis longtemps pour l'environnement), un phénomène de masse, qui ne touchent plus seulement une élite plus ou moins bien-pensante, cultivée et consciente ou simplement plus sensible que la moyenne.

Néanmoins, le chemin à parcourir est encore long et il faudra encore écrire beaucoup d'articles, car le monde de la culture et des arts est rempli de "pages noires", de crimes à conjurer. Le chemin est semé d'embûches. Partout, les agressions contre le patrimoine se répètent et se multiplient, en revêtant des formes souvent différentes, parfois subtiles et surnoises. Nous connaissons les guerres, les tremblements de terre, les inondations; mais il y a aussi les restaurations mal faites (celle réalisées à la hâte, à Rome, par exemple, durant l'année jubilaire, ont été emblématiques dans un pays faisant pourtant référence en ce domaine), l'invasion du béton conjugué au désir de posséder une maison de vacances et l'abandon de cette vertu antique qui s'appelait "maintenance". A une certaine époque, une basilique au sens plein de ce terme bénéficiait de son propre atelier de construction et d'entretien. Aujourd'hui, on procède souvent par grands chantiers de restauration. Et, lorsqu'une œuvre d'art a besoin d'être restaurée, cela signifie qu'une partie d'elle est déjà irrémédiablement perdue.

Le patrimoine a ainsi trouvé un écho favorable auprès du grand public. Le mérite en reviendrait-il aussi aux journaux ? Franchement, je ne le sais pas. Peut-être. Une chose est certaine : celui qui écrit sur la sauvegarde du patrimoine historique et artistique reçoit désormais beaucoup plus de courrier de la part des lecteurs qu'auparavant (ces messages d'alerte sont souvent très précieux).

Il y a dix ans, lorsque l'ICCROM a lancé pour la première fois et avec le soutien du gouvernement italien, le concours Media Save Art, je me souviens du scepticisme avec lequel fut accueilli le projet, accusé d'être velléitaire. Depuis beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Tibre, qui ont heureusement été récemment restaurés.

Les articles de journaux rassemblés dans ce volume, écrits par des journalistes du monde entier et abordant des problématiques très diverses, démontrent combien les temps ont changé et combien les actions de la presse - celle libre et non celle

own roots, and that they are no less worthy of being preserved and saved than ours. In short, the amount of information has increased considerably. The reason for this lies in the fact that a newspaper is a business like any other (even if its character is somewhat unique) whose purpose is to inform the public but, at the same time, guarantee returns to its shareholders. It is neither a charity nor a purely educational institution, nor an object whose daily reading constitutes “the morning prayer of modern man” as defined by Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831). On the other hand, they are more than prepared to devote space and resources to the events that are fashionable, those that interest a fairly broad spectrum of potential readers; and finally (it had already happened long ago for the environment), the safeguarding and protection of heritage have begun to attract the attention and participation of public opinion, a mass phenomenon no longer limited to the interest of an exclusive *élite* of more or less conventional, educated and aware people or simply those who are more sensitive than many others.

Nevertheless, the road is long and there are many articles to be written since the world of culture and arts is still filled with hardly edifying events and crimes which should be averted. The road is also scattered with pitfalls. Assaults on heritage continue and are proliferating everywhere, sometimes subtle and other times insidious. These are not just wars, earthquakes or floods: they are also badly-done restoration jobs (and those in Rome for the Jubilee have hardly distinguished themselves in many cases, due to haste, in a country which otherwise has always been a recognised point of reference in the sector), intrusive cement and the desire for holiday homes as well as the abandonment of that ancient virtue known as maintenance. Once, any basilica worthy of that name had its own “factory”: nowadays, sweeping restoration work is often preferred: and when a work of art is in need of restoration, it means that something in it has been lost forever.

Heritage has finally found a interested public. Can the news media take credit for this? I honestly don't know. Perhaps. One thing is certain: Those who write about safeguarding historic and artistic heritage receive much more correspondence from readers than in the past (often alerts which prove quite valuable).

Just ten years ago, when ICCROM, together with the Italian Government, launched the *Media Save Art* award, I remember the feeling of scepticism surrounding the project which was accused of being a vanity project. In the meantime, a lot of water has passed under the Tiber bridges which have fortunately been recently restored.

The articles brought together in this volume, written by journalists from around the world and dealing with all types of problems, show how much the times have changed and how much the actions of the press - those of the free press and not those serving a regime - have been useful, if not indispensable. These articles have led to proposals which have been critiqued and, in the end, corrected, to opening up debates on important themes and to combating negative trends.

Despite all this, the voice of the prophet crying out vainly in the desert is still all too common. Friederich von Schiller (1759-1805) proclaimed that “art is the right hand

dépendante ou asservie à un régime - peuvent être utiles voire indispensables. Ces articles ont permis de dénoncer des propositions et de faire des contre propositions, de corriger et d'ouvrir des espaces de dialogues, de combattre des tendances par trop pessimistes.

Malgré tout, la voix du prophète, criant dans le désert, se fait encore trop souvent entendre. Même si Friederich von Schiller (1759-1805) proclamait que "l'art est la main droite de la nature", ou le Français Joris Karl Huysmans (1848-1907) que "hormis la sainteté, l'art est l'unique chose réellement pure sur terre" ou, si un homme sans illusion comme l'était Henry Miller (1891-1980) savait bien que "l'art n'enseigne rien, sinon le sens de la vie", beaucoup sont disposés à l'oublier. "L'art est un accident duquel on ne sort jamais indemne" affirmait Leo Longanesi (1903-1957), tandis que Umberto Eco écrivait "je ne sais pas très bien comment cela se fait, mais l'art a toujours été le premier à modifier notre mode de penser, de sentir et de voir, alors qu'il y a seulement cent ans, on ne comprenait pas le besoin qu'il y avait à créer". "Toutes les grandes œuvres d'art ont deux dimensions, l'une tournée vers son époque et l'autre regardant vers le futur, vers l'éternité", expliquait le célèbre pianiste et chef d'orchestre, Daniel Barenboim. Il faut ainsi lutter pour ne perdre aucun des deux visages dont les chefs-d'œuvre sont constitués.

A Pékin, il y a quelques années, seules quelques dizaines de *Hutong*, habitations traditionnelles complexes dont les pièces convergent vers une cour intérieure, étaient encore debout. Alors que je discutais avec un officiel, l'équivalent de l'adjoint au maire en Italie, un fax du gouvernement l'informa qu'une de ces maisons serait sacrifiée à la construction imminente et irrévocable d'une voie rapide.

On frissonne presque d'horreur à penser à tous les méfaits qui se sont succédés au cours des siècles et sous toutes les latitudes. On peut, en même temps, se réjouir en pensant à toutes les menaces conjurées et aux frayeurs disparues. Mais, le patrimoine artistique et culturel est fragile (beaucoup plus que l'amour de Jacques Prévert, 1900-1977) et parfois si difficile à préserver, trop souvent victime de l'ignorance culturelle de beaucoup et gênant les aspirations à la modernité. Il est à ce point vaste et changeant que toutes les mesures de sauvegarde ne paraissent jamais suffisantes.

La défense de notre passé, et par conséquent celle de notre futur, est une lutte éternelle qui ne sera jamais gagnée. Aujourd'hui la presse, et surtout la télévision grâce à sa diffusion presque instantanée et à son fort impact émotif, peuvent offrir une contribution salutaire. Demain se seront en revanche les journaux *on-line* et après demain, qui sait ? Encore un mot. Il y aura toujours quelqu'un prêt à prendre les armes et à se battre pour sauver ce que l'homme a édifié au cours des siècles, et qui nous est parvenu parfois miraculeusement, en signalant, demandant, protestant, criant, et on l'espère, en s'indignant. Ou du moins, on ne devrait pas l'espérer. Car si un jour, plus personne ne s'indignait, cela pourrait vouloir dire qu'il n'y a plus de raison valable de le faire. Mais ce jour ne se lèvera probablement jamais. Beaucoup d'entre nous, tant que nous pourrons le faire, continueront à combattre. Espérons le, toujours moins vainement. Et cela nous rendra heureux ■

of nature”, and the French writer Joris Karl Huysmans (1848-1907) observed that “aside from sainthood, art is the only pure thing on earth”, and even if someone as disillusioned as Henry Miller (1891-1980) knew full well that “art teaches nothing, if not the meaning of life”, there are still too many people who are all too ready to forget these things. “Art is an accident which leaves no one unharmed”, claimed Leo Longanesi (1903-57). Umberto Eco wrote, “I don’t really know how it has done it, but art has always been the first to change our way of thinking, feeling and seeing even when just a hundred years ago people couldn’t understand what need there was to create it”. “Every great work of art has two countenances, one for its own era and the other for the future, for eternity”, as the famous pianist and conductor Daniel Barenboim explained. It is necessary to ensure that neither of these countenances which belong to a work of art are lost.

A few years ago in Beijing, there were but a few dozen *Hutong*, traditional dwellings whose rooms face the interior courtyard, left standing. While I was speaking with an official, one who would have been equivalent to a city councillor in Italy, a government fax informed him that one of these houses would be sacrificed to allow the imminent construction of a highway.

Just thinking about how many misdeeds have taken place over the centuries and at every latitude makes one shudder. At the same time, we could be happy about the numerous threats which have been averted and the anxieties which have disappeared. But artistic and cultural heritage is fragile (much more so than the love of Jacques Prévert, 1900-77) and at times so difficult to preserve. Often it is the victim of cultural ignorance and it conflicts with the aspirations of modernity. Since it is so vast and changing all the steps taken to safeguard it will never seem sufficient.

Defending our past, and therefore our future, is an eternal struggle and it will never be won. Today the press, and above all television because of its greater immediacy and the greater emotional impact it offers, can make a meaningful contribution. Soon the task will fall to *on-line* publications, and who knows what after that. Another thing. There will always be someone there ready to take the defence in saving what humankind has created throughout the centuries and which has sometimes miraculously survived, by reporting, questioning, protesting, crying out and - let us hope - being indignant. Or else, let us hope not: Because, if one day, no one is indignant any longer, it could merely mean that there is no valid reason to be so. But that happy day will surely never dawn. So, many of us will continue to fight as long as we can. Let our hopes be less in vain. And that will make us happy ■

La détérioration du patrimoine

Deterioration of heritage

Les causes de la détérioration du patrimoine

GAËL DE GUICHEN

Assistant du Directeur général, ICCROM, Rome

Eternel. Un adjectif que l'on trouve souvent accolé au mot patrimoine. C'est vrai dans l'imaginaire : la bibliothèque d'Alexandrie ou l'Athéna de l'Acropole semblent toujours présentes dans l'esprit des hommes, alors que le feu a détruit la première et que les voleurs ont emporté l'or et l'ivoire qui constituaient la seconde.

Eternel, peut-être, périssable, le patrimoine l'est certainement. Et le public ne le voit pas, surtout le public cultivé, surtout les fameux "décideurs", sans parler des professionnels qui, lorsqu'on leur parle de la fragilité d'une œuvre, n'hésitent pas à répondre : "Mais elle est là depuis cinq cents ans, elle survivra bien encore cinq siècles !".

Si, peu de gens savent que le Palais de la Reine à Madagascar (fig. 1) - cette structure en bois exceptionnelle de trente-sept mètres de haut - a entièrement brûlé avec les huit bâtiments qui l'entouraient et les huit mille objets représentant la mémoire nationale (fig. 2), tout le monde sait par contre que les peintures de la grotte de Lascaux, qui s'étaient conservées durant seize mille ans, ont risqué de disparaître dans les dix années qui suivirent son ouverture au public (fig. 3). Mais on peut préférer oublier.

Et pourtant, les même types d'agresseurs n'attendent qu'une situation propice pour détruire, ici, le Parlement de Rennes, là, la ville de Bagdad ou ailleurs, la collection du Musée de la céramique de Kobé (fig. 4), ou les deux cents tonnes de film de la filmothèque de Mexico.

fig. 1 - Partie de l'ensemble du Palais de la Reine, Madagascar... (photo Gaël de Guichen)

fig. 1 - A portion of the Queen's Palace, Madagascar... (photo Gaël de Guichen)



fig. 2 - ...après l'incendie de la nuit du 6 novembre 1995 (photo Gaël de Guichen)

fig. 2 - ...after the fire on the night of 6 November 1995 (photo Gaël de Guichen)



The causes of the deterioration of heritage

GAËL DE GUICHEN

Assistant to the Director General, ICCROM, Rome

Eternal: this adjective is often found alongside the word: heritage. In our imagination, it is true: the Library of Alexandria or the Athena of the Acropolis seem always to be present in our minds, even though the former was destroyed by fire and the gold and ivory making up the latter were carried off by thieves.

Heritage may be eternal, but it is certainly perishable. And the public doesn't recognise this, especially the cultivated public, above all, the distinguished "decision-makers", not to mention professionals who, when one mentions the fragility of a work to them, do not hesitate to reply: "But it has been there for one hundred years, it will survive five more centuries!"

Indeed, not many people know that the Queen's Palace in Madagascar (fig. 1) – that exceptional wooden structure, thirty seven metres high – burned to the ground together with the eight buildings that surrounded it and the eight thousand objects that represent the country's memory (fig. 2). Everyone knows that the paintings in the Lascaux caves, which had lasted for sixteen thousand years, have been in danger of disappearing in the ten years since they were opened to the public (fig. 3).

But people may prefer to forget this. Yet, the same types of aggressors wait only for the right moment to perform their destruction: the Parliament of Rennes, the City of Baghdad, or, elsewhere, the collection of the Ceramics Museum of Kobe (fig. 4), or the two hundred tons of film in the Mexico film library.

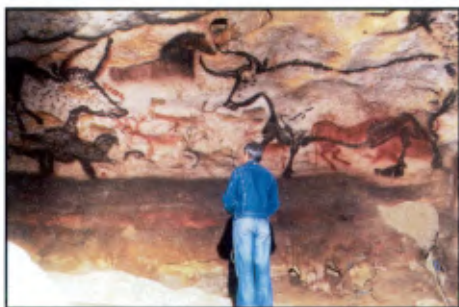


fig. 3 – After thousands of visitors have admired the paintings in the Lascaux Caves, which date back 16,000 years, these works have turned out to be so fragile that only five people a day can be admitted to enjoy them (photo Gaël de Guichen)

fig. 3 - Après le passage de milliers d'admirateurs, les peintures de la grotte de Lascaux, datant de 16 000 ans, ont révélé une telle fragilité que seuls cinq visiteurs par jour peuvent les admirer (photo Gaël de Guichen)



fig. 4 - The Kobe Museum Collection
An earthquake, a badly arranged shelf...
A lot of work for many restorers
(photo EMBA Museum of Chinese Modern Art)

fig. 4 - La collection du musée de Kobe
Un tremblement de terre, une étagère
mal arrimée... Et voilà du travail pour de
nombreux restaurateurs
(photo EMBA Museum of chinese modern art)

Les agresseurs, qu'ils soient d'origine naturelle ou d'origine humaine, n'ont pas tous les mêmes effets. Certains endommagent définitivement le patrimoine (fig. 5- 6 et 7) et les résultats peuvent se remarquer dans les quarante-huit heures (vol, tremblements de terre, vandalisme - fig. 8).



fig. 5 - Cette mosaïque découverte lors des travaux de terrassement d'un immeuble ... (photo Claude Bassier)

fig. 5 - This mosaic was discovered during excavation work for an apartment building ... (photo Claude Bassier)



fig. 6 - ...n'a pas résisté un jour devant l'avancement des bulldozers (photo Claude Bassier)

fig. 6 - ...but didn't survive a single day when the bulldozers got to work (photo Claude Bassier)

Whether the aggressors are humans or of natural origin, they do not all have the same effects. Some of them damage heritage definitively (fig. 5-6 and 7) and the results can be noted immediately (theft, earthquakes, vandalism - fig. 8).



fig. 7 - Postwar cement works are now considered particularly harmful, as, for example, on this mosaic, which, furthermore, has been totally neglected (photo Gaël de Guichen)

fig. 7 - Les interventions d'après-guerre utilisant le ciment sont aujourd'hui reconnues particulièrement néfastes, comme sur cette mosaïque, qui de plus est laissée à l'abandon (photo Gaël de Guichen)



fig. 8 - Vandalism in Venice (photo Gaël de Guichen)

fig. 8 - Vandalisme pur à Venise (photo Gaël de Guichen)

D'autres opèrent plus lentement (fig. 9), plus sournoisement (fig. 10), et provoquent des dégâts cumulatifs, dont les effets sur l'objet mettent plusieurs mois, si ce n'est plusieurs années, à se faire remarquer (corrosion, érosion, pollution, lumière - fig. 11 et 12). Sans oublier tous les facteurs dus au manque de professionnalisme des responsables du patrimoine.



fig. 9 - Cette sculpture n'a pas été structurellement conçue pour que lui passent dessus des régiments de soldats en goguette (photo Gaël de Guichen)

fig. 9 - This sculpture wasn't structurally designed to be trampled on by inebriated soldiers (photo Gaël de Guichen)

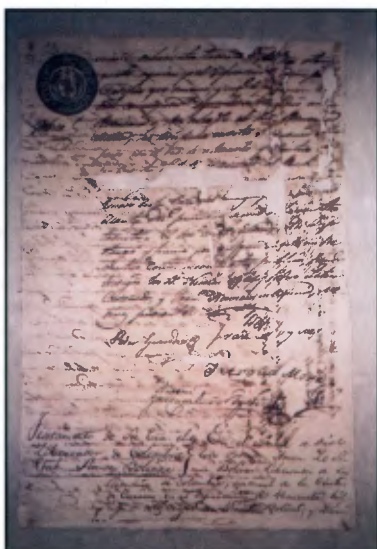


fig. 10 - Le testament de Bolivar
Bolivar ne savait pas que l'encre qu'il utilisait était acide. Elle dévore depuis lors lentement ses dernières volontés (photo Gaël de Guichen)

fig. 10 - Bolivar's will
Bolivar didn't realise that the ink he used contained a lot of acid. Since then, it has been consuming his last wishes (photo Gaël de Guichen)

Others operate more slowly (fig. 9), more slyly (fig. 10) and cause cumulative damage. Here the effects on the object take several months, even years, before the damage becomes apparent (corrosion, erosion, pollution, light – fig. 11 and 12). Then there are factors resulting from the lack of professionalism on the part of those responsible for heritage.

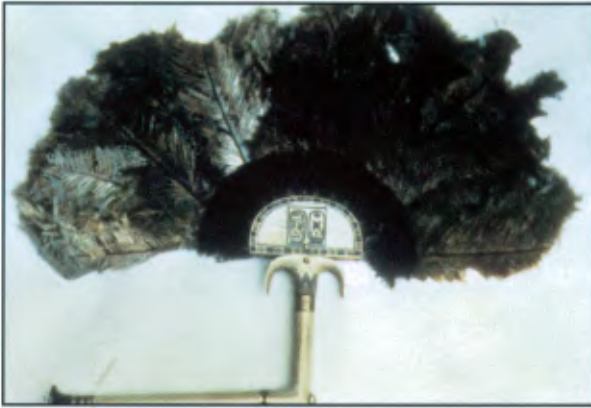


fig. 11 - The ostrich-feather and ivory fan of Tutankhamen has come down to us almost intact after 3,250 years (photo Gaël de Guichen)

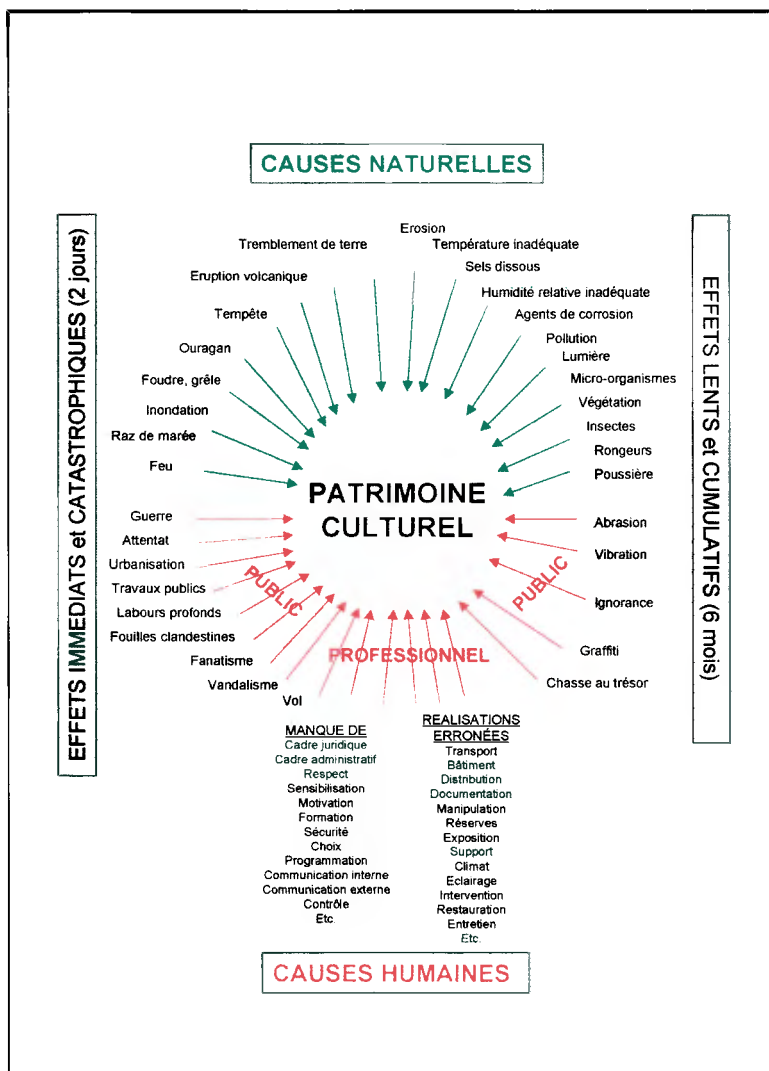
fig. 11 - L'éventail de Toutankhamon en plumes d'autruche et en ivoire est parvenu quasi intact après 3250 ans (photo Gaël de Guichen)



fig. 12 - After twenty years on exhibition at the museum (photo Gaël de Guichen)

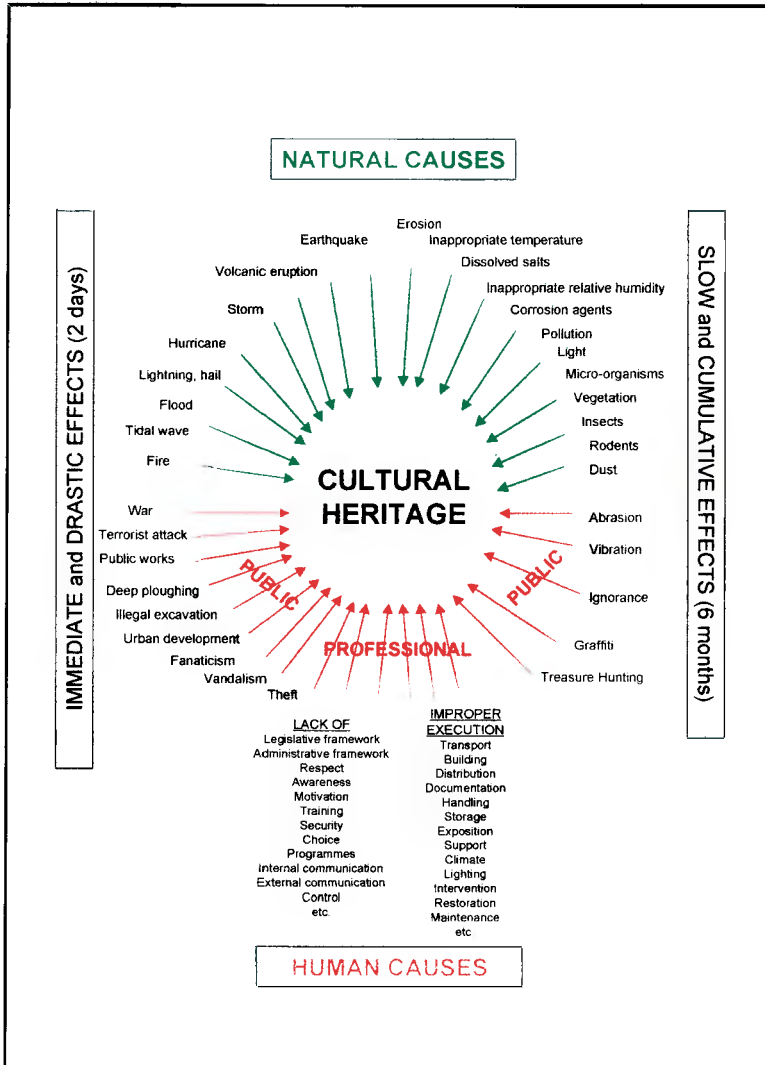
fig. 12 - Après vingt ans d'exposition au musée (photo Gaël de Guichen)

Protéger le patrimoine demande avant tout d'en avoir compris la valeur - Albert France-Lanord disait : "L'homme a créé l'objet. A son tour l'objet permet de retrouver l'homme". Pour protéger le patrimoine, il faut ensuite savoir le regarder à travers un schéma organisé (ci-dessous), où tous les agresseurs possibles sont indiqués. Puis, il faut chercher à découvrir tous les moyens de le présenter au public, en assurant la protection contre ces agresseurs.



Les causes de détérioration du patrimoine (Gaël de Guichen)

Protecting heritage requires one to understand its value – Albert France-Lanord said, “Man created the object. The object, in turn, makes it possible to find man once again”. To protect heritage, one must then know how to view it in terms of an organised scheme (see above), where all the possible aggressors are indicated. Then all the means of presenting it to the public must be sought, while ensuring protection from these aggressors.



The causes of deterioration of heritage (Gaël de Guichen)

Mais, direz-vous, si les professionnels sont peu sensibles à la fragilité du patrimoine, comment peut-on espérer que le public, le “grand public”, les enfants, les touristes et tous ceux qui jouissent du patrimoine, prennent conscience de sa fragilité et de la chance extraordinaire qu’ils ont d’en profiter (fig. 13 et 14) ?

Parmi les nombreux moyens, la presse a évidemment un rôle à jouer, et aujourd’hui plus qu’autrefois, ainsi que le dit si bien Fabio Isman dans l’introduction à ce volume. Mais, comme il le dit aussi, trop souvent les articles traitent du factuel et du sensationnel, de l’“après” et du “comment”, au lieu de parler de l’“avant” et du “pourquoi”. Il n’est pas étonnant que dans la sélection d’articles qui a été faite pour ce chapitre, les sujets qui plaisent et qui reviennent le plus fréquemment, sont le vol (vol d’œuvres d’art comme pillage de sites), l’urbanisation à outrance et l’indifférence. Ces domaines sont souvent traités et bien traités par la presse.

Mais il faut dépouiller beaucoup d’articles pour en découvrir un, présentant le danger que représente la lumière dans les expositions. Note amusante : dans le cas de l’exposition des fresques de Paolo III, au château Saint-Ange, à Rome, ce n’est pas un article mais bien cinq qui ont souligné les risques encourus par les œuvres exposées (p. 91 à 93). Pourquoi cet intérêt soudain ? La réponse est simple : un responsable de l’exposition, conscient du problème posé par la lumière, l’avait souligné de manière vivante lors de la conférence de presse précédant l’événement. Que cet exemple encourage les professionnels du patrimoine à parler aux journalistes de la fragilité du patrimoine dont ils ont la charge, et les journalistes à sortir des chemins battus. Le champ est vaste ■



fig. 13 - Chasse aux trésors. Dieu qu’il est tentant de repartir de Pompéi en emportant comme souvenir une tesselle !
En 1996, le site archéologique de Pompéi a reçu 1 906 337 visiteurs.

fig. 13 - Treasure hunt. It really is tempting to take a piece of mosaic with you as a souvenir of Pompeii!
In 1996, 1 906 337 visitors came to the Pompeii archaeological site.

But, you might say, if professionals are not very sensitive to the fragility of heritage, how can anyone expect the public, the “general public”, children, tourists and all those who enjoy it, to be conscious of its fragility and the extraordinary opportunity they have of taking advantage of it (fig. 13 and 14).

Among the various means, the press can obviously play a role, and now, more than ever, as Fabio Isman states so well in the introduction to this volume. But, as he also says, the articles too often deal with factual, sensational and after-the-fact items. They speak of “how” rather than “prior...” or “why”. It is not surprising that in the selection of articles made for this chapter, the most popular subjects and ones that come back the most frequently are theft (that of a work of art, or the pillaging of sites), uncontrolled urbanisation and indifference. These areas are often and quite well dealt with by the press.

But a great many articles have to be leafed through before one is discovered that speaks of the danger that light represents in exhibitions. An amusing note: in the case of the exhibition of the frescoes of Paul III in Castel Sant’Angelo in Rome, not just one but five articles pointed out the risks that the works being exhibited faced (p. 91 to 93). Why this sudden interest? The answer is easy: a person in charge of the exhibition, aware of the problem posed by light, had, in a spirited fashion, pointed out the danger during the press conference preceding the event. Hopefully this example will encourage professionals dealing with heritage to point out to journalists the fragility of the heritage that they have in their care, and inspire journalists to venture off the beaten track. The possibilities are infinite ■



fig. 14 - Youngsters have their revenge for
Pythagoras' theorem
Statue soiled by paint sprays
(All rights reserved)

fig. 14 - Les jeunes se vengent du théorème de
Pythagore
Statue souillée par les bombes de peintures
(Tous droits réservés)

**Pillage de sites et
trafic d'œuvres d'art**

**Plundering of sites and
traffic of works of art**

Le Monde

Paris, série de 13 articles, 27 juillet au 10 août 1997

Tous droits réservés

Razzia sur les objets d'art

TOUS PAYS

ABSTRACT

Raid on objects of art

The series of thirteen articles by Roland-Pierre Paringaux and Emmanuel de Roux assembled under the title "Raid on Objects of Art" examines the various aspects of trafficking in works of art all over the world. This series is in fact an investigation and it brings out the major causes of this scourge: the lax behaviour - even the complicity - of public authorities, the absence of legislation, war, ignorance, poverty, and the lack of scruples of certain collectors and dealers.

EXTRAITS

Il y a longtemps que le vol des œuvres et le pillage des antiquités sont pilotés, un peu partout dans le monde, par des professionnels chevronnés. Avec des résultats à la mesure d'un marché qui a connu ces dernières années de vertigineux développements. Sans doute le phénomène n'est-il pas nouveau. En Egypte, il y a trois mille ans, les pilliers de tombes suivaient de peu les obsèques des dignitaires ensevelis avec leurs trésors. A Rome, l'un des textes les plus connus de Cicéron est son réquisitoire

contre Verrès, le procureur de Sicile, aussi célèbre pour ses collections d'art que pour ses exactions destinées à les enrichir. Les époques troublées ont toujours été propices aux vols massifs d'œuvres d'art. Les périodes plus calmes ne sont pas exemptes, non plus, de ces transferts violents de propriété. L'existence d'un marché, d'une demande, suffit à les déclencher. Que le trafic des objets d'art soit aujourd'hui florissant n'est donc pas étonnant. Ce qui est nouveau, c'est le changement d'échelle. Ici aussi, la mondialisation, la rapidité des échanges planétaires et l'importance des sommes en jeu ont multiplié les circuits légaux et illégaux. Le statut de l'objet culturel s'est modifié. Il est peu ou prou rentré dans la sphère du sacré. Symbole des identités nationales ou ethniques, il est un enjeu politique de taille pour les Etats quand il n'est pas un substitut religieux pour les particuliers. Les queues s'allongent devant les temples où se célèbrent les grandes messes de l'art, où l'on vient admirer une œuvre comme autrefois un morceau de la vraie croix. Ces reliques des temps modernes sont aussi devenues des valeurs financières refuge, des

étalons économiques hors pair. Aucun secteur de l'art, aucune zone géographique n'échappe désormais à ce feu croisé des convoitises. Du fétiche africain à la poterie toltèque, du masque esquimau au bas-relief khmer, de la commode Louis XV à l'icône russe : tout est recherché, tout a un prix. Dans un marché en pleine expansion, les amateurs sont légion : marchands d'art, collectionneurs et musées. Même les plus honnêtes sont parfois tentés de payer le prix fort pour des pièces à l'origine incertaine. Qu'ils agissent par passion, ou pour des raisons financières, ils confortent la dynamique du pillage et de la contrebande qui est à l'œuvre un peu partout. En Asie, des dizaines de temples angkoriens sont des proies faciles pour les militaires cambodgiens et leurs clients thaïlandais. La guerre civile, qui n'en finit pas de ravager l'Afghanistan, a permis le pillage complet du musée de Kaboul. Si Hong-Kong est devenue une des capitales mondiales de l'art, c'est surtout à l'hémorragie du patrimoine archéologique de la Chine populaire qu'elle le doit. En Afrique, où une bonne partie de la statuaire a été exportée depuis un siècle, ce sont les musées - ces greffes coloniales n'ayant jamais pris - qui sont d'abord visés. Puis, le sous-sol : au Nigeria, mais aussi au Mali, au Niger et au Ghana, les fouilles archéologiques clandestines alimentent les marchés. Et pour une pièce vendue, un site est souvent irrémédiablement détruit. Enfin, chaque conflit armé, du Biafra au Zaïre en passant par le Liberia et le Mozambique, contribue à jeter des masses d'objets sur le marché occidental. Au Pérou et en Colombie mais aussi au Guatemala et en Equateur, des sites de première importance ont été mis à sac par des bandes organisées. Là encore, d'incomparables vestiges du passé sont détruits sans retour. En

Bolivie, des communautés indiennes voient leur mémoire menacée par la disparition de fragiles supports auxquels elles s'accrochent. Mais comment faire admettre à un paysan chinois, nigérien ou quechua, qui peut gagner un an de salaire en exhumant une terre cuite que son geste est répréhensible ? En Europe, vivier qui a longtemps semblé inépuisable, le problème n'est pas très différent. Les bandes qui vident églises et châteaux sont plus actives que jamais. A l'Est, notamment, où les mafias post-communistes ont découvert un filon qui permet de faire à la fois de jolis bénéfices et de blanchir un argent douteux.

Peut-on arrêter cette hémorragie ? La question est au cœur de la "bataille du patrimoine" qui met aux prises deux camps. Le premier, représenté essentiellement par les organismes internationaux, une poignée d'"Etats cibles" et bon nombre d'universitaires, souhaite réglementer sévèrement l'acquisition et la commercialisation des œuvres d'art. "La traite des esclaves a disparu quand l'achat des êtres humains a été interdit", soutient le Malien Kléna Salogo, directeur de l'Institut des sciences humaines de Bamako. En face, le clan des amateurs, collectionneurs, marchands et musées confondus, défend la libre circulation et juge que les mesures proposées, "souvent par les gouvernements les plus laxistes, pour se donner une bonne conscience à peu de frais", seraient, en tout état de cause, difficiles à appliquer. Effectivement, l'expérience de ces dernières années, montre que les textes répressifs n'ont empêché ni l'explosion du marché, ni la prolifération des trafics.

**Roland-Pierre Paringaux &
Emmanuel de Roux**

The Jerusalem Post

Jerusalem, 1 January 1999

All rights reserved

History to take home - but it may be stolen

ISRAEL

RÉSUMÉ

L'histoire en souvenir Mais elle peut être volée

En Israël, le pillage des tombes anciennes a, ces derniers mois, considérablement augmenté. L'arrivée des pèlerins célébrant l'Année Sainte, favorise la vente d'antiquités : chacun désire emporter en souvenir un objet remontant à l'époque biblique. L'Unité pour la prévention des voleurs d'antiquités tente de lutter contre ce fléau endémique et destructeur. Chaque année des trafiquants sont emprisonnés et leur marchandise confisquée. Les Israéliens sont bien-sûr impliqués mais, pour l'Unité, "l'ennemi a le visage d'un paysan palestinien vivant sur les collines de Judée". Il serait en effet responsable d'environ 90% des vols.

EXTRACTS

The Antiquities Authority's theft-prevention unit is working overtime - like the robbers who are busy pillaging graves to fill merchants' coffers for the millennium tourist rush.

Israeli archaeologists say a fresh wave of grave robbing is sweeping the

country. Treasure hunters are pillaging ancient tombs to sell their finds to antiquities merchants. The merchants are eager to build up their stocks in anticipation of the millions of Christian pilgrims expected for the millennium, who will want to buy a souvenir from the biblical era. [...] "They are looking for whatever they can sell, but items from the [second Temple] era are worth a lot of money since they are in demand," Amir Ganor, [the head of the Unit], says. "Items from the Byzantine era are also sought after, especially if they have a cross on them."

Numbering less than a dozen full-time workers, most of them graduates of elite IDF commands, the Unit for the Prevention of the Theft of Antiquities operates an extensive network of informers. They monitor the business transactions of Israel's 80 registered antiquities merchants and traverse the countryside in jeep patrols searching for gangs of grave robbers. "The antiquities merchants are telling us 'business is not good, but in the year 2000 it'll be excellent. We are waiting for the millennium'" Ganor says. "Every

pilgrim to the Holy City wants to leave with a souvenir. What's better than, say, an oil lamp from the time of Jesus which they can pick up for \$20? So the merchants are building up their supplies." According to Ganor, the merchants have bought very little over the past three years and artifacts have stayed on the shelves as tourism slacked off. But this year has seen a dramatic rise in the illicit antiquities business, as the dealers are filling up their warehouses. [...] There are two ways antiquities dealers can legally replenish their supplies. One is by buying them from old collections - for example, the recent sale by former Jerusalem mayor Teddy Kollek of his collection. The other is by importing from abroad. "But 90 percent of the items they offer for sale come from freshly pillaged graves," Ganor says. "And that is illegal." While most countries in the Middle East and along the Mediterranean decided long ago to ban all trade in antiquities, Israel felt it was best to allow it, but to keep it above-board and open to inspection. Ganor points to the statistics as proof of the heightened demand in the multimillion-dollar trade. In 1996 only two middlemen were caught. Last year they caught four, and in 1998 they caught 17. About 80 grave robbers were arrested in 1998. Some were sentenced to two years in prison, but most were given paltry fines. Last month, Ganor's unit made one of its most impressive busts when it caught a Palestinian, from a village in the Hebron area, attempting to sell a merchant in Jaffa a huge collection of pillaged antiquities, including a rare silver coin from the Bar-Kochba revolt, jewels, gold and statues. Agents confiscated over 700 artifacts, most of which were plundered from tombs around Jerusalem, Beit Guvrin and the Judean Hills. [...] The suspect allegedly

acted as middleman between the grave robbers and antiquities dealers and has been tried and punished for illegally dealing in antiquities in the past. He was released on bail until his trial. He faces a maximum of two years in jail. The shop owner is not accused of any wrongdoing. [...] "The suspect had the business cards of five merchants in his pocket," Ganor says, adding that this was another sign that various merchants and the middleman were in cahoots.

Ganor describes the illicit antiquities business thus: Atop the pyramids are the collectors, and then the merchants. They deal with the go-betweens, who are usually Palestinians from the territories. These men are the link with the dealers of the grave-robbing gangs, who do the actual digging for a daily wage. The go-betweens usually purchase pilfered antiquities for cash and work with gangs in a number of villages. The gang leaders are both resented and respected by members of Ganor's unit. [...] For Ganor and his fellow agents, the enemy is the Palestinian peasants who live in the small villages in the Judean foothills. They are responsible, he says, for over 90% of the pilfering of antiquities. Israelis are also involved in antiquities theft, they concede. These are not just the odd contractor running a band of Arab diggers; sometimes one former agent confided, archaeologists themselves are involved. [...]

Arieh O'Sullivan

LA STAMPA

Turin, 20 avril 1999

Tous droits réservés

Un nouveau business : l'archéologie Mafia : les mains sur les villes ensevelies ITALIE

ABSTRACT

Archaeology is their new business

Mafia, their hands on buried cities

The mafia has discovered a new business: archaeology. The city of Enna has been a free zone for trafficking in archaeological items for thirty years. This trafficking is aided by the absence of cataloguing of objects, which disappear without anyone noticing. Deeply rooted connivance among collectors, magistrates, officials of the Ministry of Culture and dealers make it all the more difficult to check illegal trade.

EXTRAITS

Une affaire de trafics, entre silence et complicité. La Piazza Armerina et la région de Enna, dépouillées de leurs trésors.

Voyez, les *tombaroli*¹ se lèvent de bonne heure. En réalité ils ne se couchent pas. Ils chargent les voitures de détecteurs de métaux, de lampes et de pioches, et partent la nuit tombée à quatre ou cinq. Pendant qu'un fait le guet, les

autres creusent. C'est mieux l'hiver lorsque le sol est plus mou. Ils sont jeunes, entre 18 et 35 ans, comme ceux là, regardez. Il faut des bras solides pour piocher toute la nuit". L'informateur de la police, qui travaille depuis des années dans l'administration publique, bouge les mains comme s'il voulait arrêter ce qu'il avait vu se répéter trop souvent. Il a décidé de parler, à condition de rester anonyme. "Ils arrivent de Catane et de Palerme, dit-il. Ce sont des gens quelconques, chômeurs le plus souvent ou saisonniers, maçons, gardes forestiers qui arrondissent leur fin de mois. Ils travaillent rarement pour leur propre compte. Rien qu'ici, à Piazza Armerina, on en dénombre pas moins de cinquante".

Depuis trente ans, la province d'Enna est une zone franche pour le trafic de pièces archéologiques. Le pourcentage des objets volés puis retrouvés en Italie, provenant de cette région, s'élève à cinq pour cent. Tandis qu'ils représentent cinquante pour cent de tous les objets volés en Sicile.

Les collines au cœur de l'île sont

constellées d'anciennes villes grecques et romaines désormais disparues : Aidone, Bubbonia, Morgantina, Centuripo, Leonforte, Piazza Armerina. Plus de deux cent cinquante sites, la plupart encore à fouiller, Floristella, Caropepe, Montagne di Marzo, sont des villages aux noms évocateurs, mais les *tombaroli* ne sont sensibles qu'à l'attrait de l'argent. [...] En creusant, ils touchent aux racines les plus profondes de l'histoire italienne. Ils les arrachent et en revendent les fragments à l'étranger. Les villes du Sud s'appauvrissent, perdent leur identité et leurs rêves. D'autant plus que les musées sont, là, peu nombreux. L'argenterie et l'Aphrodite de Morgantina, une Vénus de la région d'Enna réclamée par l'Italie au musée J. Paul Getty de Malibu, une assiette grecque en or (phiale) d'un kilo, ont ainsi disparu.

Mais, depuis quelques mois, une brèche a été ouverte dans la loi du silence. Au mois de mars 1998, l'antimafia de Caltanissetta a arrêté vingt-deux personnes. Le juge Luigi Lombardo et la *Digos*² enquêtent à Catane. Parmi les fouilleurs, ils découvrent des membres de la *Cosca*³, ceux qui extorquent et assassinent. Dans la province d'Enna, se serait réfugié le dernier patron de la mafia de Corleone : Bernardo Provenzano.

Aujourd'hui, pour la première fois, "ceux qui savent" nous conduisent dans l'antre des prédateurs d'art.

Première étape, Palais Trigona à Piazza Armerina. C'est le coffre fort où la *Soprintendenza*⁴ entrepose des centaines de pièces archéologiques. "Le responsable de la *Soprintendenza* d'Enna, Gianfilippo Villari, se plaint que les pièces ne soient pas cataloguées. Il en impute la raison au manque de personnel, explique l'informateur. Mais il y a beaucoup de géomètres et

d'architectes qui pourraient réaliser ce travail. J'ai vu de plus des dizaines de caisses entrer et surtout sortir."

Le catalogage est une préoccupation constante de Federico Zeri. Sans catalogage, il est évidemment facile de voler les nombreux trésors disséminés en Italie, sans que personne ne s'en rende compte. Le catalogage, c'est l'élément qui a perdu Enzo Cammarata, appelé "Le Prince", un collectionneur de Piazza Armerina. Numismate de renommée internationale, les musées et les administrations publiques n'hésitent pas à lui demander son avis. Cammarata a été arrêté il y a quelques mois pour *concorso esterno in associazione a delinquere di stampo mafioso* (expression juridique pour indiquer la participation indirecte à un délit mafieux) et trafic de pièces archéologiques. Trois mille pièces ont été retrouvées dans son appartement. "Je suis sur la ligne de mire de gens dangereux" dit-il en se proclamant innocent.

Quelle est la vérité ? La Sicile est une terre de mythes : un poète voit étrangler un chat et chante le mythe d'Hercule qui tue le lion.

Parmi les personnes faisant l'objet d'une enquête, un ami de Cammarata, Silvio Raffiotta, magistrat du parquet de Enna et archéologue de Piazza Armerina. Il est réputé pour sa lutte contre les *tombaroli* et les voleurs de pièces archéologiques. Crimes supposés : recel d'objets d'art et association de malfaiteurs.

Aujourd'hui, Cammarata est en prison. Luigi Lombardo, le magistrat qui conduit l'enquête, nous dit seulement que "l'investigation suit son cours". "Pour de nombreux objets, Cammarata avait l'autorisation de la Direction générale des biens archéologiques", nous dit le général Roberto Conforti, commandant des brigades pour la défense du patrimoine artistique. [...]

Déchirer le filet des complicités n'est pas facile. La Sicile, explique le juge Lombardo, est une petite république indépendante : "Concernant la culture, la région bénéficie d'un statut particulier. Les *Soprintendenze* dépendent de Palerme et non du ministère. Un point domageable, en réalité, car les nominations et les déplacements de personnel ont toujours lieu dans l'île".

"Quand quelqu'un découvre quelque chose, conclut l'informateur, il doit traiter avec les Cammarata. Et si tu leur montres une pièce qu'ils aiment, il faut la leur vendre, au prix qu'ils établissent. Si un nécessaire trouve quelque chose, c'est au plus offrant qu'il la vendra, qui lui-même la revendra aux Cammarata. Mais, celui qui a les contacts, à San Marino, en France ou aux Etats-Unis, vendra directement à l'étranger. Et ce sont des trésors que l'on ne reverra plus." Il y a quelques mois, les habitants de Piazza Armerina ont défilé dans les rues. Quatre mille personnes protestaient contre l'agonie silencieuse de leur pays, le Sud et de son patrimoine.

Carlo Grande

¹ Tombaroli : Fouilleurs de tombes

² Digos : Services secrets italiens

³ Cosca : Association de malfaiteurs

⁴ Soprintendenza : Terme désignant une division administrative. Dans le cas présent, il s'agit de la division administrative qui s'occupe des biens archéologiques

LE JOURNAL DES ARTS

Paris, 14 au 27 avril 2000

Tous droits réservés

Le web faciliterait le trafic d'antiquités

Tous pays

ABSTRACT

The web may facilitate trafficking in antiquities

The sale of a set of ancient coins only recently discovered and of unclear origin on the web site eBay, raises the problem of legislation governing Internet, while bringing up the question of controlling the exportation of antiquities protected by national laws.

EXTRAITS

La mise en vente sur eBay d'un ensemble de monnaies anciennes à peine mises à jour et de provenance imprécise pose la question du contrôle des exportations d'antiquités protégées par les lois nationales.

En janvier, eBay, le site de ventes aux enchères entre particuliers, offrait des monnaies anciennes originaires d'une région de la mer Noire située dans la partie orientale des Balkans, "bien conservées et encore incrustées de terre". D'autres étaient proposées à moins d'un dollar pièce. Aucune mention n'était faite de leur provenance exacte, ni du statut des exportations dans leur pays d'origine.

Or, les ventes de trésors anciens exhumés

sont tout à fait illégales lorsque la législation nationale considère ces biens comme propriété de l'Etat.

Si une vente sur l'Internet comprend des antiquités ou des objets d'art volés, qui peut engager des poursuites ou être poursuivi ? Quelles sont les lois qui s'appliquent ?

Un propriétaire revendiquant ses droits sur un objet volé, y compris un gouvernement qui veut récupérer un bien classé, peut intenter une action en restitution tant contre l'acheteur que contre le vendeur, ou demander des dommages et intérêts, et même poursuivre un intermédiaire tel qu'un commissaire-priseur.

De même, un acheteur perdant la possession d'un objet au profit de son propriétaire légitime peut poursuivre le vendeur pour rupture de contrat, abus de confiance, ou en invoquant le droit en matière de protection des consommateurs.

De telles poursuites ne sont pas nécessairement plus complexes parce que la vente a été conclue "dans l'espace" du réseau, les biens s'échangent à échelle internationale depuis longtemps. Un

tribunal ayant suffisamment de “points de contact” avec la transaction est théoriquement compétent pour juger le litige.

En réalité, les problèmes engendrés par l’Internet ont un caractère plus pratique. Le web facilite la vente d’antiquités exportées illicitement, voire augmente le nombre de transactions conclues par des personnes éloignées des nations cherchant à faire respecter leurs lois sur les biens culturels, et qui sont donc plus difficiles à amener devant les tribunaux de ces pays.

Pourtant, au cours de ces dernières années, l’Italie et la Turquie ont engagé des poursuites auprès des tribunaux américains pour la restitution d’antiquités illicitement exportées.

L’usage croissant de l’Internet pourrait modifier la nature du marché : l’apparition d’une importante catégorie d’acheteurs moins avertis, ignorant tout des objets volés, des lois sur le patrimoine national et des trafics d’antiquités, ou une hausse des transactions illégales d’antiquités à prix bas ou moyens. Inversement, la nature publique des offres pourrait porter davantage d’affaires à l’attention des autorités et constituer un moyen de contrôle. [...]

Martha Lufkin

Herald INTERNATIONAL Tribune

PUBLISHED WITH THE NEW YORK TIMES AND THE WASHINGTON POST

Paris, 17-18 January 1998

All rights reserved

On the eve of destruction? Some solutions to the looting of cultures

Tous PAYS

RÉSUMÉ

A l'aube de la destruction? Des solutions contre le pillage des cultures

La convention UNIDROIT, première tentative internationale pour réduire le trafic d'œuvres d'art, a suscité un intérêt mitigé. La faiblesse d'UNIDROIT est, selon l'auteur, d'attacher plus d'importance à la vente d'objets de provenance inconnue par les galeries ou les maisons de vente, plutôt qu'au problème du trafic et de la destruction des objets lors des pillages. L'auteur propose des solutions différentes et nuance la responsabilité des collectionneurs.

EXTRACTS

If the ongoing disaster that clandestine digging represents with its trail of destruction is ever to be contained, less hypocrisy needs to be displayed by rich nations and institutions in the West and greater awareness by the poorer nations whose share of hidden wealth underground is the largest.

The complicated 1995 convention called Unidroit, the first international attempt at addressing the issue of stolen or

illegally exported cultural objects, has been received with mitigated enthusiasm. The representatives of four nations have voted for the text, but not one nation has yet ratified it. Dealers do not take much notice of it other than to say it is unfair to the trade. They worry about it, like James Ede, chairman of the International Association of Dealers in Ancient Art set up in 1993, largely to fight back the Unidroit project but feel unable, offhand, to say what the text implies for them that needs to be changed.

Fear has driven some to throw in the towel. Joseph Uzan who ran the Galerie Samarcande on rue des Saint Pères closed down and in 1996 sold his stock at Drouot. Fear can only increase with the court case currently involving a New York collector who may have to return to Italy a \$1 million gold shallow bowl from Magna Graecia. The New York dealer who sold it to him had bought it in Switzerland after having seen it in Sicily. Newly dug up material is clearly not kosher any more.

But even if more dealers desert the field and some collectors here lose their zest, this would not of itself resolve the

destruction problem.

Ede says that if those he calls "legitimate dealers," i.e. the declared, licensed dealers, are driven out, business will continue - underground. And any object dug up without being recorded, even of a known type such as the beautiful seventh-century B.C. bowl acquired from the New York dealer Jerome Eisenberg by the Metropolitan Museum, implies some loss to history - whether it concerns relative chronology, cultural influences or ritual [...]

The weakness of UNIDROIT is its legalistic approach targeting "stolen works of art" rather than the greater problem - destruction. Ironically, a formal approach is also the one taken by the dealers. Ede, eager to defend the "legitimate trade" has little to say on how to prevent destruction.

Eisenberg, who prides himself on his ethics, also has a vivid sense of black humor. He writes "I have tried to comply zealously with all of the American regulations and international treaties governing objects of cultural importance. I am unfortunately both an idealist and a hypocrite since I have no doubt unknowingly bought many objects legally from galleries and auction houses in England, Germany, France and Switzerland that were once exported illegally from their country." An editorial in the *Art Newspaper* recently remarked indignantly that "70 percent of [excavated] objects filling shops are unprovenanced". So are those filling North American museums.

One of the elements in any solution must be to put an end to all that. An international agreement banning as of today all museum acquisitions through purchase, gift or bequest of all antiquities that cannot be proven to have been in the market before World War II would have a profound impact.

In the middle term, but then only, when the poorer source nations are convinced that the de facto colonial treatment to which their cultural heritage is still being subjected is a memory of the past, conditions for a non destructive market could be devised. They are highly desirable. So much is buried underground that all the museums in the world would never hold all the objects, if they were to be excavated at once by archaeologists. As it is, a great deal lies heaped in miserable storerooms in some of the poorer countries, most of it undocumented.

Why not work out an international fund for archaeology, open to interested nations, funded in proportion to their gross national product, run by a small body (one politician with knowledge of art, if the bird can be found: three archaeologists; three art historians; three dealers, three collectors)? At the initiative of the nations, but under fund management; excavations would be conducted in which all objects deemed desirable as cultural property, for artistic or historical reasons, would be retained by the nation. Conservation would also be financed by the fund. The other objects, no less than one third, but up to half if desirable by the nations, would be available for sale, possibly by auction, the proceeds going to a national archaeological fund.

A secondary fund, for art treasures, would deal with chance finds via its regional representations, paying half the full international art market value to the finders, the nation being given first refusal and financing to help with the purchase of items of cultural importance. A third international fund, for museology, would aim at publishing succinct, well-photographed, commercially saleable museum catalogues desperately needed by the

poorer countries, and indeed by the academics of the wealthy ones. It could be combined with university-museum teaching programs. The international agreement would not be exclusive of bilateral agreements on the basis of affinity (Turkey with the United States or Germany, Iran with France or Italy, etc.) The destruction can be stopped if locals are convinced there is something in it for them. They would then be far more effective than the overstretched, underpaid and often inadequate police forces.

Destruction is the ultimate evil, but the end of collecting would be an irreparable loss too, and, under these conditions, it might survive. Collecting alone can preserve the intimate knowledge of art that living with it generates. It is the basis of connoisseurship, and visual knowledge is as essential as the conceptual approach of academe. Those who fear that private possession removes objects from viewing by all must be reminded that public ownership all too often amounts to removal from the sight of all, in the obscurity of storage cupboards. Private connoisseurship is the crucial element that paradoxically guarantees the freedom of looking at art other than by institutional decree, in an environment, lighting and presentation included, that is not predetermined. It is imperfect, but without this imperfect process the Renaissance in Europe, or the Song revival in 11th-century China might have been very different.

Souren Melikian

Développement touristique et urbain

Tourist and urban development

La Industria

Trujillo-Chiclayo, May 1998

All rights reserved

Cultural conservation and tourism: immediate history and Machu Picchu

PERU

RÉSUMÉ

Conservation culturelle et tourisme : l'histoire immédiate et le Machu Picchu

L'article évoque le projet de construction d'un téléphérique portant au Machu Picchu, au moment où l'on célèbre le 50^{ème} anniversaire de l'ouverture de la route de Bingham, menant de la petite ville d'Aguas Calientes au site archéologique. Le téléphérique, en transportant les visiteurs jusqu'au Machu Picchu de manière sûre et rapide, permettrait, en augmentant le nombre de touristes, d'amplifier les retombées économiques. Ce projet risquerait, souligne l'auteur, de briser l'esprit du lieu et la continuité historique du site.

EXTRACTS

In October 1998, we celebrated the 50th anniversary of the opening of the Hiram Bingham road. It was built more than 30 years after this character decided that Machu Picchu was the place he had been searching for his personal and professional fulfillment as the explorer of the pre-Hispanic past of America.

Throughout the 20th century, Bingham's controversial personality was instrumental in Machu Picchu becoming a tourist attraction. At a time when the Peruvian government is deciding unilaterally the construction of a cable car to the site, it is important to provide information and think about Hiram Bingham and the way we, Peruvians, administer our past. This is essential because the key to achieving national prosperity through the tourist and entrepreneurial use of our cultural heritage lies in a thorough understanding of this process. [...]

The building in 1948 of Hiram Bingham road climbing from the train station in Aguas Calientes to the Machu Picchu site was a turning point in the development of mass tourism. This event, which was mentioned in detail in local newspapers, was carried out with the participation of San Antonio Abad University, the Archaeology Departmental Foundation, the National Tourism Corporation, the Rotary Club, Cuzco City Hall, and the United States Embassy. Besides, there are still administrative information and personal testimonies of eyewitnesses of

the time that can help us better understand its integration into social, human and environmental context. This is crucial for the exploitation of Machu Picchu as a tourist site, since the arguments that Alonso Rey, PROMCEPRI's president (Commission for Privatization), is using to justify the need for the cable car are minibuses are an unsafe means of transport.

Among the information in the press, we find in Cuzco's *El Comercio* of October 19th 1997, an article entitled *La ciudad de Machu Picchu requiere seria labor de conservacion* (The city of Machu Picchu is in serious need of conservation work). This summarizes public opinion and judges the quality of the restoration work that was carried out taking into account only very short term objectives.

This local interpretation of the term conservation was in line with the use of this concept abroad, promoted at the time when UNESCO was being created within the United Nations Organization. The inauguration of the road took place in October 1948, at the time when General Manuel A. Odria's military *coup d'état* suspended the constitution of the country. This is why the Conference of Indigenous Studies was postponed. The many specialists on human and social matters that would have gathered at this conference around this issue, would have opposed these political events.

In 1972, the eventual building of a hotel *in situ* as a way of promoting tourism in the Inca Region caused a similar local, regional, national and international debate. On that occasion, UNESCO also intervened to explain why the Peruvian government could not proceed unilaterally in matters related to the World's Cultural Heritage. Today, I believe that the insistence upon building a cable car that breaks the historic continuum of the site is due to the

ignorance about how and why Machu Picchu entered - and remains - in the immediate history of the world. [...]

To conclude, the number of visitors to Machu Picchu must flow only through the conservation of the Hiram Bingham road. This includes training the carriers in total quality. This is the modern choice to ensure that the economic benefits of tourism can reach all Peruvians.

Mariana Mould De Pease

Le Monde

Paris, 1990

Tous droits réservés

OPA sur les monuments historiques Les promoteurs à l'assaut des vieilles pierres

FRANCE

ABSTRACT

Takeover bid for historical monuments

Developers take aim at old stones

The French heritage, like that of Italy, is one of the richest in Europe, but maintaining it constitutes a very heavy burden. Hence, numerous projects to adapt and valorize heritage, with the aim of earning profits, flourish near monuments such as Mont Saint-Michel or the château of Chambord. But, in the guise of imperatives and profitability, certain cultural and political figures neglect the quality of these adaptations, by supporting hardly discerning projects and favouring that which is attractive over culture.

EXTRAITS

La France compte près de quarante mille monuments classés. Son patrimoine est, avec celui de l'Italie, l'un des plus riches d'Europe. L'entretenir est une charge très lourde pour ses propriétaires : Etat, personnes privées ou collectivités territoriales. N'est-ce pas aussi un formidable potentiel économique, mal

exploité, à l'heure actuelle ? C'est l'avis de nombreux organismes - la Caisse nationale des monuments historiques, notamment - chargés de la gestion de certains de ses éléments les plus prestigieux. Mais il faut, alors, investir et aménager lourdement. Et les projets - très différents les uns des autres - qui se développent à proximité de monuments comme le château de Chambord, le Mont-Saint-Michel, le pont du Gard ou sur des sites classés comme le Désert de Retz et le parc de Méréville manquent parfois de subtilité, quand ils ne suscitent pas l'appétit démesuré de puissants groupes financiers. Polémiques et interrogations se multiplient.

En France, on n'a pas de pétrole mais on a des monuments historiques."

La formule fut lancée dans l'entourage de Philippe de Villiers, éphémère secrétaire d'Etat à la culture. On se gaussa de ses propos, mais ils durent cheminer obscurément dans plus d'une cervelle. Les temps n'étaient-ils pas au désengagement de l'Etat et à la glorification de l'entreprise ? Pourquoi ne pas assimiler les vieilles pierres, si

nombreuses en France, à des sociétés compétitives dégageant des bénéfices au lieu d'être une charge pour la collectivité ? Réveiller ces richesses en jachère, les exploiter rationnellement devint subrepticement un mot d'ordre. D'autant que certaines d'entre elles succombent sous le poids des visites. [...]

Le président de la Caisse nationale des monuments historiques prévoit plusieurs étapes pour que le patrimoine français remplisse le double rôle qui lui est dévolu : enrichir la culture de visiteurs plus nombreux et remplir les caisses de l'Etat, ou celles des collectivités, qui les gèrent. "Nous devons obéir à six impératifs, affirme M. Gérondeau. Développer un thème [autour de chaque monument représenté par] un individu (Monet à Giverny), une époque (la Renaissance dans le Val-de-Loire), un genre (les jardins à Villandry), un mythe (la Belle au bois dormant à Ussé). Soigner l'accueil (parc de stationnement, sanitaires, téléphones, restaurants). Avoir une pédagogie active grâce à un audiovisuel, des maquettes ou des panneaux explicatifs. Mettre en valeur l'édifice lui-même par un effort de décoration (mobilier en particulier). L'animer par une programmation spécifique (concerts, expositions, représentation théâtrale ou simple sonorisation). Gérer l'ensemble de façon moderne. Publicité, promotion et marketing doivent être au rendez-vous." [...]

Enfin, il est créé de nouveaux postes de conservateurs auxquels il est demandé, au-delà de la gestion courante, de "concevoir un projet culturel global pour chaque monument, en liaison avec différents partenaires, dont les collectivités territoriales." Sans négliger, bien sur, le secteur privé, désormais indispensable.

[...] Cet ensemble d'initiatives ponctuelles s'accompagne de projets

beaucoup plus lourds. Certains d'entre eux sont déjà vivement contestés - que le monument visé appartienne à l'Etat, à une collectivité territoriale ou à un particulier. [...]

Le cas de Chambord commence à faire des vagues. "Il ne s'agit pas de créer un événement supplémentaire à Chambord, mais de présenter, dans un centre situé à proximité de l'entrée du domaine, la civilisation de la Renaissance au grand public qui visite le Val-de-Loire, explique Christian Gérondeau. Les thèmes à évoquer sont nombreux : l'architecture, la poésie, la musique, les arts plastiques, la vie quotidienne, les grandes découvertes techniques et géographiques, les divertissements, la guerre... Mais nous n'en sommes qu'au stade de la réflexion. Nous travaillons avec des architectes pour voir quelles sont les possibilités d'implantation des bâtiments et une équipe pour mettre en œuvre les thèmes retenus." Les architectes, MM. Viguier et Jodry, sont ceux qui ont réalisé le projet d'aménagement du pont du Gard. Ici, ils ont plus que débroussailler le terrain. "Nous ne sommes pas à Chambord dans le monde de l'attraction, mais dans celui de la culture" posent-ils comme préalable.

Sur vingt hectares, à l'entrée du domaine, une série de constructions, résolument contemporaines, devrait s'élever au milieu d'un espace boisé. Lames de verre et de pierre qui alterneraient avec la végétation et des pièces d'eau. Cinq thèmes sont, pour l'instant, retenus : les découvertes et les inventions; la création artistique; le roi, la cour, la ville; la vie quotidienne; l'architecture. La visite pouvant se faire "à plusieurs vitesses". Le fil conducteur des concepteurs est le *Songe de Poliphile*, ouvrage ésotérique de la Renaissance italienne, quête initiatique d'un héros à la recherche du

savoir. Le coût de l'ensemble s'élèverait à 600 millions de francs. Y compris les deux hôtels, les restaurants et le centre de conférences.

Le conseil général du Loir-et-Cher a approuvé les premiers projets et a demandé la poursuite de l'étude. Mais déjà ces propositions sont durement écornées par un groupe qui associe fonctionnaires de la culture, chercheurs et universitaires. "Il n'y a pas assez d'hôtels dans la région des châteaux de la Loire, font-ils remarquer. Ce fait, réel sans doute, constitue un des arguments majeurs des concepteurs du projet. Mais pourquoi vouloir résoudre le problème d'une manière aussi brutale, par une concentration en un seul lieu, forcément bétonné et macadamisé, aussi voyant qu'un coup de poing dans l'oeil ? Il y aurait, bien évidemment, d'autres solutions, plus discrètes, plus souples, plus pragmatiques. Alors pourquoi ? Parce qu'en réalité, ici comme ailleurs, il s'agit d'adapter le patrimoine culturel de la France aux besoins des tours-opérateurs et aux stratégies des groupes hôteliers. On imagine déjà la publicité : *De votre chambre, tous les matins, saluez votre voisin, François I^{er} ou bien Chambord, un hôtel de rois, un château du groupe Accor.*" [...]

Pour le groupe de fonctionnaires et de chercheurs [...], Chambord est un mauvais exemple : "Il s'agit, nous dit-on, de répondre au défi de Disneyland en remplaçant le Magic Kingdom par un centre de la Renaissance chargé de l'initiation et de la sensibilisation du public français et international. Seulement à y regarder de plus près, Disneyland sera partout présent dans ce lieu à la française, où l'on aura simplement remplacer Minnie Mouse par la reine Margot, Merlin l'enchanteur par Léonard de Vinci et le château de Blanche-Neige par celui de François I^{er}.

Certes, Disneyland engendre une sous-architecture alors que le complexe de Chambord, signé par un agence d'architecture qui jouit d'une grande réputation, sera, on peut l'espérer, une véritable œuvre d'art. Le désir de créer un autre de ces scoops architecturaux que le monde entier nous envie, et peut-être même d'obtenir la faveur du président et la promotion de l'entreprise au rang des grands travaux, a manifestement joué un rôle dans la naissance du projet.

Nous sommes de ceux qui pensent que le Centre Pompidou fait plutôt bien dans le paysage, que le Palais omnisports de Bercy est une trouvaille, que l'Institut du monde arabe est franchement beau et l'Arche de la Défense est grandiose. Mais il nous semble que ce ne sont pas des émotions de ce type que les gens de Paris, de Détroit, de Düsseldorf ou de Tokyo aimeraient ressentir dans les campagnes françaises. Il y a non seulement une agression contre le paysage rural, mais, pour le dire cyniquement, une erreur de marketing. Enfin, il faut un certain sens de l'esbrouffe - ou une bonne dose d'humour - pour comparer le pèlerinage ésotérique et métaphorique du *Songe de Poliphile*, une des œuvres les plus savantes et les plus complexes de la Renaissance, avec le cheminement des visiteurs depuis les parkings jusqu'à la buvette, en passant par le centre touristique." [...]

Emmanuel de Roux

Far Eastern Economic REVIEW

Hong Kong, 20 February 1997

All rights reserved

Yangtze guardian

CHINA

RÉSUMÉ

Le Yangtze : gardien de culture

Pendant des siècles, le majestueux site des Trois Gorges a inspiré les plus grands peintres et poètes chinois. Le projet de construction d'un barrage menace aujourd'hui cette portion historique du fleuve Yangtze. Devant l'imminence de sa réalisation, le directeur du Musée national d'histoire chinoise de Beijing et plusieurs dizaines de chercheurs se sont associés pour sauver des centaines de témoignages archéologiques sur le point d'être submergés. Obtenir des fonds et accélérer leur distribution sont leurs priorités. Mais le temps manque alors qu'il semble que la Commission pour le projet de construction ne s'intéresse qu'à l'achèvement du barrage.

EXTRACTS

Before the flood, an ardent historian struggles to save a treasure trove of China's past.

For centuries, the myth-laden, majestic Three Gorges have kindled the muse in China's greatest poets and

painters. Now, the gargantuan Three Gorges project is under way, threatening the scenery and history of the area. The project will ultimately transform the central portion of the Yangtze River into the world's biggest dam. The first stage will be completed in less than a year, and as the water level in the Gorges begins to rise, Professor Yu Weichao is commanding a two-pronged campaign - against time and bureaucrats. In August last year, Yu, the straight-talking director of Beijing's National Museum of Chinese History, joined 55 other Chinese scholars and petitioned President Jiang Zemin to speed up distribution of funds for salvaging the hundreds of irreplaceable archaeological and historical treasures about to be submerged. Despite their petition, numerous phone calls and letters, the Three Gorges Project Construction Commission has yet to reply. Yu is growing alarmed. "I don't understand," he says. "The commission has been stalling for almost a year. There is absolutely no reason for this. It's abnormal. If they don't act soon, we will ask the National People's Congress to

admonish the commission to allocate the funds. [...] For Yu, who has threatened to resign in protest, the money cannot arrive soon enough.

All along the 600-kilometre stretch from the dam to Chongqing, work on myriad sites discovered since the 1950's - 800 underground, among them three ancient Han dynasty cities, and 400 above ground - has come to a virtual standstill. In Badong County just upstream from the dam site, Li Qingrong, head of the country's museum, says, 34 sites designed for excavation or preservation will be inundated this year. "Work has ground to a halt", Li says. "We have no money." [...]

While the Yellow River Valley is traditionally considered the cradle of Chinese culture, recent discoveries have led scholars to propose a more complex model of the nation's evolution. [...] Documenting and saving remnants of their history will come at a high price, however. Last summer, Yu's cultural committee presented a master plan for the salvage operation to the construction commission, requesting 1.9 billion renminbi (\$228 million). Their plan would protect about 10% of the sites identified in the preparatory field work, among them 14 from the Palaeolithic Age that Yu says are too valuable to lose. [...] With the time running out and salvage funding delayed, some scholars have taken matters into their own hands. At the Central University for Nationalities in Beijing, Apple Computer has supplied a team led by Professor Zhuang Kongshao with equipment to produce a CD-ROM about the Tujia minority, who live in the Three Gorges area and claim descent from the Ba people. As the dam forces the Tujia to relocate, their architecture, farm tools and customs, inseparable from the steep sides of the river valley, will be lost - but

not before Zhuang and his team have engraved their legacy on laser discs.

Another question many would like to settle is just how much money the construction commission will be able to spare for the salvaging operation. The dam's construction is expected to cost 112 billion-600 billion renminbi, and the commission has budgeted 40 billion renminbi for a controversial programme aimed at resettling the 1 million-1.5 million people the dam will displace.

"Of course, they are short of money", says Yu. "But it's not only an economic problem; it is also a question of attitudes. They don't seem to care about our work. They just want to get the dam finished." Despite the paucity of government funds, however, Yu is not likely to seek outside help from agencies like UNESCO. "I have talked about international assistance with some of our highest leaders, and they have not opposed the idea. But the Three Gorges Project Construction Commission will not even talk about it. Without their approval I can do nothing", says Yu. "This is not a matter that China should consider relevant to its national security. Scholars from all over the world should be invited to join. We should be discouraging narrow, parochial nationalism.

Erling Hoh



AL WASAT

Londres, 22 mars 1999

Tous droits réservés

Bagdad, ma mère au visage supplicié

IRAK

ABSTRACT

Baghdad, my mother's tortured face

The Iraqi novelist recalls Baghdad during his childhood. It has disappeared for good, buried by bulldozers, and ravaged by air attacks. In just a few years, uncontrolled urbanisation has swallowed up the city's entire past and relegated its historical vestiges to a small number of strongholds. The discrete charm of Baghdad has vanished, giving way to wide and desolate spaces, anonymous buildings, and the ruins left over from the bombings.

EXTRAITS

Le romancier irakien Foued al-Takarli se souvient de la Bagdad de son enfance. Une cité à jamais perdue, enterrée par les bulldozers des années 60-70, puis ravagée par les frappes continues et l'embargo qui pousse les intellectuels à vider leurs bibliothèques pour acheter du pain.

Lorsqu'on m'a demandé, un triste soir de décembre 1998, d'écrire un texte sur Bagdad, ma ville gémissait

encore sous le coup des frappes aériennes américano-britanniques et implorait le monde de venir à son secours, sans que personne ne l'entende. Bagdad, ville de mon enfance, où sont nés mes ancêtres. [...] C'est à ce moment, et au cours des jours qui ont suivi ce supplice, que je me suis laissé hanter par les souvenirs de cette cité antique et martyre, m'interrogeant sur la nature des sentiments qui m'assaillaient à l'évocation de ses pierres, de ses maisons et de ses places vides.

Bagdad et moi sommes liés comme mère et fils plus que par toute autre relation. J'ai ignoré la beauté de ma mère Bagdad pendant des années, comme tous les enfants. J'ai d'abord aimé la vieille maison où je suis né, mon amour augmentant au fur et à mesure que je la vis s'effondrer en un tas de ruines. [...] Nous habitions dans le quartier de Babel el-Cheikh, l'un des plus anciens de Bagdad. [...]

La plupart des maisons bâties avant le XIX^e siècle ont disparu

En 1954, j'habitais rue Al Hariri, dans le quartier d'Al Azamiyyeh, et je devais me rendre tous les matins à Al Kazimiyyeh,

où j'étais employé au tribunal civil. Le pont qui reliait Al Azamiyyeh et Al Kazimiyyeh était un vieil ouvrage qui reposait sur des barques de la patrouille fluviale, reliées les unes aux autres et qui vibraient quand l'autobus passait dessus. Le pont montait et descendait en fonction du niveau de l'eau, et on ne le traversait que lorsqu'il voulait bien rester en place. Mais, bien souvent, il "s'enfuyait", comme nous disions, les eaux du fleuve emportant les barques et leur chargement. Les responsables se mettaient alors à courir derrière pour retenir le pont et le remettre en place...

En ces années, Bagdad s'étirait en secret et se réveillait de sa torpeur séculaire.

En quelques années, la face de la ville s'est totalement transformée, revêtant des masques interdisant de reconnaître la nature réelle de cette entité changeante et multiforme. Les vieilles maisons s'effacèrent : la matière utilisée jusqu'alors pour les constructions en Mésopotamie étant la glaise et ses dérivés, la plupart des maisons bâties avant le XIX^e siècle ont disparu. [...]

Espérant que mon petit coin de Bab el-Cheikh avait peut-être été épargné par le tourbillon de la modernité, je m'y suis rendu récemment avec ma femme, pour lui montrer les décombres de notre maison. Je n'ai trouvé qu'espaces vides et grandes avenues s'entrecroisant sur des immeubles en construction...

Je cherchais un petit bout d'histoire qui m'était cher, dans un bouillonnement du progrès qui, avec beaucoup de suffisance, oublie son passé et le poids des siècles. Au cours des années 70 et 80, on a érigé à Bagdad, quantité de statues et de monuments commémoratifs; on a créé de grandes places, les jardins et les rues ont été pourvus de bancs et de lampadaires.

Mais je n'ai rien retrouvé de la beauté discrète de cette ville. Si, peut-être une

fois, par hasard : raccompagnant un soir un ami chez lui, je me suis perdu en rentrant et suis parti au hasard des rues. Il avait plu quelques heures auparavant, la chaussée était humide et brillait sous les néons et l'obscurité sur les côtés me remplissait d'un sentiment que je ne reconnaissais pas. Il me semblait être dans une autre ville, que je n'avais jamais vu et dans laquelle je n'avais jamais vécu, une ville enchantée. Les rues s'étendaient rectilignes, vers l'infini, ornées de maisons et de jardins coquets, le ciel déployant ses ailes sur ce décor. Pourquoi n'avais-je jamais vu cette beauté auparavant ?

L'ancienne Bagdad, je l'ai retrouvé avec d'autres amis écrivains en allant me mêler à la foule du café Hasan Ajami, dont l'inauguration remonte à la fondation de l'Etat irakien (1932). Dans ce lieu particulier, on s'assoit sur des banquettes de bois dur recouvertes de tapis, on boit du thé et on y bavarde des heures.

Quelques lieux modestes, respirent encore le parfum de l'authenticité. On ne peut ni les "rénover" ni les remplacer. Je n'oublierai pas ces après-midi du vendredi passées à Hasan Ajami, été comme hiver, à échanger des idées, espoirs et prédictions... [...]

Fouad al-Takarli

Version française publiée dans *Courrier International*, 27 mai au 2 juin 1999

TheDailyStar

Beirut, 25 August 1998

All rights reserved

Too many archaeological sites in downtown Beirut to excavate all of them

LEBANON

RÉSUMÉ

Trop de sites archéologiques dans le centre de Beyrouth pour tous les fouiller

L'article traite de l'éternel conflit entre développement urbain et conservation du patrimoine culturel. Beyrouth, ville dévastée par la guerre, est aujourd'hui en proie à une urbanisation galopante, les bulldozers détruisant définitivement les nombreux témoignages du passé phénicien de la ville. "Dans le centre de Beyrouth, quelque soit l'endroit où vous fouillez, vous trouverez un trésor", affirme un historien, enquêtant sur la compagnie chargée de la reconstruction du centre de Beyrouth et accusée de détruire l'héritage culturel de la ville.

EXTRACTS

Dr Hareth Boustany sat back in his chair at Solidere and released a sigh. The head of the archaeological department of the company entrusted with the reconstruction of downtown Beirut is weary of accusations that he's destroying the city's heritage. "I had been

waiting for years for the chance to explore downtown," he said. "I was initially the one who lobbied hard to get the go-ahead for archaeological excavations. So it especially pains me when allegations of purposeful destruction are made against me."

To archaeologists and historians, excavations provide a rare opportunity to study and document the history of the city. But to Solidere, reconstructing the city centre is the main priority. So far, 124 sites have been excavated, covering 140,000 square metres and making the city centre the biggest excavation site in the world. Solidere has paid out more than \$7m. Solidere also found itself battling against developers and contractors who charge exorbitant prices for every delay, as well as the archaeologists who entered into a vicious tug-of-war with the real estate company. With the city centre waiting to be rebuilt, Solidere had no choice but to set deadlines for excavations. "We were rushed, and it's normal because any urban project is, by definition, a rushed

project," said American University of Beirut archaeologist Dr Leila Badr. But serious allegations against the company include the wilful destruction of archaeological discoveries in an effort to speed up reconstruction. "Solidere," said historian Dr Albert Naccache, "has knowingly destroyed Lebanese heritage." Naccache has been calling for a full investigation into Solidere's handling of archaeological excavations since the early 1990s when he began writing in local and international newspapers of the "massacre of heritage". "The centre of Beirut is not a desert," he said. "You have to take into consideration what's there. And what was there was unique in the world. It was the largest Phoenician site to be opened to archaeologists in the past few decades. It's one huge site not several small ones as Solidere claims. So wherever you dig, you'll find treasures." Many uncovered sites have disappeared - a fact which Solidere does not deny.

When Lebanese University archaeologist Dr Naji Karam showed up at his site in Saifi on February 24, 1995, an ancient wall he had discovered the day before was gone despite having agreed with the site engineer to stop all bulldozing. "I never even had a chance to study it," he said.

The uncovering of a Phoenician-Persian city in the souks by Lebanese University archaeologist Dr Hussein Sayegh led Unesco's secretary-general Frederico Mayor - then visiting Lebanon - to declare it worth preserving. According to archaeologists at the site, Nasser Chamaa, the chairman of Solidere, promised that the site would be preserved. But no sooner did Mayor leave, than a large part of the Phoenician city was bulldozed. "They gave infrastructure as an excuse," said Sayegh. And the complaints go on. In December,

1994, 40 metres of the Beirut city wall dating back to 3000 BC were bulldozed, as were 60 metres of a Phoenician wall, and a section of a Hellenistic wall. [...] By law, the directorate-general of antiquities (DGA) is supposed to oversee every step of the excavations and decide on their fate. But according to Kowatli, the ministerial department had little power. "At each find the DGA was supposed to have been informed. But most sites have been dug up without their control. It was obvious the directorate-general was pressured to look the other way."

The DGA was having its own troubles. With their office at the museum destroyed during the war, the department was - and is - suffering from a severe lack of funds and personnel. It suddenly found itself having to oversee the world's largest excavation site. "We did our best with what we had," said the sites' coordinator, Renata Ortali-Tarazi, an archaeologist who has spent endless hours at the sites. While the DGA is present at decision-making meetings, its power to enforce any agreements appears to be non-existent.

In October 1994, parliament, the DGA and Unesco agreed to construct the new parliament office building incorporating in its underground floor the ancient Roman "Banco di Roma" wall arches discovered at the site. The wall and other ruins found at Nijmeh Square were the southern part of the heart of the Roman city, called "the forum". According to the agreement, the whole area, including the "Banco di Roma" arches and Nijmeh Square would be preserved. But last December, and without the knowledge or approval of the DGA (who reportedly insisted on the preservation plan), Nijmeh Square was filled in and the Roman ruins were buried. They were replaced by a clock tower and a flowerbed. [...]

Since DGA approval seems to have little weight, archaeologists want to know just who is making the decisions as to which sites are worthy of being preserved and which are not. "The future of the city and whether to preserve it or not shouldn't be the sole responsibility of one archaeologist, especially one who is employed directly by Solidere," according to AUB's Leila Badr. "They don't tell us anything. [...] And why should the majority of our scientific heritage go to a foreigner to excavate and publish?"

This "foreigner" is Dutch-born Dr Hans Curvers. Employed by Solidere, Curvers has the heavy responsibility of following the bulldozers around and "rescuing" artefacts. When ruins are discovered, he calls a halt to the operations and decides whether a full excavation is necessary. With every discovery, Curvers sends a detailed report to the DGA. Through a two-way radio, he is in constant contact with the head of Solidere's archaeological department, Hareth Boustany. Hearing about the list of bulldozed sites, Boustany was visibly upset. "I won't deny that mistakes have occurred, as, for example, when bulldozers ran into a Roman wall or a mosaic," he said. "But these are not intentional. In an area of 1.1m square metres such mistakes are bound to happen." Boustany stressed that all decisions were taken in co-ordination with the DGA. "If what these archaeologists are saying is true," he added, "they wouldn't be giving lectures and publishing scientific articles about their discoveries." Curvers, for his part, readily admitted that some sites were entirely bulldozed. "Some ruins have gone into the Normandy dump and the DGA knows it. They were not thought of as representative enough to be preserved," he said. "If the period was

represented better somewhere else, we let it go." [...] Some archaeologists have to work under a strict time limit but in sites where no infrastructure is planned, time is not an issue. Dr Muntaha Saghiyeh's site between two Catholic churches had already been designated as a park on the original master plan for downtown Beirut. She feels Solidere acted correctly. "Whenever there was a problem, Solidere listened and we discussed it," she said. AUB archaeologist Helga Seedan agreed. "Under the circumstances of war, Solidere did its best," she said. "Not everything is interesting or understandable. They have preserved good examples of various periods." Seedan is currently coordinating with Solidere on the rehabilitation of the archaeological ruins to be preserved. "It's a good plan," she said. "People can go about and look at the sites and everything will be explained."

But for the rest of the archaeologists, the future is uncertain. "They are going to do some flashy things, I can assure you," said Badr. "There will be lights everywhere. It will be beautiful. Fantastic. They will make you forget that a lot has gone forever"

Reem Haddad

Indifférence et abandon

Indifference and abandonment

The New Vision

Kampala, 15 May 1999

All rights reserved

Nyero paintings down the drain

UGANDA

RÉSUMÉ

Les peintures de Nyero perdues à jamais

Les touristes visitant les grottes de Nyero, en Ouganda, qui abritent des fresques remontant à l'Âge de pierre, restent impressionnés par leur élégance et leur beauté, mais ils sont également choqués par leur état d'abandon. Les panneaux de signalisation et les barrières de protection ont été volés. Les enfants du village voisin ont substitué guides et gardiens. Les grottes, ouvertes aux vents et aux vandales, disparaîtront définitivement si les pouvoirs publics - dont la dernière visite d'un représentant remonte à 1996 - ne réagissent pas rapidement.

EXTRACTS

My recent visit to the Nyero rock paintings, looked like a hunt for wild game - easy to locate but difficult to catch. These once glamorous and historically beautiful Stone Age rock paintings are no more. They are now suffering from severe neglect.

The immediate rude shock that any visitor to this site will meet is the

lack of even a simple sign post either indicating its location or its distance from the Mbale-Soroti highway. Those in the know say the lone miniature sign post donated by some tourists from Holland years back was stolen by unknown enemies of development. [...]

Located 10 kilometers west of Kumi town, the Nyero rock paintings, locally known as Osigira (cowry shells), lie low in three sections. The site has neither a fence nor a watch-man. [...]

Esiangu, [a retired culture officer], is pessimistic that the Nyero rock paintings may never attain their past glory unless the government gives them a second thought.

In the early seventies the site used to have a fence, an office and two huts representing the culture of Iteso. Today the office is only a shell of its former self. It is beyond repair, and where once the huts stood cannot even be traced except for the two standing where they were originally constructed. Equally, the caves housing the paintings used to be protected by strong metal bars and wire mesh fencing. All these are no more. Greedy and selfish vandals stole them.

The eaves are now open like an abandoned kraal. Both human and natural forces of weathering are defacing the once elegant white and red paintings. Children have taken pleasure in either redoing the works with chalk or simply scrubbing their names on top. Due to neglect over the years, another lot of fortune seekers occupied Nyero II and shamelessly dug deep into it in search of mercury. Opinion leaders in Kumi have comfortably convinced themselves that the site suffered this humiliating vandalism and neglect due to insecurity that swept across Teso in the late 1980s. Kumi district leadership has shied away from directly encouraging the development of this site. They say that the site entirely belongs to the central government. Yet the 1995 Uganda constitution in its national objectives says, "The state and citizens shall endeavour to preserve and protect and generally promote the culture of preservation of public property of Ugandan heritage." The flat-footed approach of both the central government and Kumi local government has therefore retarded both the socio-economic and tourism development of the site. Esiangu has an idea that the site can be developed by both Kumi district administration in partnership with the central government. He believes that a typical Teso village should be constructed at the site. This village would depict the culture of Iteso, the library, musical instruments, handicrafts, music, past and present, utensils, regalia and other souvenirs. [...]

When I visited the site recently, only small children from the nearby Moru Ikara Primary School came round. They have now taken the job of guides and curators in the site for a small fee, especially from foreigners. The commissioner for antiquities, in the

Gender Ministry, Dr. Kamuhangire last visited the site in 1996. To date no other senior government official has been there. [...]

The old and tattered visitors' book I saw however indicated that on a monthly average about 70 tourists visit the site and some of their comments were disturbingly encouraging. [...] Many of the comments talked well of the historical value of the site, its tourism potential but also lamented over its sorry state. [...]

Nyero rock paintings present the most unique ancient treasure that must be preserved in their entirety. It is a culture we have to adopt !

Charles Opolot

Cultura

Revista del Banco Central del Ecuador

Quito, January 1999

All rights reserved

Indigenous memory is threatened

ECUADOR

RÉSUMÉ

La mémoire pré-hispanique menacée

Durant ces vingt-cinq dernières années, un des objectifs principaux de l'Equateur consista à reconstruire son passé pré-hispanique. Mais, malgré les efforts fournis, de nombreux sites archéologiques souffrent toujours d'abandon et se détériorent. L'absence d'une politique d'envergure nationale pour la conservation et la restauration des biens culturels, d'outils tels qu'un inventaire général et d'une reconnaissance de la valeur du patrimoine chez la population, expliquent la détérioration des monuments et sites pré-hispaniques.

EXTRACTS

During the last 25 years, Ecuador's main goal has been to rebuild its aboriginal past with a greater scientific base. But, at the same time, it has lost a great part of its archaeological testimonies, among other reasons, because of the Government's limited action in supporting the conservation of cultural heritage, and also because of the

lack of historical awareness among the population. This country has no cultural policy to establish a system of inventory, conservation and valorization of pre-Hispanic monuments. There are only a few isolated initiatives that are generally the result of regional interests rather than part of a national project. Very few monumental ruins have been investigated and restored. The majority of them remain abandoned, and become subject to *huaquerismo* (illicit excavations) and gradual destruction. [...] Archaeological sites and monuments are recognized by Ecuadorian law as state property. Both local and national Governments must contribute to their conservation and management. Unfortunately, the law is only partially observed. It is rare for a municipal council to consider an archaeological site as Cultural Heritage. They only do this for ancient buildings such as churches, convents or civic monuments. The inexperience is such, that the funds received from the Fondo de Salvamento are allotted to restore new buildings, but never those of pre-Hispanic age. The position of these local authorities,

together with the inertia of the Instituto Nacional de Patrimonio Cultural and the little value people place on indigenous remains, are the reasons for the destruction of archaeological sites all over the country. [...]

The destruction of sites

[...] During the 70's the discovery of oil paved the way to the expansion and reform of the machinery of government. The injection of economic resources, previously unavailable, made financing and execution of public works possible all over the country. Highways, municipal roads, irrigation canals and other works of lesser importance were built. Unfortunately, these initiatives that were important for the country, had their negative effects, as nothing was done to stop the potential destruction of the archaeological sites. The absence of a law during that period meant that the preservation of cultural heritage was not taken into account when constructing public works. It is well known that this accounted for the destruction of dozens of artificial mounds, pertaining to the Milagro-Quevedo culture, during the construction of the Milagro-Guayaquil highway. [...]

At the same time, with the increase in public works, the cities and villages underwent urban development: fertile land was transformed into built-up areas. This factor, which also meant the execution of major works involving drainage, sewers, drinking water, etc., likewise provoked the destruction of hundreds of archaeological sites, many of which are known only through the studies made of them during past decades. One sample is Los Esteros, discovered and studied by Emilio Estrada in the city of Manta. Remains of artificial mounds and habitations disappeared when the zone was transformed into an urban area. [...]

The growth of the cities and the high demand for land for building has changed this pre-Hispanic cultural landscape. [...] The indigenous ancient remains have also disappeared because man has made other use of the land. For centuries the land was producing pasture and preserving the traces of the ridges. Because of current farming circumstances, this land has been converted from cattle grazing to the cultivation of flowers. Therefore many remains have been ploughed into the ground by tractors, leaving very few samples as a testimony of what existed there before. One particular landowner destroyed the walls of a village (*pucará*), instead of asking advice from the conservation authorities. The Pucará Asojato located in Guayllabamba is only known today because of the research reports made by the Museo del Banco Central del Ecuador, as its remains no longer exist. When this happened, nobody said a word and the person responsible was never reprimanded. Therefore, it is incomprehensible that the Ministerio de Educación authorized a project to reclaim a lagoon when there were monumental archaeological remains in the vicinity. This happened in 1991, when a dam was constructed to increase the level of the Culebrillas lagoon, without taking into account the potential disappearance of Tambo Paredones, the Inca Road and Labrashcarrumi. [...] In short, archaeological sites are being destroyed because of lack of education, poverty and ignorance of the laws that protect cultural heritage. Illicit excavations cannot replace scientific investigation. Unfortunately, this is what is happening in this country. [...]

Edoardo Reyes Almeida

L'Espresso

Rome, 10 April 1997

All rights reserved

The last months of Pompeii

ITALY

RÉSUMÉ

Les derniers mois de Pompéi

Pompéi risque de s'éteindre une seconde fois. Les fresques qui disparaissent, les murs branlants, les écroulements témoignent de son état d'abandon. Les agents atmosphériques, le passage continu des visiteurs, le manque de personnel spécialisé, les fonds insuffisants, l'avidité des amateurs d'antiquités sont les causes principales de la détérioration de la cité antique. Un projet pilote, lancé par le ministre des Biens culturels, Walter Veltroni, qui accorde une gestion autonome au site de Pompéi, pourrait sauver le plus menacé des sites archéologiques italiens. Mais il faut agir vite.

EXTRACTS

SOS for Pompeii the most popular archaeological site in Italy, the ancient city which exerts a most unusual charm is slowly deteriorating.

Atmospheric agents, the constant passage of millions of feet, eager hands ready to carry off crumbs of antiquity, lack of specialized personnel, too many irremovable custodians, and

insufficient funds are the leading causes of a decline which risks leaving only half of what Pompeii is today to future generations. The frescoes which continue to fade away, the crumbling walls and the detached pieces of masonry falling unexpectedly are all clear and evident signs of its decline. Even the extremely fertile soil, once Pompeii's main source of economic prosperity, turns against the city like a boomerang: vegetation that spreads everywhere, silent and penetrating, taking advantage of the tiniest crack or the space left by a missing mosaic tessera provoking falling masonry. A death foretold which appears as a cruel twist of fate: to be preserved under layers of dust and lapilli for almost 1700 years, to be discovered casually through an inscription, to die from too much popularity. These observations are not intended as mere warning signs but to indicate a much more serious situation since the *Soprintendente* (Officer responsible for cultural heritage), Pier Giovanni Guzzo, is seriously examining modified itineraries for visitors to limit the wear and tear in the excavated areas. [...] The list of the emergency

interventions and preservation operations carried out during the last ten years proves that despite a strong commitment, the enormous problems inherent to such a vast territory of 44 hectares (22 hectares still have to be excavated) cannot be solved without a detailed and realistic recovery programme which fully recognizes the problem in all its various aspects. [...] Will Pompeii be able to gain the “international dignity” invoked by the political class, denied by the foreign press and demanded by visitors ? In this case a solution to this problem may be the bill for cultural treasures presented by the Minister for Cultural Heritage, Walter Veltroni. It is at present under examination in Parliament and contemplates, among the various proposals, the introduction of autonomous management of the *Soprintendenza di Pompeii* (Local authorities responsible for cultural heritage). Without a doubt this is a very courageous choice which breaks away from the traditional policy followed in the past and offers a series of new perspectives to other archaeological institutions. [...]

Another important decision concerns the eternal dilemma of the frescoes: preserve them “in situ” or move them into enclosed environments, sheltered from all kinds of aggressions, leaving exact copies in their place ? The *Soprintendente* is more inclined to transferring them [...].

However this extensive and wide-ranging project has made no mention regarding future excavations in the “*insulae*” (blocks of houses) which are still buried. It is very evident to visitors that many parts of the ancient city are still hidden intact in this vast zone. At present the city’s domestic architectural evolution is amply documented as well

as the industries, trades and tastes of the ancient Pompeiians; but the past which reveals itself always offers surprises and new elements. Moreover, further important information could be acquired and finally reveal the number of inhabitants living in Pompeii when Vesuvius erupted. [...]

Among proposals, suggested of studies, hopes, dreams, only one thing is certain: action must be taken now. Pompeii could also die from archaeology, as well as from Vesuvius. For the second time and forever.

Marisa Ranieri Panetta

ARTnews

New York, September 1990

All rights reserved

Lost heritage The destruction of African art WEST AFRICA

RESUMÉ

Patrimoine perdu

La destruction de l'art africain

La négligence, l'ignorance, la corruption et la pauvreté sont les principaux responsables de la détérioration et du pillage de plusieurs centaines d'objets des collections des musées d'Afrique de l'Ouest. Le désintérêt du public pour les musées ne favorise pas une politique d'aménagement et de mise en valeur des collections. L'institution muséale, concept européen, ne correspond pas aux réalités africaines. D'où la nécessité de s'interroger sur la destination et le rôle que doit jouer le musée dans la société africaine.

EXTRACTS

Neglect, ignorance, corruption, and poverty have led to the decay and plunder of hundreds of thousands of objects in West African museum collections. [...]

The public [...] is generally indifferent to museums, regarding them as institutions existing only for the educated elite. One Saturday afternoon last April in the National Museum of

Benin City, Nigeria, a dozen guards sat or slept on benches inside the two-story building. There were no visitors.

That lack of interest stems in part from a different idea of what makes objects important. For most Africans, few objects are valued for esthetic reasons alone, although their beauty and fine craftsmanship may be appreciated. "The fundamental difference between the conception of art for somebody from your country and from ours is that for us art was seen as functional, to be used," said Ade Obayemi, director general of Nigeria's Commission for Museums and Monuments. "We try to make it as beautiful as possible, but the beauty was not the end."

Objects serve various functions in an African community. Ceremonial masks and costumes allow a deity's spirit to enter the wearer. Statues representing ancestors or gods are kept in shrines and worshipped, as crucifixes are in churches. When objects are taken from the village and removed from ritual use to be installed in a museum, most of Africans feel that they have lost their power and are thus no longer interesting.

“Why should I go to a museum,” asked a young Nigerian professional woman, “when I grew up with the same things in my village shrines?” [...]

Claude Ardouin [of the West African Museums Project] said that West African museums have foundered because they have never considered basic questions, such as what role they should play in African society. “We didn’t ask the basic question of why do we need museums”, he said. For Ardouin, the answer is clear. Defining and reflecting on culture “is one of the main objectives of development.” The study of cultural artifacts, he continued, clarifies and strengthens a society’s sense of itself - where it came from, how it has evolved, and where it is going. The concept is alien to West Africa, where recorded history goes back only 200 years. Without an understanding and appreciation of the culture through its art and artifacts, Ardouin believes, progress will continue to be difficult, a series of lurches toward a more Western society followed by nationalist blacklashes.

Emmanuel Arinze of the Nigerian Commission for Museums and Monuments has a similar idea of what African museums should be like. In the museums as conceived by Europeans and Americans, he said, “there is no context, no interest. To a lot of people who would come, museums don’t mean anything to them.” Arinze’s ideal museum “would tell an African story that would have as its main focus African problems, using things on the continent so that average people from the rural areas would want to come in. There would be objects, but they would be used in a totally different way - not just that they are art, but that they have a function. The approaches that we have adopted in some of our museums are basically static. We need to talk to the people, send a message to the people”.

“If I exhibit a mask, I would not want it sitting on a shelf. I would combine sound and music and use them with the mask, and the music and the sound would talk to me. You are not just seeing the mask. It’s an ideal I have. I would use film - I would like to re-create the life of the mask so the visitor is looking at Africa in face, so there is not the perception of elitism, so that we can become functional in our society. It has to be a living museum.”

Instead, the museum collections of West African are static, of little interest to its citizens or governments, and suffering desperately from lack of care, the *ARTnews* investigation indicates. As these countries modernize and move away from traditional cultures and religions, it will be increasingly difficult to save or replace the magnificent artifacts of their cultural past. Meanwhile, the problems continue to mount and the irreplaceable objects crumble away although the means exist to save them. Arinze sadly summed up the situation and the sense of frustration shared by many West African museum people. “We are furious,” he said, “but what can we do? It’s like being a doctor and watching your patient die when you know you could save him if you had the drugs.”

Andrew Decker

PÚBLICA

Porto, 8 mars 1998

Tous droits réservés

Sans toit parmi les ruines*

PORTUGAL

ABSTRACT

Roofless amidst the ruins*

The ruins of the Monastery of S. João de Tarouca are astonishing and magnificent, but, like dozens of monuments (churches, fortresses, towers, and mansions) to be found all over Portugal, they have been forgotten and abandoned. Their only sin is that of being off the beaten tourist paths. And a search for a road-sign to indicate where they are would be in vain. The author, however, using examples of recovery and conversion, and demonstrates that it is possible to preserve ancient monuments by finding new uses for them.

EXTRAITS

Lorsque nous arrivons par la route dans la vallée - une vallée bucolique, très creusée au milieu des montagnes -, le silence nous accueille. Seule le brise la douce musique de l'eau qui s'écoule paisiblement. Cet endroit vaste et calme invite à la méditation. Ce serait un lieu idéal pour un ermitage... Ce qui se cache derrière le dernier virage que nous dépassons, nous aurions difficilement pu l'imaginer. Nous

sommes ébahis de découvrir là un impressionnant mur de pierres, presque une muraille, haut de plus d'une dizaine de mètres, qui traverse la campagne. Infini, imposant, d'un orgueil centenaire, seuls le blesse le lierre qui mêlé aux ronces et aux épines, l'envahit et le cache par endroit. On devine des trous de fenêtres ouverts vers le ciel, une façade évoquant une chapelle, et on se dit qu'il ne méritait pas cet abandon.

Au détour d'un petit mur, nous pénétrons à l'intérieur des ruines, à ciel ouvert. Nous avançons lentement sur le chemin que parcoururent pendant des siècles les moines et où les herbes et les ronces ont aujourd'hui élu sans pudeur leur domicile. Nous découvrons de petites pièces correspondant à d'anciennes salles et chambres, l'emplacement de planchers et de plafonds se devine dans la ligne sombre des pierres. A l'intérieur, à côtés des fenêtres ont été conservés les petits bancs sur lesquels tant de matines et de vêpres ont été chantées, et où l'esprit contemplatif se développa, renforcé par le spectacle de la vallée. Et toujours cette impression d'abandon auquel tente de s'opposer la majesté,

humble mais fière, de ces murailles centenaires qui s'obstinent à résister. Les ruines du monastère de S. João de Tarouca sont étonnantes. Un étonnement à la mesure de ce qui fut l'un des plus grands et des plus riches monastères du pays, né grâce aux bons offices de Don Afonso Henriques, premier roi du Portugal. [...]. Abandonné, pillé, vendu morceau par morceau, il s'est détérioré toujours un peu plus au fil des siècles. Seule l'église a pu être sauvée et conserver ses richesses : boiseries dorées, peintures sur bois de l'école de Grão-Vasco, plafonds décorés et le tombeau monumental en granit du comte de Barcelos, fils bâtard et bien-aimé du roi Don Dinis. Mais de son cloître, plus aucun vestige. Il ne reste, au bout d'un champ cultivé, correspondant à l'ancien enclos monastique, que les longs murs épais du vieux dortoir qui se refusent à tomber, édifiés par l'école du maître João Froilaz de Tarouca, vers 1152, soit il y a plus de 800 ans...

S. João de Tarouca et Salzedas, [l'un des plus grands édifices cisterciens du pays], ne sont que deux exemples, certes des plus magnifiques, des dizaines de monuments - monastères, églises, châteaux, forteresses, tours, manoirs - qui peuplent le Portugal mais qui, parce qu'ils sont éloignés des circuits touristiques, se perdent dans les limbes de l'oubli et de l'abandon. Alors que presque tous sont classés monuments nationaux, beaucoup sont oubliés... Certains tiennent encore à peu près debout et mériteraient d'être restaurés. D'autres en revanche ne sont que des ruines mais pourraient être entretenus, afin que l'on puisse au moins les identifier. [...]

Ce n'est pas seulement loin des grandes villes et des routes aménagées, au milieu des champs et des monts, que se cachent ces petits trésors, plus ou moins

abandonnés, du patrimoine. Prenons la chapelle de style romano-gothique de S. Salvador, dans la petite ville de Sobral do Monte Agraço, près de Lisbonne (où les méthodes de conservation des monuments les plus importants sont très réputées, d'où le choc face aux ruines de cet édifice) : sa restauration sera-t-elle encore possible ?

Le château de Lousa, à Mourão, Alentejo, sera quant à lui impossible à sauver. Les vestiges de cette ville romaine du I^{er} siècle, entièrement recouverte de dalles d'ardoise superposées, disparaîtra (ainsi que le village voisin de Luz) au fond de la nouvelle lagune formée par le barrage d'Alqueva. Quelques-uns ont pensé tout transférer, dalle par dalle, mais cette entreprise semble impossible. Le château va être englouti. [...]

Mais il existe aussi des exemples positifs. Tout le patrimoine n'est pas en ruine ou voué à l'oubli. Quelques-uns des monuments dont il est question dans cet article - les monuments éloignés des circuits touristiques habituels - témoignent du fait qu'il est possible, avec d'excellents résultats, de reconstruire des sites historiques, de conserver certaines ruines et de trouver des usages modernes à des édifices anciens.

S. Cucufate (Vidigueira) est à l'origine une villa romaine datant du I^{er} siècle, qui abrita un couvent médiéval. Ses ruines sont encore belles. Et on peut admirer à l'intérieur des vestiges de l'édifice de merveilleuses fresques. Durant ces dix-huit dernières années, la personne qui les a découvertes empêcha le pillage des pierres, déjà très développées : elles étaient récupérées à coups de dynamite, pour construire des maisons... Le château de Noudar, parmi les plus beaux du pays, se perd dans les confins de Barrancos près de la frontière espagnole. [...]

Acheté récemment par la mairie, ses bâtiments ont été restaurés. Une voûte de briques a été reconstruite selon la technique traditionnelle, sous la supervision de l'archéologue Claudio Torres et grâce au dévouement des ouvriers du village. Ce château fait désormais partie de notre patrimoine. [...] Pour conclure, voici l'exemple le plus récent d'une démarche ayant eu un énorme succès : la récupération et l'adaptation d'édifices historiques en *pousadas* (auberges), grâce à l'investissement de l'Etat et à l'administration de l'Enatur. Le Couvent de Santa Maria de Bouro, à Amares, est resté abandonné pendant des décennies. Fruit du remarquable travail de l'architecte Eduardo Souto Moura, il renaît aujourd'hui dans toute sa splendeur. Structures anciennes et modernes se mêlent et la simplicité des formes, les éléments épurés, la finesse du tracé, émerveillent les regards les plus exigeants et démontrent qu'un tel effort renouvelé pourrait sauver d'autres trésors de notre patrimoine.

Joaquim Fidalgo

* L'expression "Sans toit parmi les ruines" (dans l'original, "*Sem tecto entre ruínas*") choisie comme intitulé de cet article, est le titre d'un important roman de l'écrivain portugais Augusto Abelaira.

* The expression "Sans toit parmi les ruines" (in the original, "*Sem tecto entre ruínas*") chosen as the title of this article, is also the title of a well-known novel by the Portuguese writer Augusto Abelaira.

Les guerres

Wars

El Temps

Barcelone, 19 août 1996

Tous droits réservés

Bosnie et Croatie : l'héritage de la guerre

EX-YOUGOSLAVIE

ABSTRACT

Bosnia and Croatia: the heritage of war

Following years of war, the governments of Sarajevo and Zagreb have begun to assess the cultural heritage damaged or destroyed during the conflict. This balance sheet shows that the Bosnians have come out the losers. The cost of restoration or reconstruction of the cultural heritage of the two countries is, of course, extremely high. Until international aid comes, the main concerns of the governments of Zagreb, Belgrade and Sarajevo are the dispersion of documents, as well as the dividing up of buildings and art collections.

EXTRAITS

Après des années de guerre, les gouvernements de Sarajevo et de Zagreb ont commencé à faire le bilan du patrimoine culturel endommagé ou détruit durant le conflit. Un bilan où les Bosniaques font manifestement figure de grands perdants.

Ce qui a le plus impressionné les experts étrangers qui ont sillonné

la région, c'est la méticulosité avec laquelle les troupes serbes se sont évertuées à détruire tout vestige de l'ethnie ennemie. Selon le rapport de la dernière mission du Conseil de l'Europe en Bosnie, publié au début de cette année, 129 églises catholiques sur un total de 161 ont été complètement rasées dans la Krajina croate, restée pendant plus de deux ans aux mains des rebelles serbes. Les Serbes les ont littéralement arrachées du sol, sans même y laisser les pierres, tandis que les églises orthodoxes ont été pillées. Leurs richesses sont probablement en territoire serbe, dans l'est de la Bosnie.

Dans le rapport présenté à Helsinki, [lors de la conférence sur le patrimoine culturel, organisée par le Conseil de l'Europe], le gouvernement bosniaque a fait figurer une nouvelle expression pour désigner cette haine sans borne contre le patrimoine culturel du pays : le "culturicide".

L'absence d'un inventaire centralisé complique encore davantage la récupération des œuvres d'art dérobées, dans certains cas, par des membres d'organisations humanitaires, selon le

même rapport.

“L’altération ou la destruction des collections directement liée aux actes de guerre a été étonnement limitée”, souligne le rapport indépendant du Conseil de l’Europe. “C’est à Mostar que les dégâts ont été les plus importants : la collection archéologique du Musée d’Herzégovine reste ensevelie sous les ruines (...), et selon certains témoignages, la collection d’armes dans son intégralité, la collection numismatique et les bijoux de la collection ethnographique ont été saccagés”. A Sarajevo, une quarantaine d’icônes, deux tableaux du peintre Hodler et des manuscrits islamiques ont disparu du Musée de l’Art. [...]

A Sarajevo, seuls deux musées, ont été complètement détruits par le conflit : le Musée des XIV^e Jeux Olympiques d’Hiver et le Musée de l’Attentat, commémorant le régicide de 1914, à l’origine de la première Guerre Mondiale.

A Mostar, en revanche, sur les six bâtiments qui abritaient le Musée d’Herzégovine, deux seulement sont encore debout.

Dans le reste de la République, les petits musées et bâtiments historiques locaux ont été généralement respectés, mais les collections sérieusement abîmées. Selon l’étude du gouvernement bosniaque, “les moines de certains monastères catholiques ont évacué secrètement les œuvres d’art les plus précieuses et eux seuls savent à présent où elles se trouvent. Beaucoup de ces monastères ont été incendiés délibérément dans le cadre d’une politique de destruction soigneusement orchestrée, en particulier ceux qui abritaient de précieuses collections de livres”.

En Croatie, les dégâts les plus importants ont été causés dans le comté de Neretva, dont la capitale, Dubrovnik, est classée

patrimoine mondial. Dans cette ville, considérée comme la perle de l’Adriatique, dont les murailles remontent au Moyen Age, les attaquants serbes n’avaient que l’embarras du choix : la ville entière est un musée. 681 bâtiments ont été détruits ou endommagés par des bombardements. Un bon butin de guerre. La riposte croate a été apparemment contrôlée, bien qu’après l’opération militaire “Storm” en août 1995, conduisant à la reconquête de la Krajina, la situation générale du patrimoine serbe dans cette région reste inconnue. [...]

“La haine entre les ethnies reste très forte, et la plupart du temps se sont les villageois eux-mêmes qui ont saccagé les bâtiments et les monuments des voisins”, souligne José Luis Lépez Henares, [membre de l’Assemblée du Conseil de l’Europe].

Encore une fois, les Balkans, frontière entre l’Est et l’Ouest, croisement de trois religions, restent une terre de sang et feu. Que faire d’un musée qui n’a plus sa raison d’être ? Comment envisager le passé et réviser l’histoire d’un pays à partir du moment où il a acquis l’indépendance ? Face à une situation géopolitique instable, l’ex-Yougoslavie est confrontée à un sujet toujours brûlant après des siècles de cohabitation : la responsabilité.

La dispersion des écrits et la répartition des bâtiments et des collections d’art sont pour l’instant les principales préoccupations des gouvernements de Zagreb, de Belgrade et de Sarajevo. La Galerie des Portraits de Tuzla, par exemple, anciennement Galerie des Portraits de Yougoslavie, est toujours en territoire bosniaque, mais sa collection était, avant la guerre, propriété fédérale (yougoslave). Ses archives sont restées à Belgrade. [...]

Jordi Zamora

Les chiffres du désastre

Bosnie-Herzégovine :

- 3805 bâtiments, dont 1465 édifices religieux, détruits ou endommagés par les bombes sur un total de 3991 (soit 95%)
- Plus de 1000 sites archéologiques pillés
- 300 centres historiques de villes bosniaques endommagés

Croatie :

- Altération ou destruction totale de 2271 monuments, sur un total de 9148
- Surface endommagée : environ 1 500 000 m²
- 5000 œuvres d'art évacuées d'urgence dont une grande partie conservée dans de mauvaises conditions

朝

日

新

聞

ASAHI SHINBUN

Tokyo, 5 February 1999

All rights reserved

Bamiyam in Afganistan a Buddhist statue destroyed by Talibans

AFGANISTAN

RÉSUMÉ

Bamiyan en Afghanistan La statue d'un Bouddha détruite par les Talibans

Les deux gigantesques Bouddha de la vallée de Bamiyan en Afghanistan ont survécu aux guerres et aux injures du temps, mais résisteront-ils à l'iconoclasme des Talibans ? Une des deux statues a déjà été décapitée et une bombe a creusé un trou d'environ un mètre de diamètre dans sa poitrine.

La fresque décorant la grotte abritant une des statues a disparu, emportant avec elle un des témoignages exceptionnels du brassage des cultures indienne, perse et grecque.

ARTICLE

Over the centuries, two gigantic Buddhist statues in the Bamiyan valley of central Afghanistan have survived invasion, war and social unrest - but not the Taliban militia.

One of the statues is believed to date back to the fourth or fifth century. Draped in Greek robes, and sculpted in both Indian and central Asian styles, the sandstone

figure which stood 38 meters tall before the head was blown off, shows diverse cultural influences. The head of the statue has been blown off, and the body has a gaping hole 1 meter in diameter. There is another hole in the right thigh. Local Taliban soldiers - Islamic fundamentalists opposed to the worshipping of idols - have admitted firing cannonballs at the statue. Another statue, 55-meter tall, stands 400-meter to the west, and the two are believed to be the tallest in the world. The second statue, which dates back to the fifth or sixth century, is also at a risk of being destroyed.

An ancient wall painting used to decorate the ceiling of the cave that houses the 38-meter statue has vanished, because of neglect. The depiction of the goddess Athena was considered to be a precious item of cultural heritage, demonstrating a mixture of Indian, Persian and Greek cultures. But when journalist Kosuke Tsuneoka of Tokyo-based Asia Press International, visited the site earlier this year, he could find no trace of the work. Video footage he took inside the cave

also shows no evidence that a painting ever existed. Takayasu Higuchi, emeritus professor of archaeology at Kyoto University who visited the sites in 1970s called the wall paintings one of the most precious artifacts in the history of mankind. He considers the destruction of the painting truly barbarous.

Bamiyan is the home of the Hazara tribe, who are Mongolian Shiites. Iran has long offered military support for the Hazara. But the region fell to the Taliban in September 1998. The location of the statues - near the Iranian consulate and Hazara's military base - makes them vulnerable to attack. Tsuneoka says several Taliban soldiers now guard the statues to prevent further damage.

The two statues are included in a list of potential world cultural heritage sites that the Afghan government submitted to the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO) in the early 80s.

Yusaku Usanami

Conditions d'exposition des œuvres d'art

Exhibition conditions of works of art

IL TEMPO

Rome, 16 novembre 1981

Tous droits réservés

L'histoire des fresques de Paul III

ITALIE

ABSTRACT

History of the Paul III frescoes

Claudio Bettini, a climatologist and art historian, is responsible for controlling the atmospheric environment in the rooms used for the Exhibition: "The Frescoes of Paul III at Castel Sant'Angelo - the Project and Carrying it Out - 1543-1548". He points out that it is important to note the presence of the psychrometers continuously recording the temperature and humidity.

d'humidité et la température et les transcrit sur un graphique, afin d'assurer une meilleure conservation des dessins exposés. [...]

Nicoletta Pietravallo

EXTRAITS

Dans la cour monumentale du château Saint-Ange, sera inaugurée aujourd'hui l'exposition "Les fresques de Paul III au château Saint-Ange - Projet et exécution - 1543-1548". Pour la première fois, un nombre considérable de dessins préparatoires [...] seront présentés aux côtés des fresques farnésiennes. [...] Claudio Bettini, climatologue et historien d'art, chargé du contrôle de l'atmosphère des salles d'exposition, déclare qu'il est important de noter la présence des psychromètres qui, reliés à une centrale, enregistrent en continuité les valeurs

la Repubblica

Rome, 21 janvier 1982

Tous droits réservés

Là, un matin, pensa Paul III Un ensemble prestigieux de dessins du XVI^e siècle exposé au château Saint-Ange

ITALIE

ABSTRACT

There, one morning, Paul III reflected...

A prestigious collection of 16th century drawings exhibited at Castel Sant'Angelo

This collection of 16th century drawings at Castel Sant'Angelo, from the greatest museums in the world represents an exceptional event. This explains the rigorous control over humidity in the rooms as well as the emergency measures taken when the standard values are exceeded.

EXTRAITS

Un homme fait précipitamment irruption [...] dans les bureaux de la direction du château Saint-Ange, en déclarant que le taux d'humidité des salles qui accueillent l'exposition "Les fresques de Paul III au château Saint-Ange – 1543-1548" a dépassé de quelques degrés le niveau d'alerte. Une femme décroche le téléphone et en

quelques secondes les mesures pour faire face à ce cas jugé urgent sont prises. [...] Il faut dire que cette exposition est un événement peu ordinaire pour notre pays ou tout du moins pour notre ville. [...] L'homme précédemment cité s'appelle Claudio Bettini. Il est responsable de la climatisation des salles. La femme, Filippa Aliberti, est commissaire de l'exposition, avec Eraldo Gaudioso. L'humidité est maintenue sous un contrôle rigoureux en raison de la présence sur les lieux de cet ensemble exceptionnel de dessins du XVI^e siècle provenant des principaux musées du monde. [...]

Fabrizio D'Amico

Corriere della Sera

Milan, 12 janvier 1982

Tous droits réservés

Les fresques de Paul III Une exposition exemplaire au château Saint-Ange ITALIE

ABSTRACT

The Paul III frescoes A superb exhibition at Castel Sant'Angelo

The need to safeguard has finally been given more consideration than the visibility of the drawings exhibited. In order to better preserve the works, they are exposed to light that does not exceed 50 lux and ultraviolet rays are totally absent.

d'une étude réalisée par l'architecte Einaudi et par Claudio Bettini.

En quittant l'exposition par le labyrinthe des couloirs du château Saint-Ange, on aura constaté avec satisfaction que tout ne va pas à vau-l'eau dans le domaine de la conservation de l'art. [...]

Cesare Brandi

EXTRAITS

Les dessins et documents présentés sont exceptionnels. Mais, plus exceptionnel encore est le fait que le microclimat ait été étudié et qu'il soit contrôlé en permanence dans toutes les salles par des hygromètres et des thermomètres. [...]

L'éclairage réalisé pour l'exposition mérite également d'être noté car, finalement, on a préféré la sauvegarde à la visibilité. Pour une meilleure conservation des dessins, la lumière sous laquelle ils sont exposés ne dépasse pas 50 lux et les rayons ultraviolets sont totalement absents. Ces normes résultent

Interventions : conservation et restauration

**Interventions:
conservation and restoration**

Presse et patrimoine : quelle sensibilisation à la conservation-restauration ?

CATHELINE PERIER-D'ETEREN

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

Le rôle que joue la presse dans la sensibilisation du public au patrimoine est déterminant. En effet, seule une prise de conscience généralisée de la fragilité du patrimoine et des menaces naturelles ou humaines qui le guettent permettra d'en assurer une meilleure sauvegarde. Néanmoins, il faut s'interroger sur les objectifs poursuivis par les journalistes et sur la manière dont le message délivré est reçu par les lecteurs.

Les enjeux de la conservation-restauration doivent être présentés de façon critique sans se limiter au seul aspect de sensation lié à l'événement même.

La fin d'un important programme de restauration comme celui de *La Cène* de Léonard de Vinci, les conséquences d'une catastrophe naturelle comme le tremblement de terre d'Assise et la destruction qui s'ensuivit des fresques attribuées à Cimabue (p. 121), une controverse relative aux techniques d'interventions comme pour le site d'Angkor, le nettoyage des sculptures de l'Université d'Athènes ou celui des peintures d'Ajanta sont autant de domaines traités dans les articles sélectionnés pour cette publication. Leurs auteurs y dépassent la seule description de l'événement pour inviter le lecteur à une réflexion plus large sur le patrimoine, dans laquelle tant les aspects négatifs que positifs sont soulignés.

L'article de Della Denman décrit la lente destruction du site d'Angkor qui, après avoir été soumis aux violences de la guérilla, aux pillages et aux querelles politiques qui bloquèrent la restauration, a fait l'objet d'interventions de "restauration" inappropriées que les experts envoyés sur place ne réussirent pas à arrêter (p. 119). Dans le même ordre d'idée, le journaliste Darryl D'Monte montre comment l'absence d'un climat de confiance entre les autorités indiennes et les experts internationaux est la cause d'une mauvaise restauration des peintures murales d'Ajanta (p. 123).



Le site d'Ajanta, Inde (photo Marisa
Laurenzi Tabasso)
The site of Ajanta, India



Peintures murales dans l'une des
grottes d'Ajanta (© ICCROM)
Paintings in the Ajanta caves

The press and cultural heritage: What awareness is there of conservation and restoration?

CATHELINE PERIER-D'ETEREN

Professor at Université Libre de Bruxelles

The press plays a determining role in increasing public awareness of heritage. Only if people everywhere become aware of the fragility of heritage and the dangers posed by nature and human beings can there be hope of better safeguarding it. Nonetheless, we must ask ourselves about the goals pursued by journalists and the way the delivered message is received by readers.

A critical view of what is at stake in the question of conservation and restoration is essential, and it is not sufficient to limit oneself to an immediate impression of the event.

The conclusion of an important restoration programme such as that of Leonardo da Vinci's *Last Supper*, the consequences of a natural disaster such as the Assisi earthquake and the subsequent destruction of the frescoes attributed to Cimabue (p. 121), controversy over the restoration techniques in a site like Angkor, the cleaning of the sculptures of the University of Athens or that of the Ajanta site are but a few of the areas dealt with in the articles selected for this publication. The authors go beyond a mere description of the event to encourage the reader to reflect at greater length on heritage, whose negative and positive aspects are both dealt with.

The article of Della Denman describes the slow destruction of the Angkor site. After having undergone the violence of guerrilla warfare, pillaging and political squabbles that slowed down restoration, it was subjected to inappropriate "restoration", which the experts sent to the site could not bring to a halt (p. 119). Along the same lines, the journalist Darryl D'Monte shows how the lack of a climate of confidence between the Indian authorities and international experts led to the tragic restoration of the mural paintings of Ajanta (p. 123).



Temples of Angkor Vat (© ICCROM)
Temples d'Angkor Vat

En filigrane de ces articles traitant de sujets ponctuels, le lecteur est confronté à des problèmes de fond. Il ne suffit pas de restaurer, il faut le faire correctement. La restauration, en effet, est l'un des agents les plus destructeurs du patrimoine quand elle est menée par des personnes incompetentes, comme l'affirme l'article *The saviours were destroyers* à propos des sculptures en marbre de l'Université d'Athènes (p. 125). Celles-ci, couvertes de graffitis, ont été nettoyées à la lance d'arrosage, sur décision des autorités grecques, sans consultation préalable de spécialistes et sans suivre l'avis circonstancié d'un restaurateur de passage qui voulut arrêter les travaux.

Or, toute restauration doit être précédée d'une étude préalable sérieuse entreprise par des restaurateurs bien formés, en collaboration étroite avec des historiens de l'art et des scientifiques, le caractère interdisciplinaire de la démarche assurant la légitimité de l'intervention, du moins dans l'état présent des connaissances. C'est pour cette raison aussi que la consultation d'experts internationaux est nécessaire dans le cadre d'une restauration d'envergure sur le patrimoine dont la valeur est universellement reconnue, car elle garantit le recours aux meilleures compétences. Un site classé *Patrimoine mondial* ne peut disparaître graduellement pour cause d'incompétence, de chauvinisme ou de querelles intestines. De même, les œuvres d'art ne peuvent perdre leur authenticité à la suite de mauvais traitements. Ainsi, des fragments des sculptures de l'Université d'Athènes se sont détachés et brisés, et la patine des œuvres a disparu. Un nettoyage drastique des peintures d'Ajanta a effacé certains détails et les a donc altérées de façon irréversible.

Sur la base d'exemples de ce type, le public doit apprendre à connaître la fragilité inhérente du patrimoine et comprendre que, détérioré, son message se perd, en tout ou partie. Alerté par le presse, il ne doit donc ni l'agresser, ni admettre qu'on le fasse. Il peut aider à lutter contre les graffitis qui se propagent à une vitesse inouïe dans les villes du monde entier et défigurent l'ensemble du Patrimoine et veiller à gérer le tourisme, autre facteur important de destruction. L'action individuelle ou celle de groupes professionnels est souvent riche de conséquences et influe sur les acteurs et les autorités politiques.

Rendre les gens conscients de la valeur historique et artistique de leur patrimoine est une autre démarche essentielle facile à relayer par la presse. L'article de Suthon Sukphisit : *Building on history*, en fournit un bon exemple (p. 107). Il explique le rôle que la population locale a joué dans la campagne de conservation-restauration du patrimoine architectural de la région de Sanam Luang en Thaïlande. L'implication directe de la communauté a orienté les choix politiques et administratifs des interventions et de la réaffectation des bâtiments. De plus, une fête locale "du partage" a réuni tous ceux qui ont contribué à sauver ce patrimoine, vivant parce qu'encore habité, et qui constitue un pan commun de leur histoire qu'ils auront dorénavant à cœur de défendre.

La presse a également pour mission d'expliquer la démarche méthodologique des restaurations, le pourquoi de leur durée - 20 ans pour la restauration de *La Cène* de Léonard de Vinci, entreprise par Pinin Brambilla -, les méthodes d'investigations scientifiques utilisées, l'aspect budgétaire et le rôle primordial de sponsor, la

These articles deal with selected subjects, nevertheless, the reader comes face to face with fundamental problems. Restoration alone is not enough, it has to be done in the right way. It is, in fact, one of the forces most destructive to heritage, when carried out by incompetent people, as described in the article *The saviours were destroyers* (p. 125). This article concerns the marble sculptures of the University of Athens Covered with graffiti, they were sprayed down with a hose, by decision of the Greek authorities. Specialists were not consulted beforehand and the advice of a visiting restorer, who wanted to put a halt to the works, was not heeded.

Yet, every restoration job must be preceded by a serious investigation carried out beforehand by well-trained restorers in close co-operation with art historians and scientists. The interdisciplinary nature of this approach will ensure proper restoration, at least within the present boundaries of knowledge. Likewise, international experts must be consulted for a large-scale restoration job on heritage whose value is universally recognised, to ensure that the best possible people are called upon to perform the task. A site classified as *World Heritage* cannot be allowed to disappear gradually due to incompetence, chauvinism or internecine struggles. Works of art likewise cannot lose their authenticity as a result of improper treatments. For example, fragments of the University of Athens sculptures broke off and their sheen was eradicated. The drastic cleaning of the Ajanta paintings erased their finer detail thereby altering them irreparably.

Based on the type of examples provided, the public must learn to be aware of the inherent fragility of heritage and understand that when it deteriorates, its message is totally or at least partially lost. After being alerted by the press, people must not commit aggression on heritage nor must they allow it to happen. They must help fight against graffiti that are propagating in cities all over the world, disfiguring the totality of the heritage. They must guard against the damaging effects of tourism, another significant destructive force. Individual or group action often brings about an enormous number of consequences, influencing both the people involved and political authorities.

The press can also become involved in making people aware of the historical and artistic value of their heritage. The article by Suthon Sukphisit: *Building on history*, provides a good example (p. 107). It explains the role the local population played in the campaign on behalf of conservation and restoration of the architectural heritage in the Sanam Luang region in Thailand. Direct involvement by the community guided political and administrative choices regarding the recovery of buildings. Moreover, a local celebration "of sharing" brought together all those who contributed to saving this heritage. These structures still have their vitality, since they are still lived in, and this constitutes a common element in their history that, from now on, their inhabitants will be totally committed to defending.

Another mission the press must pursue is that of explaining the methodological approach to restoration and why it takes so much time - 20 years for the restoration of Leonardo da Vinci's *Last Supper*, carried out by Pinin Brabilla -, the scientific research methods used, the budgetary aspect and the fundamental role played by

nécessaire patience du restaurateur et le dialogue qu'il entretient avec l'œuvre à restaurer. C'est ce qu'Alessandra Mammi a fait dans un article de bonne vulgarisation scientifique intitulé *The Leonardo rediscovered* (p. 114).

Ce type d'approche qui s'apparente à celui des articles écrits sur la restauration des fresques de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine ou le projet de nettoyage - non réalisé - de la *Joconde* de Léonard de Vinci¹ s'adresse à un public plus initié. Il revêt toutefois aussi une importance primordiale car il éclaire des décideurs ou intervenants potentiels en alimentant leurs réflexions par des données objectives nouvelles.

Enfin, communiquer le message de la restauration appropriée peut aussi se faire en décrivant le travail pointu et réfléchi, réalisé dans des instituts de restauration, et souvent méconnu. Ainsi, dans son article *Des livres, d'ici à l'éternité*, Fabio Felicetti compare l'atelier de restauration à une polyclinique ultra-spécialisée où les patients - ici les livres et manuscrits -, requièrent des soins spécifiques et délicats (p. 109). Cette image est porteuse auprès du grand public qui prend conscience, par analogie avec le monde de la médecine qui lui est plus familier, de l'importance de la décision d'intervention, comme des exigences scientifiques posées par la restauration même. Il réalise également que chaque objet du patrimoine est unique.

Cette idée est reprise par Anne-Marie Romero à propos du patrimoine architectural français et de "ses" médecins, les architectes des monuments historiques.

Chaque chantier d'entretien ou de restauration présente ses propres problèmes, qu'ils soient techniques, physiques, déontologiques ou d'ordre financier. Certes, une solution matérielle peut être trouvée pour tous grâce à l'avancement des connaissances et des technologies. Mais, à l'instar de la médecine, il y a des limites à l'intervention qui sont liées au danger de la perte d'authenticité du monument ou du site dans sa consistance physique mais aussi dans sa signification immatérielle.

Les soins palliatifs accordés au phare de Cordouan ou au site d'Oradour-sur-Glane en témoignent. Ils sont inéluctablement condamnées à une lente destruction. Le premier parce qu'il a perdu sa fonction. Le second, parce que les traces de sa terrible destruction par les allemands durant la guerre 1940 s'effacent petit à petit.

En conclusion, dans notre monde de la communication, les articles de presse dédiés à la conservation-restauration du patrimoine sont essentiels pour faire prendre conscience à un public, le plus large possible, des enjeux auxquels nos contemporains ont à faire face s'ils désirent sauvegarder le patrimoine culturel qui les entoure.

Ces articles sont encore trop peu nombreux, surtout ceux qui proposent une réflexion suivie sur un thème choisi. Anne-Marie Romero l'a fait de manière exemplaire sous

¹ Kathleen Weil-Garris Brandt, *Twenty-five Questions about Michelangelo's Sistine Ceiling*, dans *Apollo*, décembre 1957, p. 312-400. *Pourquoi il ne faut pas restaurer la Joconde*, dans *l'Objet d'Art* (Estampille), n° 328, octobre 1998, p. 27-33.

sponsorships, as well as the patience required on the part of the restorer and the dialogue he or she must carry on with the work to be restored. Alessandra Mammi has accomplished this in an article bringing science to the layman, *The Leonardo rediscovered* (p. 114).

This type of approach is echoed in the articles written on the restoration of the frescoes of Michelangelo in the Sistine Chapel or the cleaning - not performed - of the *Mona Lisa* by Leonardo da Vinci.¹ It is of basic importance since it informs potential decision-makers or those who will perform the work, by enlightening them with new and objective information.

Finally, the message on behalf of proper restoration can also be conveyed through a description of the punctilious and carefully thought out work performed in institutes of restoration, often unknown to the public. Thus, in his article *Books, from Here to Eternity*, Fabio Felicetti compares the restoration workshop with a highly specialised clinic where the patients - in this case, books and manuscripts - , require specific and delicate attention (p. 109). This metaphor is pregnant with meaning for the general public who become aware of the importance of the decision to restore, thanks to the analogy with the world of medicine that they are more familiar with. By the same token, awareness increases of the scientific exigencies that the restoration itself gives rise to. People also realise that every single object in heritage is unique.

Anne-Marie Romero takes up this idea as she presents the French architectural heritage and "its" doctors, the architects of historical monuments.

Each site where restoration and conservation goes on has its own problems, whether these be technical, physical, or financial. To be sure, a material solution can be found for everything thanks to advances in knowledge and technology. But, as is the case for medicine, there are limits as to what can be done, concerning the danger of the loss of authenticity of the monument or the site in its physical integrity but also in its intangible meaning.

The palliative treatment of the Cordouan lighthouse or the Oradour-sur-Glane site bear witness to this point. They are condemned to gradual destruction - the former because it no longer has any function; the latter, because the signs of the terrible destruction caused by the Germans during the Second World War are gradually fading away.

To summarise, in our world of communication, articles in the press devoted to the conservation and restoration of heritage are essential to make the public aware - on the largest possible scale - of what is at stake for our contemporaries, if they want to safeguard the cultural heritage that surrounds them.

¹ Kathleen Weil-Garris Brandt, *Twenty-five Questions about Michelangelo's Sistine Ceiling*, in *Apollo*, December 1957, p. 312-400. *Pourquoi il ne faut pas restaurer la Joconde*, in *l'Objet d'Art* (Estampille), No. 328, October 1998, p. 27-33.

le titre *La Fance folle de son Patrimoine*. Elle entraîne le lecteur sur plusieurs chantiers de restauration de monuments, des chantiers, comme elle l'écrit, "de l'extrême technicité à ceux de l'extrême perplexité" (p. 111).

Les paramètres qui entrent en compte pour relever au XXI^e siècle l'énorme défi d'un Patrimoine qui se mondialise sont multiples et chaque individu, dans la mesure de ses moyens, peut y contribuer de façon directe ou indirecte. Pour cela, il doit être informé, de manière continue par des professionnels qui possèdent un bon sens critique. Dénoncer une situation tragique, une dé-restauration inacceptable, une intervention maladroite ne suffisent pas. Il faut entretenir l'intérêt du public en l'informant de l'évolution du problème évoqué ou du chantier décrit. Va-t-on continuer à enduire les pierres d'Angkor d'une pellicule imperméable de polyvinyle qui les empêche de respirer et à décapiter les sculptures des temples pour les vendre ? L'arrêt du nettoyage des peintures bouddhistes d'Ajanta à la demande du Dr. Walter Spink, historien d'art spécialisé dans le domaine depuis plus de trente années, va-t-il permettre d'ouvrir un nouveau dialogue interdisciplinaire international. Celui-ci débouchera-t-il sur une solution d'intervention satisfaisante pour rendre leur clarté de lecture aux peintures sans attenter à leur image originale ? Les normes de conservation préventive contre la poussière et l'humidité vont-elles être appliquées avec soin au réfectoire de Santa Maria delle Grazie à Milan ?

Autant de questions que le public est en droit de se poser. Des réponses apportées par les journalistes dépendra le caractère utile et le respect que devrait normalement susciter le patrimoine culturel de l'humanité et ceux qui l'ont en charge.

Les défenseurs de l'environnement et les problèmes qu'ils ont soulevé après des décennies de lutte, ont attiré l'attention du public, aidés en cela par l'action de la presse. Il reste à espérer que dans un futur proche, nous arrivions à un résultat analogue en ce qui concerne la sauvegarde du patrimoine mondial ■

Je voudrais exprimer toute ma reconnaissance à N. Gesché-Koning pour l'aide précieuse qu'elle m'a apporté dans l'élaboration de ce texte.

There are still too few of these articles, especially those that require careful reflection on a given subject. That of Anne-Marie Romero entitled *France, Crazy about its Heritage* is exemplary. She accompanies the reader to several work-sites where monuments are being restored, work-sites, as she describes, “ranging from the extremes of technology to the extremes of perplexity” (p. 111).

There are numerous parameters that become involved when taking over, from the nineteenth century, the great challenge of heritage which has become property of the whole world. Every individual can contribute directly or indirectly depending on the means at his or her disposal. People must therefore be well - and above all - continually informed and by journalists who possess a good critical sense. It is not enough to report a tragic situation, an unacceptable “de-restoration” or a clumsy restoration job. People’s interest must be kept alive as they are informed about how the problems brought out are developing or about the work-site in question. Are the stone monuments of Angkor still going to be covered with a waterproof film that prevents them from breathing? Are the sculptures of the temples going to be decapitated in order to be sold? Is the halting of the cleaning of the Buddhist paintings of Ajanta at the request of Dr. Walter Spink, an art historian specialised in this subject for over thirty years, going to give rise to a new interdisciplinary exchange of views leading to a solution for restoration that will bring back the possibility of interpreting them without damaging the original image? Are the regulations regarding preventative protection from dust and moisture going to be carefully followed in the refectory of Santa Maria delle Grazie in Milan?

The public has a right to ask itself all these questions. The image of seriousness, hence the respect that one should normally have for the cultural heritage of humanity and those responsible for it, will depend on what answers are given by journalists.

The defenders of the environment and the problems they have brought up after decades of struggle have come to the attention of the public. The press has had a hand in this. Let us hope that a similar result will be achieved with regard to the question of safeguarding the cultural heritage ■

I wish to express my profound gratitude to N. Gesché-Koning for her kind and valuable assistance in preparing this text.

Exemples positifs d'intervention

Positive examples of intervention

Bangkok Post

Bangkok, 24 October 1998

All rights reserved

Building on history

THAILAND

RÉSUMÉ

Construire sur l'histoire

L'architecture de la région de Sanam Luang, en Thaïlande, remonte au XIX^e siècle. Ses maisons, habitées par les mêmes familles depuis quatre générations, ont conservé leurs éléments architecturaux originels, tels que les briques en faïence colorée ou les décorations en bois. Mais le gouvernement qui ne fait aucun effort pour établir une réglementation concernant les interventions, ces habitations risquaient de disparaître sous la pression du développement urbain. Des propriétaires se sont associés. Ils ont restauré les vieilles demeures et mené une campagne de sensibilisation destinée à faire comprendre l'importance historique de leur région.

EXTRACTS

Restoration: the architecture of the Sanam Luang area dates back centuries and some of the families who live there have been there for five generations. Members of the three Phraeng areas have joined together to preserve this rich historical heritage.

Take a stroll anywhere in the Sanam Luang area and you can be reasonably sure you are traversing historic

ground. The vicinity of Phraeng Sanphasat, Phraeng Phuthon, and Phraeng Nara, plus the area along Atsadang Road, for example, were the sites of Thailand's first commercial buildings erected during the reign of King Rama V (1868-1910). Phraeng is the Thai word for junction and each of these three old neighbourhoods does indeed include an intersection. Collectively the area is known as Sam Phraeng - meaning three functions. However, to most visitors the word that will come most quickly to mind to describe them will be courtyard or square. [...]

Although the neighbourhoods are outside of the Rattanakosin district, where the Royal Palace and other royal structures are located, and most of their residents are common people, their links with the monarchy and the government are strong. [...]

As time has passed and successive generations have taken control of these buildings, many have been altered, often radically, even though most stand on land belonging to the Crown Property Bureau. Many conservationists and artists have

expressed concern - even in the form of official communications to the Royal Property Bureau - about these changes for a long time, fearing the area will lose its historic quality. Officials from the bureau have responded saying it is not their duty to ensure the area remained as it was in the past, and anyway they did not have the funds necessary to preserve it. When the conservationists suggested, as owners of the property, the Bureau should establish rules and standards to ensure the district stayed in its original state, they responded they had no plans to impose such foolish regulations. Such responses all but extinguished the conservationists' hopes that the character of the old neighbourhoods could be saved. But amid the gloom came some beams of light.

Some conservation-minded owners of some buildings joined together and formed the Three Phraengs Conservation Group. Their plan was to increase awareness within their community of the historical importance of the structures and to co-operate in restoring and maintaining them in their original form. The aim was to repair and repaint the buildings to make them consistent with each other and then organise a fair so the public could come and enjoy the beauty of the restored buildings. The initial restoration work is finished and last weekend all the members' hard work was celebrated with the fair under the grand title Days of Beauty at Sam Phraeng. Nopodon Sutthiphansakun, owner of the 19th century Talapat Suksa School, which was part of the restoration project, organised the fair. He said: "The objective of the project was to make residents aware of the historic value of what they possess, and to encourage them to care for the buildings so future generations can enjoy them. It also aimed to make the vicinity one of Bangkok's

tourist attractions. When the ideas were first proposed, many local residents did not understand. The original plan called only for the buildings to be painted so they would all look the same. In that phase of the project, we received assistance from the Nippon Paint Company, and the Siam Architecture Association, which decided what kind of paint should be used and provided a model. Once the painting was done, the members of the community were very pleased with the results, and decided there should be some kind of celebration to mark it. That was the genesis of the 'Days of Beauty' at Sam Phraeng." [...]

Suthon Sukphisit

Corriere della Sera

Milan, 3 August 1998

All rights reserved

Books - from here to eternity A visit to a Roman laboratory which saves priceless antique volumes

ITALY

RÉSUMÉ

Des livres - d'ici à l'éternité Visite d'un laboratoire romain où sont sauvés d'anciens volumes précieux

L'auteur nous convie à une visite de l'Istituto per la patologia dell'arte a stampa, à Rome. Le centre ressemble à un immense hôpital : toutes les "pathologies" du papier causées par l'humidité, les insectes, le feu, les micro-organismes, les variations climatiques, y sont soignées. Les interventions, comparables à des opérations de microchirurgie, s'avèrent complexes et délicates. Le recours aux techniques scientifiques les plus modernes est souvent nécessaire pour comprendre les causes de détérioration et les techniques de restauration à adopter.

EXTRACTS

The institute stands on one of the seven hills of Rome, around the back of the Viminale (which houses the Ministry of the Interior). [...]

"You could describe us as a kind of highly

specialized hospital. It's a fitting analogy", says Carlo Federici, director of the institute. "The cases admitted to our wards are difficult, high-profile patients, in need of surgery, oxygen tents and special therapies".

We enter a ward, a smallish square room where instead of beds we find shelves. [...] Carlo Federici has no difficulty recalling the greatest treasures to acquire a new lease of life after long treatment and pampering in the hilltop clinic. In his mind's eye he can still see the Bible from San Paolo fuori le Mura, also known as the Bible of Charles the Bald, 9th century, entirely illuminated and written in gold ink, as precious and ornate as would be expected of a gift made to an emperor of the Holy Roman Empire. And the so-called Evangelistary of St. Mark, 6th-7th century, written in uncial script on flimsy vellum, conserved in Cividale di Friuli. Not to mention the Codices of the chapter-house archives in Pistoia, 12th century, of impressive size, with wooden covers and bronze or brass clasps. [...]

Leading off one side of the corridor are

some workshops, crowded with frames, washing tanks, alembics, test tubes, bottles, coloured acids, spatulas, brushes as fine as hairs and tools that look like scalpels. Restoring a miniature is not unlike neurosurgery: bundles of nerves that are not nerves at all, labyrinths to be explored under the microscope, invisible scratches in need of suture. Sometimes chronic cases can't be moved. So Doctor Manson - bag in hand and competent assistant by his side - journeys from Rome to the patient's bedside. As happened a few months ago at the Marciana Library in Venice: an exhibition was coming up and time was running short.

Then there are the physics, chemistry and biology laboratories. No restoration job can be tackled without prior research. Research on micro-organisms which, like ferocious and sadistic invading armies, destroy books and cancel out these testimonies of our past... on harm done by light, humidity and climate... on damage of chemical origin. It's essential to find out, for example - by setting up an ageing chamber - what a page will be like in a hundred or two hundred years' time. Work in this area proceeds without respite, in order to prepare defences, erect barricades and raise drawbridges.

The institute is participating in a European scheme for disinfecting books with environment-friendly systems.

Until recently harmful and hazardous gases were used to exterminate insects and micro-organisms... One leaking valve could mean chaos. The system now in use eliminates the oxygen from the air we breathe and leaves only the nitrogen. Even the most resistant termites and parasites suffocate to death. "At the Marciana we've treated 350,000 books with this system", Federici tells us.

Obtaining funds is always an uphill task but the earmarking of Italian Lottery

takings means the institute can look to the future with a little more optimism. And the very near future should also see the launch of a project for newspaper conservation. Newspapers are produced to last a day, to be consumed there and then; nobody ever thought about their value as testimony of a year or of an epoch, for future generations, for the "archaeologists" of another millennium. The analogy may seem banal, but a page of newspaper can be vacuum-packed like coffee, and preserved intact for the foreseeable future and beyond. Light and humidity will be unable to affect it: the multi-layered packaging (polythene, aluminium and polyester) acts like an impregnable bunker.

In the sixty years of its existence the institute (which reports to the Ministry for Cultural Heritage) has come a long way. Countless victims of age and neglect have been snatched from death's door and consigned to a new destiny. [...]

Fabio Felicetti

LE FIGARO

Paris, série de 4 articles, février 1998

© LE FIGARO N° 0005202

La France folle de son patrimoine

FRANCE

ABSTRACT

France mad for its heritage

Certain restoration jobs are challenges, indeed. But no restoration task is impossible, or so it seems. The author offers us a visit of some of these work sites of an extremely advanced, or extremely perplexing nature: the restoration of a lighthouse, an undertaking against winds and tides, is destined to undergo eternal renewal; a place for memory which loses its memory worn away by time; materials that cannot be found, techniques and know-how that have been lost.

EXTRAITS

Les chantiers de l'extrême

Une cathédrale branlante, une église qui glisse vers la mer emportée par le sol de la falaise, un matériau de construction, une technique, un savoir-faire disparus, un édifice si souvent remanié qu'on ne sait plus à quel siècle le vouer, un lieu de mémoire qui perd la mémoire avec l'usure des saisons...

La liste serait longue de ce que l'on pourrait appeler le "patrimoine à problèmes".

"Comme s'il existait un patrimoine sans problèmes !" s'insurge Pierre-Antoine Gatier, président de la compagnie des Architectes en chef des monuments historiques. Contrairement aux idées confortables et reçues, pour lui, en effet, "il n'y a pas de chantier de routine. Chacun d'eux présente un cas unique, qu'il soit technique, physique ou déontologique, et en tout état de cause, financier". "Mais, tient-il absolument à ajouter, je rejette le mot impossible. Tout a ou aura probablement un jour une solution matérielle."

Il est un fait que l'extension des champs du patrimoine (industriel, ethnologique, végétal, vernaculaire), la frénésie de conservation du passé qui s'empare de nos contemporains à mesure que s'accélère le rythme de la mondialisation, multiplie les cas.

On protège du vieillissement des matériaux dont on ignore tout, comme le béton, des matières éphémères - le papier, les étoffes - on voudrait réintroduire des végétaux disparus, et on

cherche même à éterniser des lieux dont l'intérêt, infiniment complexe, réside autant dans l'immatériel, que dans la matière, comme le site tragique d'Oradour-sur-Glane.

Qu'à cela ne tienne : la loi est la loi et celle du 31 décembre 1913 dit que "Les immeubles - et les biens meubles - dont la conservation présente, du point de vue de l'histoire, de l'art, de la science ou de la technique, un intérêt suffisant pour en rendre désirable la préservation" doivent être conservés. C'est clair, bref et vague à la fois. Et c'est au nom de ce texte que 54 architectes en chef des monuments historiques ont conduit, l'an dernier, 4 660 chantiers d'entretien ou de restauration avec une subvention de la Culture de 1 100 millions de francs.

Il n'y a pas de chantier ordinaire, soit. Mais il n'y a pas eu, non plus, 4 660 cas exceptionnels. Fort heureusement, l'avancement des connaissances historiques, les travaux du Laboratoire de recherche des Monuments historiques qui savent faire vieillir la pierre artificiellement, simuler des intempéries, étudier sa micro-composition, ceux de l'industrie qui mettent au point des méthodes toujours moins destructrices de nettoyage et de consolidation, sont une aide précieuse pour ces architectes qui se disent les "médecins" du patrimoine.

Non, il n'y a pas eu 4 660 Tour de Pise à consolider, 4 660 cathédrales de Mexico, qui penche de 15° et dont on attend inexorablement la chute lors du prochain tremblement de terre ; il n'y a pas eu 4 660 temples d'Abou Simbel à décortiquer, transporter et remonter là-haut sur la falaise.

Mais il y a, et il y aura encore, l'avenir incertain de la cathédrale de Beauvais, cauchemar du ministre de la Culture, des phares à restaurer en zone de tempête, des monuments qui fondent parce que la

pierre employée jadis était de mauvaise qualité, des monuments troglodytiques qui s'enfoncent, des techniques industrielles qu'on ne peut retrouver, des sites sur lesquels on ne sait plus, moralement, jusqu'où l'on peut intervenir, des vestiges archéologiques si complexes que l'on ne peut les montrer sans les trahir...

Il y a et il y aura toujours aussi les cas de conscience que pose toute intervention sur un monument, car elle implique forcément une perte d'authenticité. Bernard Fonquernie, responsable des travaux sur Notre-Dame de Paris, ne fait qu'effleurer cette difficile question lorsqu'il se demande "s'il reste seulement la moitié des pierres d'origine sur la façade" de ce monument insigne...

Ce sont quelques-uns de ces chantiers-là, chantiers de l'extrême technicité ou de l'extrême perplexité que nous vous proposons de visiter.

Anne-Marie Romero

A Noisiel, des matériaux introuvables

Daniel Lefèvre, architecte en chef des Monuments historiques, a eu la lourde mission de transformer l'usine des chocolats Menier de Noisiel (Seine-et-Marne) en siège social de Nestlé. "Paradoxalement, la situation la plus dramatique est celle des bâtiments de la première ère industrielle, ceux de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle", dit-il, car "s'il est facile de faire refaire à un artisan un geste ancestral, comme tailler le bois ou la pierre comme on le faisait au XVII^e siècle, il est impossible de relancer des chaînes industrielles de fabrication éteintes."

Pour restaurer le beau moulin Saunier, il

a fallu récupérer et rafistoler les tôles striées qui couvraient le sol du niveau des machines. Aucune usine ne fabrique plus cette "maille" qui date de 1880. Le comble de la difficulté a été la réfection des carreaux de grès, décorés d'une alternance de zones mates et brillantes, comme c'était la mode au XIX^e siècle. "Il nous manquait une centaine de carreaux de vingt motifs différents, ajoutel l'architecte. Pour les refaire, il faut un moule et chacun des vingt moules aurait coûté 50 000 francs !"

Alors ? Alors, ils se sont débrouillés avec des "bouts de ficelle". "Nous avons créé un pochoir sérigraphié, sur lequel on dépose des sels solubles qui se fixent à la cuisson et forment le dessin..." Et il conclut : "Le drame est que ce problème ne va pas cesser de se poser, à mesure que les techniques se succèdent. Le patrimoine récent finira par devenir un véritable casse-tête."

Anne-Marie Romero

Ici, une machine à coudre...

Le lendemain on comptait 642 cadavres calcinés et 328 édifices en ruines. Dès 1946 le village entier était classé, afin de "témoigner au monde entier du temps des destructions accumulées sur notre territoire par quatre années d'oppression et de violences". Aujourd'hui, encerclé par un mur et des grilles de fer, Oradour est vide de tout habitant. L'Etat l'a racheté et a relogé les rescapés un peu plus loin. Le bourg n'est donc que ruines : l'église sans toit, la longue rue du Docteur-Desourteaux, le maire de l'époque, avec ses plaques délavées, ses trottoirs, ses becs de gaz et ses façades, ou du moins ce qu'il en reste. Ici une machine à coudre dans une pièce au plafond effondré, plus loin une

bicyclette le long d'un mur, un lit de fer tordu... Et la voiture, la fameuse Peugeot du docteur Desourteaux, à jamais stationnée sur la place du marché où les Allemands avaient rassemblé toute la population. "La voiture est au moins la dixième depuis que nous avons classé le site, reconnaît Jean-Jacques Sill. Nous en avons plusieurs en stock et nous la remplaçons lorsqu'elle tombe en morceaux. Le public ne se consolera pas de ne plus la voir."

Cynisme ? Non, réalisme. "Mon rôle devrait se limiter à assurer la sécurité du site, reprend l'architecte, car nous recevons 350 000 visiteurs par an : consolider des pans de murs, renforcer par des barres de béton l'arrière des façades afin d'éviter qu'elles ne s'écroulent, surveiller la végétation qui envahit les pierres."

"En fait, avoue-t-il, nous allons bien plus loin. L'année du cinquantième anniversaire, nous avons reçu un budget de 2 millions pour consolider un îlot. Et cette année je dispose d'un million pour en traiter un autre."

Mais l'architecte s'interroge sur le bien-fondé de ses interventions. "Nous sommes en train de faire d'Oradour un décor de théâtre, dit-il, de restituer l'illusion d'un drame dont les traces - papiers peints noircis, peintures cloquées - ont évidemment disparu avec le temps." Et il poursuit, devant un jardin propre à l'herbe bien tondue : "Nous nous éloignons de la justification d'origine qui était d'immortaliser ce crime. Nous glissons lentement vers le romantisme et même l'ethnologie. Mais comment faire autrement ? Plaquer de faux décors ? Impensable. Laisser tout s'écrouler ? Dans ce cas, il faut en interdire l'accès. La seule démarche possible, c'est de donner une aspirine plutôt que de faire de la chirurgie. D'accompagner, avec le plus de respect possible, l'inéluctable mort du site"...

Anne-Marie Romero



Rome, 13 May 1999

All rights reserved

The Leonardo rediscovered

ITALY

RÉSUMÉ

Le Léonard redécouvert

L'article évoque le très long travail de restauration - près de vingt ans - de *La Cène* de Léonard de Vinci. L'auteur rappelle comment les restaurateurs, en supprimant les traces des nombreuses interventions qui modifièrent considérablement l'aspect originel de la peinture au cours du temps, ont permis une lecture plus fidèle de l'œuvre telle que l'avait conçue le peintre.

EXTRACTS

It has been the restoration of the century: longer and more complex than even the Sistine Chapel. It's the best loved painting in the world: equalled in fame only by the *Mona Lisa* and Botticelli's *Primavera*. Repeatedly given up as lost through the centuries, retouched and repainted several times; it even survived an aerial bombardment and was considered irrecoverable. And yet here it is, after twenty years' work, Leonardo's *Last Supper* will be given back to the world on 28 May 1999. Freed from the centuries of accumulated grime. With a new light, the painting's true light that Leonardo da Vinci had created. With the emotions, the gestures, the forms and

the colours of the apostles of five hundred years ago. All this thanks to the most advanced technologies developed in recent years, to the sponsor's perseverance, and especially to the tremendous patience of the restorers. In the following pages *L'Espresso* recounts the stages of an enterprise that seemed impossible. [...]

Impossible to restore, that was the verdict: there was little that could be done to save Leonardo's *Last Supper*, which had miraculously survived the bombardments of 1943. And Mauro Pelliccioli (mythical restorer of the time, the best and the most famous) in effect did little. From 1951 to 1954 he limited himself to cleaning away the dust from the explosion, leaving the re-painted areas added to it during the course of the centuries untouched. For as early as the mid-sixteenth century, only fifty years after its creation, *The Last Supper* had been given up for lost. By Vasari, for example, who found it in such a state of deterioration that only a "deceptive mask" could be seen, and by all those who century after century, from the seventeenth to the nineteenth century,

intervened in the effort to save it: retouching, repainting, spreading oil over it to render it more brilliant as if it were a parquet floor, even covering it with wax, with the intention, fortunately never materialised, of detaching it from the wall. Result: a cataplasm of glue, grease and dust, an arbitrary reconstruction of faces and objects, in short a hybrid that concealed Leonardo's hand.

Then Cesare Brandi, founder of the Istituto Centrale del Restauro (Italy's National Institute of Restoration), arrived on the scene, and with Brandi a theoretical and practical revolution. The artist/craftsman restorer disappeared, and a team of scientists, chemists, art historians, technicians armed with sophisticated instruments arrived. And at the head of this team a woman: Pinin Brambilla Barcilon, who has clambered up the scaffold each day since 1978 and, with a microscope pressed to her eye, has cleaned Leonardo's *Last Supper* flake by flake, fragment by fragment, succeeding in an enterprise that everyone had, in the course of five centuries, considered impossible: that of rediscovering Leonardo.

The restoration is finished. On 28 May 1999 the world will re-acquire the Last Supper and you, Signora Pinin Brambilla, are about to go down in history as the restorer of Leonardo. But how did you acquire so great a commission?

In 1977, I was conducting an emergency intervention on Montorfano's fresco of the *Crucifixion*, painted on the wall that faces the *Last Supper*. It was then that I noticed a blackening of the pigment on Leonardo's painting. The superintendent asked me to erect a little scaffold to be able to see better. That's how I began. **And what did you see from the scaffold?**

We realised that the work was obscured by a veil of dust, and that there were areas of blistering towards the upper margin due to the traction of the glues superimposed over the painting. We then began to conduct consultations on how to treat this disease. The first samples were taken and we realised that the painting was stratified not only by dust and dirt but also by fixatives, large areas of stuccoing spread over the original colour, huge areas of repainting which had in part altered in tone. So many were the superimpositions that it was first necessary to understand what parts we needed to try to recover, because underneath lay the original material, and what on the contrary were the repainted areas below which there was nothing. **Where did you begin?**

From the figure of Simon, the first figure to the right, where we luckily obtained the large recuperation of the mantle and the under-garment: a light-coloured mantle, silky, veiled with red lake, a grey, soft-textured undergarment... But the face was heavily abraded, worn away. We realised that the previous restorers had altered the contours of Simon's face: a face, familiar to us in full profile, had in actual fact been painted by Leonardo in three-quarter profile, while the neck, or rather the visible strain of the tendons of the neck, testified to a different rotation of the figure. That puppet's face, with its tiny nose and a beard projecting forwards, instead concealed a severe, classical face.

Were the other apostles also deformed?

Yes, the facial features had all been altered. In the course of the countless interventions, all the faces had been widened. Eyes had been placed where there were none, three-quarter figures had been transformed into figures in profile, mouths gaping open in

astonishment had been closed. Matthew, for example, was familiar to us with dark hair: but we discovered that his hair was fair. He now has a classical face with soft and parted lips, whereas before he had a tightly shut mouth. His neck, too, had lost the sinuous line that Leonardo had drawn and that ensures that this personage is ting on the breast. In short, we were used to an image of the *Last Supper* that was not the real one; its colour obscured, and the whole painting veiled in a kind of mystery. But this was not how Leonardo had painted it: this is not how he had conceived it. His *Last Supper* was luminous, it had a far more brilliant tonality. [...]

And have you made new discoveries also about the technique that he used?

Yes. Of course the scientists have studied the composition of the material of which the colour consists and we realised that the *Last Supper* is painted as if it were a huge panel painting, executed with an *a secco* technique better suited to Leonardo's slow and meditative mode of working. Working in fresco obliged the painter to work with rapidity, before the plaster had dried. Leonardo, on the other hand, liked to return over and over again to the same painting, and from the testimony of the prior of the monastery Vincenzo Bandello we know that he was erratic and discontinuous in his work.

At times he came to paint for no more than an hour, at other times he began in the morning and went on without interruption until late into the night. Through granulometric studies we have even discovered how Leonardo ground the lapis lazuli, in large grains or very minute grains according to the tone he wished to obtain. And sometimes he later toned down the colours: as in the pink floor, which was attenuated at a later stage by grey to achieve a greater chromatic fusion of the whole. The flesh

tone at the base of the necks was obtained by a first coat of paint of violet hue, over which was spread either black or blue, in order to obtain a certain shade of pink. Lastly he always surrounded the figures with a black, almost calligraphic contour line. We have also recovered the azures, miraculously preserved. By studying the stratigraphies we have seen that Leonardo always proceeded with a base of azurite which he later defined by a coating of lapis lazuli. Sometimes the azurite was almost entirely lacking, sometimes it was coarser in grain. The lapis lazuli was at times combined with white lead, at times we find fragments of red lake. Each azure is different from the rest.

Why has the azure been preserved better than the other colours?

Because it had been mixed with white lead, whereas the green was the first to be lost. We have rediscovered a fragment of very luminous colour which gives us some idea of how marvellous all the greens must have been. [...]

A whole life spent face to face with Leonardo, each day on the scaffolds to treat what is perhaps his greatest masterpiece. What emotional relationship was born between you and this work?

I don't know how to reply to this question, which I continue to pose to myself. The dialogue between the restorer and a work (at least mine) is a silent dialogue. I don't know how to speak of my emotions. It was a continuous, quiet journey, not an adventure. A daily desire for the restitution of a work that has come down to us with a faint whisper. Like a poetic work with a large breath.

Alessandra Mammi

Exemples négatifs d'intervention

Negative examples of intervention



IL GIORNALE DELL'ARTE

Turin, 1990

Tous droits réservés

Angkor : une restauration pire que la guérilla

CAMBODGE

ABSTRACT

Angkor: a restoration job worse than the war itself

Guerrilla warfare, the spread of the jungle and smuggling of works of art are the main factors in the deterioration of the Angkor temples. India was placed in charge of the restoration of the site, since it was the first non-communist nation to recognise the government of Phnom Penh. But international experts have criticised these works. The chemicals used to destroy the encroaching vegetation covering the temples have been deemed inadequate and downright dangerous for the preservation of the monuments. UNESCO has made an international appeal to finance more restoration work.

EXTRAITS

Les stratégies politiques actuelles concernant le Cambodge semblent annoncer une ère nouvelle pour la restauration de Angkor, cet ensemble de cent cinquante temples répartis sur deux cents kilomètres carrés, qui fut jusqu'en 1432 la capitale du vaste empire Khmer. Durant vingt ans, les temples puissants

et magnifiques du IX^e, XII^e et XIII^e siècle ont été totalement abandonnés.

La guerre, les Khmers rouges, l'avancée de la jungle, un lichen érosif et les saccages des chasseurs de trésors et des soldats vietnamiens et cambodgiens ont été les principaux responsables de leur dégradation. Les Khmers rouges utilisèrent l'immense temple à quatre têtes de Bayoum [...] comme hôpital de camps. Et, pour ne laisser aucune trace de la religion, ils décapitèrent une série de statues de Bouddha. Les têtes de dieux et démons mythologiques subirent le même sort. En échange de milliers de dollars, ces objets furent exportés illégalement à travers la Thaïlande et le Vietnam avec d'autres antiquités khmers volées.

La restauration des temples fut freinée par un blocus diplomatique. Jusqu'en 1980, le gouvernement vietnamien alors à Phnom Penh n'était pas reconnu par l'Occident, et en particulier par l'Organisation des Nations Unies. Le 18 octobre il a été décidé que le siège du Cambodge aux Nations Unies serait occupé par le nouveau Conseil suprême national de tous les partis cambodgiens



d'opposition. Si tout va selon les plans des représentants de l'ONU et de l'UNESCO, l'organisation sera en mesure d'assurer une présence au Cambodge, qui devrait être suivie de celle d'autres institutions compétentes en matière de restauration.

L'Inde était chargée des travaux de restauration [du temple principal, Angkor Vat]. Liés par un contrat de six ans qui devrait se terminer l'année prochaine, les archéologues indiens sont en train de retirer les lichens et les mousses des édifices de grès en se servant de produits chimiques dangereux. Les experts européens et japonais soutiennent que les galeries et les terrasses qui entourent la pyramide centrale ont été privées de leur couverture extérieure et exposées brutalement aux éléments environnants. Le groupe indien applique également une pellicule imperméable de polyvinyle qui empêche la respiration naturelle des pierres. L'humidité se niche alors sous la surface, faisant gonfler et sauter peu à peu les morceaux de pierre des monuments. Selon Seymour Lewin de la New York University qui a étudié les effets des agents chimiques sur la pierre, le polyvinyle vinaigré peut être efficace pendant cinq ans puis causer des jaunissements et des craquelures pour une autre période de cinq à dix ans. [...] Chaque effort international pour protéger et conserver les monuments ne pourra couronner les négociations politiques en cours que si une allocation financière est rapidement allouée. L'UNESCO, qui fut le coordinateur international des travaux de conservation l'année dernière, a demandé 650 000 dollars (environ 800 millions de livres) afin de permettre la réalisation d'enquêtes préliminaires sur place. Le Japon a été le seul à y contribuer à hauteur de 300 000 dollars (environ 350 millions

de livres). [...] L'estimation du coût de restauration de Angkor Vat s'élève à 18 milliards de livres. Quelques experts volontaires internationaux se sont rendus à Angkor pour proposer leur aide mais aucune subvention n'est promise, dit un porte-parole de l'UNESCO.

Si aucune mesure n'est prise, le futur de l'un des plus grands lieux d'intérêt culturel mondial sera toujours incertain.

Della Denman

Il Messaggero

Rome, 27 septembre 1997

Tous droits réservés

Cimabue, adieu pour toujours

ITALIE

ABSTRACT

Farewell to Cimabue

Until recently, the Basilica of Assisi had weathered the most violent of earthquakes. But the 1997 tremor caused two large portions of the ceiling to collapse. In their fall, they brought down 200 square metres of frescoes attributed to Cimabue, which are lost forever. As the author points out, the collapse of the dome must be blamed on a restoration job performed in the 60s, during which the wooden beams were replaced by reinforced concrete. These weighed down the structure and deprived it of its elasticity. Unfortunately, many churches in Umbria were restored by the Ministry of Public Works and not by the Ministry of Culture.

EXTRAITS

Le tremblement de terre, et particulièrement la secousse de fin de matinée, a frappé - dans certains cas de manière irréparable - un patrimoine qui était selon Cesare Brandi "le cœur", artistique bien sûr, "de l'Italie". L'ensemble franciscain d'Assise - datant de la fin de la Moyen Age et témoin de

la naissance du gothique architectural dans notre péninsule - a subi de graves dommages : deux grandes parties du plafond de la basilique se sont effondrées, l'une située au début de la nef, près de la porte, l'autre dans un des transepts, vers l'autel. Deux cents mètres carrés de fresques attribuées à Cimabue (les "voiles" des évangélistes et des docteurs de l'Eglise) ont été emportés, désormais fragmentés en milliers de toutes petites tesselles, comme pulvérisés. Au moins deux des vingt-huit scènes peintes par Giotto sur les parois ont été détériorées, beaucoup plus légèrement, heureusement.

Quelle terrible catastrophe ! Si Assise a été l'épicentre du « dégât artistique », de nombreuses autres petites capitales de cette "Italie des cent villes" ont été, elles aussi, touchées. Les confins du désastre s'étendent de la partie de l'Ombrie la plus proche du Latium, jusqu'à la province d'Ancône dans les Marches, en embrassant une bonne partie du centre de l'Italie. [...]

Mais ce qui est le plus douloureux, c'est de constater les dégâts subis par la basilique inférieure d'[Assise] qui, "pour

l'Europe des XIII^e et XIV^e siècle, était ce qu'Athènes était pour le monde antique" (Federico Zeri), lieu du "livre d'or de la renaissance de l'art italien" (Adolfo Venturi), où "l'art se transforma de grec en latin" (Cennino Cennini).

A partir de 1300, c'est-à-dire depuis que la basilique existe, Assise a subi vingt-cinq séismes, dont quelques-uns très violents. Aujourd'hui, certains accusent les mauvaises restaurations pratiquées dans les années 60, durant lesquelles les poutres de bois furent remplacées par du béton armé, ce qui alourdit la structure et la priva de son élasticité. Pour des raisons financières, de nombreuses églises d'Ombrie furent restaurées, très singulièrement, par le ministère des Travaux publics, et non par celui de la Culture. [...]

Si aujourd'hui Assise fait peine à voir, le reste n'est pas en meilleur état. Chaque ville d'Italie, et en particulier celles d'Ombrie et des Marches, conserve un trésor, un petit ou grand chef-d'œuvre de l'art, un témoignage du temps, un centre historique ayant encore beaucoup à raconter. Ainsi, chaque ville pleure aujourd'hui la perte d'un objet précieux. Bien sûr, beaucoup d'œuvres pourront être restaurées (n'oublions pas le miracle de l'église romaine "al Velabro", au tiburium pulvérisé par un attentat). Mais on sait que chaque restauration intervient au moment où la perte est déjà irréversible. Et, en ce qui concerne les deux chefs-d'œuvre de Cimabue, leur perte est presque totale, éternelle. [...]

Fabio Isman

Frontline

Madras, 20 November 1998

All rights reserved

Conservation questions at Ajanta

INDIA

RÉSUMÉ

Problèmes de conservation à Ajanta

L'Archaeological Survey of India (ASI) a interrompu, sous la pression d'historiens de l'art et de spécialistes de la conservation, le nettoyage des peintures murales des grottes d'Ajanta en Inde, un site qui figure sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. La restauration risquait de faire disparaître certains détails et d'affaiblir la luminosité originelle de ces fresques datant de 1500 ans. Les techniques dont on dispose aujourd'hui ne permettent pas d'ôter la couche de suie qui recouvre les peintures sans les endommager.

EXTRACTS

The Archaeological Survey of India (ASI) has at least temporarily stopped the cleaning up of the 1,500-year-old paintings in the Ajanta caves. For this, the credit must go to Dr Walter M. Spink, a University of Michigan art historian who has been studying the caves for 38 years and has been lobbying anyone who will listen to him to call a halt to the cleaning which, he alleges, are obliterating details of the world-renowned paintings.

Dr Spink, who is 70, visits Ajanta with his students from US and Indian institutions regularly and has been very distressed at what he believes is the ASI's negligence in restoring the paintings. He emphasises that the institution has the best of intentions and is zealous about its work, but is not aware that it might be doing irretrievable harm rather than good. While the ASI might issue an edict from Delhi or Dehra Dun (where its chemistry branch is located) to clean the paintings, the person who actually does the job on site may not be aware how sensitive these are to intervention. The American professor was there recently and faxed a letter to Mr Ajay Shankar, the ASI Director General in Delhi, requesting that the clean-up be stopped. "The paintings don't sing any more!", Dr Spink complained to this writer, who attended his workshop at Ajanta in August. To the eye of a layman, it certainly looks as if the paintings have been scrubbed too clean. He implied that the restorers are removing details of the art on the walls and ceilings. "I have watched these paintings for 50 years (he first visited the caves as a young

Fulbright scholar in 1952) but the real changes have taken place over the last weeks." In a few caves, scaffolding has been erected to remove the soot which had been deposited on the images over the centuries, ever since monks worshipped with burning oil lamps and incense.

As Dr Spink observes, "Cave Lower 6 was the first excavation put into worship at the site during its main phase and was in worship for more than a decade. Consequently, soot from oil lamps and incense was deposited on the newly finished paintings, which after a decade of such exposure had been obscured almost completely. The greatest problem in conservation is in trying to remove these carbon deposits from the paintings, which are defined by black lines of essentially the same material as the grime on them. With our present technology, it is impossible to do this without damaging the paintings, and the results - all too often - show damaged works that no one wants to see. Yet a sad fact is undeniable: the paintings under this obscuring soot, which are so hurt by their exposure, are generally in perfect condition (except for breakage of the plaster); this is because worship started in such caves as soon as they had been decorated, and so the deposits started to build up right away. This sooty layer which gradually covered them in fact formed a protective coating, which has preserved them for 1,500 years - right up until the time that we have decided that, sensibly or not, we have to reveal them - even if this involves their permanent damage. Where the soot is too thick to remove successfully, it should be left untouched until new hi-tech cleaning procedures are available. Even if this should take a few hundred years, we owe it to ourselves and our history to honour Ajanta in this way." [...]

One of the major problems at Ajanta today is the pressure of numbers. [...] The first phase of the project to resolve this problem has been completed. [...] Regrettably, the ASI has not even submitted its expenditure for this phase, contrary to budgeting norms. It has also delayed in appointing an expert committee to supervise the conservation work, as the Japanese founders specified. Originally, it wanted to monitor this work solely but has finally agreed to an eight-member team, consisting of four ASI officials and four Japanese and Italian experts. Meanwhile, one hopes that the alarm expressed about the clean-up methods will be taken note of. When appraised of the situation earlier by Dr Spink, Mr Venkateshaiah was at first hesitant, claiming that if the ASI left the paintings alone, they might only deteriorate further. At the same time, he appeared more open to suggestions and has subsequently ordered workers on the site to suspend work. Perhaps the only way out, before any more damage may be caused, is to call an international workshop of experts at both sites so that the correct way of cleaning the paintings may be established once and for all.

Darryl D'Monte



ΕΛΕΥΘΕΡΟΤΥΠΙΑ

Athens, 4 October 1998

All rights reserved

The saviours were destroyers

GREECE

RÉSUMÉ

Les sauveurs étaient des destructeurs

A la suite d'un acte de vandalisme commis sur les statues de l'Université d'Athènes, la mairie décida d'entreprendre leur nettoyage. Malheureusement, l'intervention s'est révélée un second acte de vandalisme. Le nettoyage, inopportun et brutal - de puissants jets d'eau ont été utilisés - a causé des dégâts irrémediables sur certaines sculptures comme la perte des yeux, d'oreilles ou du menton. L'auteur souligne combien l'absence de communication entre les différentes autorités et le manque de professionnalisme peuvent avoir des conséquences désastreuses sur le patrimoine.

EXTRACTS

Preservation experts of the Ministry of Culture found countless injuries inflicted on the statues by our municipality's "cleaners".

Is it possible to clean the marble statues of Athens, which are all more than a century old using a water hose as

though they were streets? They surely can, say the Athens Municipality officials who, after the vandalism of June 16, 1998, gave orders to the team from the sanitation department to immediately clean the statues at the Athens University Propylae, without prior consultation with the University of Athens, which owns the statues, and without seeking the professional opinion of a specialist. "We didn't have time to prevent them. They came the day after the vandalism and cleaned them up", University overseer Mr. Xanthis told us. By coincidence, a preservation expert with the Ministry of Culture happened to be passing by at the time and begged them to stop, but they wouldn't listen... But so what, who's going to notice whether, under the pressure of the water, a piece of Kapodistria's left eye fell off, or a piece of Korai's ear, or whether a part of Nike's chin is missing, or the beak of the two-headed eagle that adorns her pedestal has gone? It is sufficient that the Athenians do not see the paint on the faces of Korai and Kapodistria and do not think that mayor Dimitris Avramopoulos did nothing about it. But unfortunately for

the hasty cleaners, the statues had been photographed last April in detail. They had already been inspected and their damage and wear and tear already recorded, as the University, in collaboration with the Ministry of Culture's preservation department, had commenced a programme for the cleaning and maintenance of the statues so that they would be in top shape when the Athens Metro's builders once again turn over Propylae Square to the public for use. The director of the statue preservation department at the Ministry of Culture, sculptress Ioanna Stypsianou, had listed and photographed the damage to the statues up until the hooligans' spray paint attack on the night of June 16. But when in early August she undertook the task of preservation of these statues (a team under her supervision had already been working for two months there on this project), she also had to treat the damage created by water from the hose. [...]

It is well known that water alters the granulated surfaces of marbles, which are exposed to atmospheric pollution and the elements. Ms. Stypsianou found very visible traces of the water's course on surface of the marble. Rivulets had appeared, as the municipal employee handling the water hose, obviously unaware of the destruction caused by water when it 'shoots' at works of art, did not bother to shut off the water as he moved on to the next stain. The result: "There are substantial losses of the sculpted form and damage that it is very difficult to treat. Entire pieces fell off the statues, a piece of Korai's ear and from his clothing, a piece of Kapodistria's chin, eye and book, as well as the beak of the two-headed eagle of the Nike", Ms. Stypsianou says. [...] It is a fact that the statues of the city of Athens, which are linked to the city's contemporary

history and to the memories of recent generations, have been for the most part in exactly the same position since the end of the previous century. They have never undergone until now any systematic and responsible, scientific care. Perhaps because they are not ancient or perhaps because the Acropolis and the problems of its monuments attract the interest of the entire world and deplete the authorities' reserves of sensitivity. [...]

Ninetta Kontrarou-Rassia

Usually, the results of the "cleaning" are broken-off noses, hands, ears and...wings. After the cleaning with the Athens Municipality's hoses, the statues at Athens University lost entire pieces. Below is a list of most of the pieces that broke off during the hosing down, according to a study by the Ministry of the Culture team:

• **Kapodistrias:**

Piece of his left eye
Piece from the book
Small section of the chin
Part of the back of the seat

• **Korais:**

Part of the left ear
Part of a fold in his clothing

• **Gladstone:**

The marble's surface was smoothed out
Its patina was removed, thus speeding up corrosion
There are remnants of red colour and colour differences in the places that were cleaned

• **Feraios:**

Its pedestal was painted with white paint by a university guard (in this case, the municipality employees are innocent)

III

La prévention

Prevention

Prévention: comptons le coût...

MAY CASSAR

Conseiller environnemental, The Council for Museums, Archives and Libraries, Londres

Le concept de détérioration du patrimoine culturel est simple. Il excite l'imagination du public, mais seulement *après* que la détérioration ait eu lieu. Le choc et l'horreur exprimés par les gros titres des journaux après certaines dégradations génèrent une masse de courriers qui sont publiés dans les colonnes des journaux réservées aux lecteurs. Des questions sont posées pour savoir comment de tels désastres auraient pu être évités, des suggestions variées sont avancées requérant souvent des envois de sommes importantes que personne ne possède ou ne veut dépenser. Eventuellement, l'intérêt subsiste jusqu'au prochain incident. Un cycle qui semble destiné à se répéter. Comment peut-on faire pour échapper à ce cercle vicieux ?

Trouver le moyen de maintenir l'intérêt du public sur les questions relatives à la protection du patrimoine, alors même qu'il pense que cette dernière se limite aux activités très ordinaires de la maintenance ou de la réparation, est le principal défi auquel font face les professionnels du patrimoine culturel. Personne, et certainement pas la presse, dont on dit souvent qu'elle est d'humeur changeante et préfère les nouvelles à sensations, ne peut être longtemps attentif à de telles problématiques. Le terme de "conservation préventive" est aussi vide de sens pour le public qu'il est éloquent pour les professionnels du patrimoine. Néanmoins, une fois la barrière du langage franchie, et les activités englobées par le concept de "conservation préventive" comprises, la fascination et l'intérêt du public pour la protection du patrimoine culturel - en tant que source d'apprentissage et de loisirs - sont éveillés. Prenons comme exemples deux projets d'activités liées à la conservation préventive, lancés au Royaume-Uni, auxquels le public a participé en masse. Le "National Trust's Housekeeping Days" permet aux membres ordinaires du National Trust, de participer aux activités saisonnières d'entretien d'un monument historique appelées "Putting a house to bed", [expression qui désigne les mesures prises pour protéger les biens d'une maison lorsque celle-ci est laissée inoccupée plusieurs mois]. La National Association of Decorative and Fine Arts Societies a, sur un mode similaire, lancé le programme "Treatment Book", en comptant sur la participation du public.

Tenter d'abattre les barrières entre spécialistes et grand public, permet d'une part de développer la conscience du public à ces questions, mais également de renforcer un éventuel soutien économique et politique visant à la protection du patrimoine culturel.

Des moyens existent que pourraient utiliser les professionnels et les médias pour satisfaire l'infatigable curiosité humaine, qui voudrait découvrir les coulisses des institutions culturelles chargées de notre patrimoine culturel. Il est également possible d'engager un débat sur le rôle du patrimoine dans la société.

Prevention : Let's count the cost...

MAY CASSAR

Environmental Adviser, The Council for Museums, Archives and Libraries, London

The concept of damage to cultural heritage is a simple one. It excites the public imagination, though only *after* damage has taken place. The shock and horror expressed in newspaper headlines after such an incident often lead to a flurry of correspondence in the Letters columns. Questions are asked on how this might have been prevented, various suggestions are put forward, often requiring expenditure of large sums of money which no-one has, or is willing, to spend. Eventually interest subsides until the next incident. The cycle appears destined to repeat itself. How do we break out of this vicious circle?

The challenge that faces cultural heritage professionals is how to maintain public interest in the protection of cultural heritage when it is perceived to be about mundane activities, such as maintenance and repair. No-one, and certainly not the press which is often perceived to be fickle and sensationalist, can be excited for long by these issues. The term 'preventive conservation' is as meaningless to the public, as it is meaningful to heritage professionals. Nevertheless, once the language barrier is broken, and the activities that are preventive conservation are understood, the fascination and interest of the public in the process of protecting cultural heritage as a source for learning and enjoyment, is kindled. Take as an example two projects in the United Kingdom which have the public flocking to participate in preventive conservation activities. "The National Trust's Housekeeping Days" allows ordinary members of the National Trust, that is visitors to historic properties to participate in seasonal housekeeping activities which are called 'putting the house to bed'. The National Association of decorative and Fine Arts Societies has similarly a Book Treatment programme which relies on the participation of members of the public. By breaking down the barriers between specialists and the public, not only is public awareness raised, but also the case for economic and political support to protect cultural heritage is strengthened.

The opportunity exists for professionals and the media to satisfy that unending human curiosity in what happens 'behind-the-scenes' in cultural institutions responsible for the stewardship of our common heritage. There is also the opportunity to engage in the global debate on the role of cultural heritage in society.

Much effort has been made in recent years by museums and other similar institutions to make themselves more accessible. Witness the success of the "Campaign for Museums" in the United Kingdom in setting up, in conjunction with the UK Government's Department of Culture, Media and Sport, the web-based virtual 24-Hour Museum. The concern that virtual museums would cause real visits to museums to fall has not materialised. In fact the Web has served as a magnet for visitors to museums, who then go on to explore the riches and treasures they contain!

Un effort important a été fait ces dernières années par des musées et des institutions culturelles afin de se rendre plus accessibles. En témoigne le succès de la “Campaign for Museums” au Royaume-Uni, qui conjointement avec le ministère de la Culture, des Médias et du Sport, lança le site internet “24-Hour Museum”. Si les musées virtuels sur Internet ont d’abord suscité certaines appréhensions, dans la mesure où l’on craignait une éventuelle baisse de la fréquentation des musées, on s’est rendu compte que les sites *on line* des musées ont plutôt poussé à de nouvelles visites pour découvrir les trésors et les richesses contenus dans les musées.

En aménageant de nouveaux horaires, les musées répondent également positivement à une demande du public. Les ouvertures nocturnes telles que celles proposées par la National Gallery et la Tate Gallery à Londres se sont multipliées. Les expositions à succès, celle dédiée à Monet par exemple, en 1999 à la Royal Academy, ont attiré une foule de visiteurs pendant les nocturnes. D’autre part, pour faire prendre conscience au public des risques potentiels de détérioration des objets d’art et donc d’une perte d’information causée par certaines activités, des musées ont ciblé des groupes spécifiques. Ainsi, le National Museum of Wales a créé un site Internet destiné aux chasseurs de trésors, montrant comment les dommages et les pertes causés par les détecteurs de métaux peuvent être réduits. Si ces initiatives ont remporté un vif succès au niveau individuel et professionnel, ce ne fut pas le cas au niveau politique. Le fait que le patrimoine culturel puisse avoir un impact social et économique est souvent discuté.

Si les preuves témoignant du lien existant entre le patrimoine culturel et développement économique font défaut, cela signifie que les initiatives tendant à accorder au patrimoine une importance égale à la santé et à l’éducation quant à la qualité de la vie ont échoué. En effet, au lieu d’être perçu comme un facteur de développement économique, grâce à l’exploitation de ces richesses, le patrimoine culturel est souvent considéré comme générateur de pertes, à cause des demandes incessantes des financements nécessaires à sa préservation. Le tourisme fournit un exemple clair des questions pouvant réunir l’opinion pour ou contre la préservation et la destination du patrimoine culturel. Le tourisme est une nécessité économique pour de nombreuses populations et les industries de services supportant cette activité en sont le pivot économique. Pour autant, exploiter avec acharnement le patrimoine ne détruirait pas seulement les sites et les monuments mais risquerait également de provoquer la disparition de la communauté qui le maintient et le supporte. Soutenir les populations locales et préserver leur patrimoine culturel sont les deux faces d’une même pièce de monnaie. En gérer l’accès permet de mieux le préserver tout en assurant la qualité de vie et en préservant l’identité culturelle des populations locales.

Les médias peuvent apporter une contribution essentielle au débat sur l’impact social et économique du patrimoine culturel et mettre l’accent sur la nécessité d’un équilibre entre préservation et usage. Cependant un débat entre les professionnels du patrimoine et les médias ne sera constructif que lorsque l’on pourra combattre la pauvreté de l’information et des statistiques, l’inégalité législative et réglementaire quant à la protection du patrimoine et mettre fin aux discussions interminables sur les mérites des normes concernant la conservation préventive.

Museums are also responding positively to the demand that they should open at times when people want access. Evening openings such as those arranged by the National Gallery and Tate Modern in London are increasing. Blockbuster exhibitions such as the Monet exhibition held in 1999 at the Royal Academy saw huge crowds visiting the exhibition during designated late opening evenings. Some museums have targeted specific interest groups to raise awareness of the potential risk of damage to objects and loss of information caused by certain activities. The National Museums of Wales has produced a web site aimed at treasure hunters to illustrate how damage and loss caused by metal detectors can be reduced.

These successes at an individual and professional level have not been matched by success at a political level. The social and economic impact of cultural heritage is often discussed, but a lack of hard evidence that links cultural heritage to economic development, means that the knock-out blow which ensures that cultural heritage is viewed as important a factor in the 'quality of life' debate as health and education, has not been delivered.

Instead of being viewed as a contributor to economic development through exploitation of its riches, cultural heritage is often perceived as a drain on resources because of never ending demands for investment in preservation. Tourism provides a clear example of the issues that can polarise opinion for and against cultural heritage preservation and use. Tourism is an economic necessity for many communities; the service industries that support this activity are the lifeblood of communities. Yet to exploit cultural heritage relentlessly would not only destroy the site or building that tourists travel to see, it also risks destroying the community which maintains and sustains the cultural heritage assets in its midst and which in turn is maintained and sustained by them. Sustaining the local community and preserving the cultural heritage are two sides of the same coin: managing access not only helps preserve cultural heritage assets, but it also helps to protect the quality of life and cultural identity of local communities.

The media can make a significant contribution to the debate on the social and economic impact of cultural heritage and to raise awareness of the need for balance between preservation and use. However constructive debate between cultural heritage professionals and the media is hampered by lacunae in 3 important areas: poor information and statistics, unevenness in legislation and regulations to protect cultural heritage and continuing discussion on the merits or otherwise of preventive conservation standards.

Facts and figures

Statistics on the impact of cultural heritage on the socio-economic life of communities and on the environment are few and far between. The social and economic benefits of cultural heritage can be seen most clearly in the context of urban regeneration. Access to the cultural life of communities is recognised as a key element in fostering social inclusion and enhancing quality of life, particularly in urban areas. This includes not only physical accessibility but also access for all to services and information. By putting people at the centre of activities, by responding

Des faits et des statistiques

Il existe peu de statistiques qui évaluent l'impact du patrimoine culturel sur la vie économique et sociale. Les bénéfices économiques et les avantages sociaux que peuvent susciter le patrimoine apparaissent plus clairement dans le contexte d'une réhabilitation urbaine. L'accès des populations à la vie culturelle est reconnu comme un élément clé qui favorise l'adaptation sociale et améliore la qualité de vie, particulièrement en zone urbaine. Cela inclut tout autant l'accès aux sites qu'aux services et à l'information. En répondant aux besoins des populations et des visiteurs, les musées et les institutions culturelles contribuent à améliorer la viabilité matérielle et sociale des zones entourant les monuments historiques, tout en mettant en valeur l'importance du patrimoine culturel et en attirant des investisseurs potentiels.

Le ville de Bilbao illustre de manière exemplaire les répercussions que les activités culturelles peuvent avoir sur l'économie d'une ville. Le nouveau Guggenheim de Bilbao est né de la proposition architecturale de Gehry. La ville a ensuite exploité l'opportunité que cette dernière représentait pour y attirer le musée. La combinaison d'un marketing innovant, de la renommée du musée et d'une architecture séduisante a permis de donner un nouveau souffle à la ville, en réduisant sa dépendance vis-à-vis des industries en déclin comme la construction navale et en créant de nouveaux emplois dans l'industrie des loisirs et des services, grâce au flux de visiteurs attirés par le musée. On s'aperçoit donc qu'en matière de patrimoine, les bénéfices se calculent à long terme. Le patrimoine culturel permet le développement des services (hôtels, restaurants, magasins), des transports et des projets de restructuration de certains édifices. Des statistiques ont montré qu'en Europe, la moitié des bâtiments remis à neuf étaient des monuments historiques qui bénéficiaient de mesures de conservation.

Au Royaume-Uni, les responsables des musées se sont enfin rendu compte que leurs institutions ne peuvent plus ignorer les principales préoccupations de notre société et continuer à penser qu'en matière d'investissement, ils peuvent bénéficier d'un régime particulier. Avec les privilèges viennent les responsabilités. Ces responsabilités doivent être évaluées selon les trois principaux aspects d'un développement durable : plan urbain, transport et conception de bâtiments, construction.

Le développement des espaces situés à proximité des monuments historiques peut engendrer des effets à la fois positifs et négatifs d'un point de vue urbain. L'augmentation du nombre des visiteurs peut avoir des répercussions multiples : avantages sociaux, bénéfices économiques et environnementaux pour la région, créations d'emplois pour les populations locales, développement d'un marché local grâce à des politiques d'achats et enfin un renforcement de l'identité de ces populations.

Les divers moyens de transport utilisés à la fois par les travailleurs et les visiteurs peuvent également avoir des répercussions économiques et environnementales, qui prennent en compte la pollution, le bruit, les encombrements, les temps de trajet et des opportunités d'embauches. Mais celles-ci ne pourront être évaluées uniquement

to the needs of communities and of visitors who support them, museums and other cultural institutions help promote the social and material viability of the areas around them. This in turn enhances the importance and the investment potential of cultural heritage

The city of Bilbao is a good example of the contribution that cultural activity can make to the economy of a city. The new Guggenheim Museum in Bilbao began with the architectural design by Gehry. The city exploited the opportunity this provided to attract the Guggenheim. The combination of good design, a strong brand name and innovative marketing in the name of cultural heritage has helped to regenerate the city. It has reduced its dependence on declining industries such as shipbuilding by attracting visitors and providing a catalyst for new jobs in the service and leisure industries. It is therefore short sighted simply to count the cost of protecting cultural heritage. It must be viewed within the broader context of the benefits that cultural heritage provides through stimulating the growth of businesses such as hotels, restaurants and shops, improved transport planning and general refurbishment activities. One statistic worth noting is that in Europe, half of all building refurbishment is related to the conservation of historic buildings.

Museums in the United Kingdom are beginning to understand that they can no longer stand apart from the main concerns of society while simultaneously continuing to argue that they should be treated as special cases for investment. With privileges come also responsibilities. These responsibilities must be assessed in relation to the three main aspects of sustainable development: urban planning, transport and building design and construction.

By assessing the impact of cultural heritage activities on the surrounding area, both positive and negative effects on urban planning and regeneration can be predicted. For example, the potential costs and benefits of increased numbers of visitors on the social, economic and environmental conditions of the area; the potential for job creation for local people and support of local businesses through purchasing policies; the physical effects of tourism on cultural heritage and its impact on the identity of local communities.

The environmental and economic impact of different forms of transport used by staff and visitors including pollution, noise, traffic congestion, travel time and employment opportunities should be evaluated when enhancement of areas surrounding cultural heritage sites are considered. For example, consideration to promoting existing or planned public transport networks; encouragement to staff and visitors to use public transport through the provision of information and facilities; recognition of the impact of increased demand for public transport and the benefits of employing local staff to relieve car parking congestion.

Cultural heritage construction projects provide good opportunities for making a significant contribution to environmental sustainability in the design of buildings and climate control systems. The greatest impact can be found in the areas of building lifespan, life cycle costs, design and specification and energy use. Sustainability

lorsque la valeur des régions entourant les sites culturels sera enfin prise en considération. Pour cela, il faudrait développer ou renforcer les réseaux de transports existants, encourager les travailleurs et le public à les utiliser, par des campagnes d'information et divers aménagements, et prendre conscience qu'un développement des transports publics aurait un fort impact économique et permettrait de créer des emplois pour la population locale.

Les projets de construction liés au patrimoine culturel pourraient également contribuer de manière significative au respect de l'environnement grâce à des architectures innovantes, à l'utilisation d'autres sources d'énergie, à une réflexion sur la durée de vie de ces édifices. Par exemple, de nouveaux édifices pourraient être conçus pour durer un temps moyen de 70 à 100 ans, des installations pour une durée de 10 à 20 ans.

Les coûts de fonctionnement et d'entretien des bâtiments doivent être planifiés afin que de futures demandes d'investissement puissent être considérées positivement. Le coût journalier de ces dépenses, ainsi qu'une évaluation financière concernant la mise en place de nouveaux services ou des travaux de rénovation des bâtiments devraient être également calculés à l'avance.

L'architecture et la spécificité des nouvelles constructions aménagées autour des monuments historiques ou la remise à neuf de ces monuments devraient atteindre plusieurs objectifs : minimiser les dépenses technologiques, utiliser des matériaux et des technologies plus écologiques, adopter des normes environnementales spécifiques qui éviteraient les pertes d'énergie, appliquer des normes internationales et nationales reconnues, justifier l'utilisation de technologies de pointe, contrôler les dépenses d'énergie en respectant les critères suivants : confort des personnes, besoins des collections, environnement. Enfin il faudrait réussir à faire en sorte que les contrôles sur l'environnement évoluent en fonction des saisons.

Des données concrètes sont nécessaires lorsqu'on accuse l'augmentation du nombre de visiteurs d'être à l'origine de la détérioration de certains monuments historiques. Des informations anecdotiques ne suffisent pas. Le National Trust au Royaume-Uni a ainsi défini pour chaque monument un seuil limite d'accueil. La dégradation due au flux des visiteurs a été estimée pour la période d'une année supérieure aux dommages causés en 20 ans et pour certains monuments, en 100 ans. Ces détériorations se présentent sous la forme d'abrasion des surfaces, de pertes et de fêlures des sols. Ces résultats sont évalués grâce à des appareils qui enregistrent les vibrations des structures. Cette mesure permet de contrôler le flot des visiteurs. Le fait que les monuments historiques et les biens qu'ils contiennent soient endommagés par un nombre de visiteurs en hausse conduit à prendre des décisions difficiles et à réfléchir sur un juste équilibre entre préservation et accès au patrimoine.

targets can be set. For example, new buildings being designed for an average length of life of seventy to hundred years, service installations designed for an average useful life of ten to twenty-five years, first use of a building of at least ten years and the ability of a building to accommodate up to ten major internal modifications over its lifespan

The costs of operating and maintaining a building must be planned if future requests for investment in preservation are to be taken seriously. For example, there must be a budget for day-to-day operation and maintenance and a fund for future expenditure on four renewals of services and ten internal re-fits during the lifespan of the building.

The design and specification of new construction around, or refurbishment of cultural property provides scope for minimising dependence on technology, specifying ecologically-friendly materials or technologies; adopting standardised environmental specifications to eliminate unnecessary variations and to reduce waste; using recognised national and international standards as benchmarks for specification; keeping complex specifications to a minimum, justifying demands for high-tech, energy-intensive environmental controls against criteria of: human comfort, collection needs, lifecycle costs and global environmental sustainability and accepting that environmental control ranges may be allowed to change with the seasons.

Hard evidence is also needed when actual damage to cultural heritage through increased physical access is suspected. Anecdotal information is not enough. The National Trust in the United Kingdom has set 'carrying capacity' targets for historic buildings. It has estimated that the wear and tear due to visitors in one year exceeds the previous domestic wear and tear of twenty years and in some case, up to a hundred years. Typical damage consists of abrasion and accidents to surfaces and contents, loosening and cracking of floor surfaces and damage caused by structural movement. The effectiveness of targets is assessed by monitoring vibration of structures and taking measures to control visitor flows. Proof of damage to historic structures, fabric and content caused by increased visitor numbers enables difficult decisions on the balance between preservation and access to be made more accurately.

Legislation and regulation

The built heritage, monuments, archaeological sites and landscapes have long been recognised as in need of international protection against over exploitation or misuse. Following the end of the Second World War and the setting up of the United Nations, the 1946 UNESCO Constitution was followed later by the 1972 UNESCO Convention on the Protection of the World Cultural and Natural Heritage. This had been delayed by the Cold War that had changed the political climate from optimism to one of cynicism. Nevertheless, together with World Heritage listing which followed, it provided considerable protection for the immovable heritage. An important yet often missed fact is that protection excludes the moveable heritage, including architectural fixtures and fittings and collections within museums, libraries, archives.

Législation et règlement

On a longtemps pensé que le patrimoine bâti, les monuments, les sites archéologiques et le patrimoine naturel avaient besoin d'une protection internationale contre la surexploitation ou une mauvaise utilisation. Après la deuxième guerre mondiale et la création des Nations Unies, la Constitution de l'UNESCO de 1946 fut suivie de la Convention de l'UNESCO de 1972 sur la protection du patrimoine culturel et naturel mondial. Cette dernière a vu le jour assez tardivement en raison de la Guerre froide qui a fait basculer le climat politique de l'optimisme au cynisme. Cependant, avec la création par la suite de la Liste du patrimoine mondial, un progrès considérable a été réalisé pour la protection du patrimoine immobilier. Un point important est souvent oublié : la protection exclut le patrimoine mobilier, qui comprend les installations architecturales, les collections des musées, les bibliothèques et les archives. La convention de l'UNESCO de 1970, qui porte sur les moyens d'interdire et de prévenir l'importation, l'exportation et les transferts illicites des biens culturels, et la convention UNIDROIT de 1995, relatives aux objets d'art volés ou exportés illégalement, reconnaissent que la variété des législations des différentes juridictions facilitait le trafic du patrimoine culturel mobilier. Ces conventions ont établi un cadre juridique pour une coopération internationale contre le trafic illicite. Néanmoins, aucun instrument juridique permettant d'assurer une protection internationale au patrimoine culturel mobilier n'existe.

Bien que tous soient conscients qu'il faut d'agir pour protéger le patrimoine mobilier, le débat est souvent concentré sur les problèmes de propriété. Cela ne signifie pas que l'intérêt politique pour le patrimoine culturel soit une mauvaise chose. Quelques-uns des débats publics les plus sérieux quant à la conservation du patrimoine culturel ont porté sur les marbres de Lord Elgin. Ce thème, plus qu'un autre, a attiré l'attention sur la nécessité de protéger le patrimoine culturel. La presse utilise l'opportunité générée par des débats sérieux pour en faire un événement sensationnel. La conservation, en tant que profession, est souvent mal préparée à ce type d'intérêt et à cet examen minutieux, et n'est souvent pas prête à relever des défis qui pourraient remettre en cause son honnêteté. Toutefois, les médias ont un rôle important lorsqu'il s'agit d'attirer l'attention sur certains aspects relatifs à la conservation du patrimoine culturel. Ils pourraient œuvrer davantage pour sensibiliser le public à la nécessité de prendre des mesures préventives, même si la maintenance du patrimoine culturel ne relève pas de leur compétence.

Les responsables du patrimoine culturel tendent à informer le public que des mesures de protection régulières pour le patrimoine sont nécessaires. Cette protection est souvent assurée par des personnes et des institutions qui suivent des codes éthiques professionnels tels que ceux de l'ICOM. Un bon exemple de ce type d'action est illustré par le projet de l'ICCROM, "Teamwork for Preventive Conservation", basé sur une méthode de planification interdisciplinaire et d'actions dans les musées. Un réseau européen de onze musées et quinze institutions consultatives dans onze pays européens a été constitué. Chaque établissement s'est engagé à jouer un rôle clé dans la promotion de la conservation préventive. Les musées de Louvain en Belgique, de Birmingham en Grande-Bretagne et de Ferrare en Italie se sont concentrés sur l'implication du public et sa sensibilisation. Birmingham City Museums and Art

The 1970 UNESCO Convention on the Means of Prohibiting and Preventing the Illicit Import, Export and Transfer of Ownership of Cultural Property and the 1995 UNIDROIT Convention on Stolen or Illegally Exported Cultural Objects recognised that differences in law between different jurisdictions facilitate illicit trade in the moveable heritage. These Conventions established a legal framework for international co-operation against illicit trade. However, no equivalent legal instruments exist which provide international protection for the preservation of the moveable heritage.

Despite increasing awareness and recognition of the need for action to preserve the moveable heritage, the debate when begun is often polarised over the issue of ownership. This is not to say that political interest in cultural heritage is a bad thing. Some of the most serious recent public debates on the conservation of cultural heritage have centred on the Elgin marbles. This issue like no other has drawn attention to the need to protect cultural heritage. The press may use the opportunity generated by serious debate to sensationalise the issues. Conservation as a profession is often ill-prepared for this level of interest and scrutiny and is often not ready to deal with direct challenges to its probity. Nevertheless, the media has an important role in highlighting all issues relating to the conservation of cultural heritage. It could in fact do much more to bring to the public's attention, the need for measures to prevent damage while cultural heritage is in the stewardship of others.

Stewards of cultural heritage are acting to raise public awareness of the need for routine preservation measures for cultural heritage. This is often undertaken by individuals and institutions following professional codes of ethics such as the ICOM Professional Code of Ethics. A good example of this action is illustrated by the ICCROM project, 'Teamwork for Preventive Conservation' based on a method of interdisciplinary planning and action in museums. A Europe-wide network of 11 museums and 15 advisory institutions in 11 countries has developed. Each has stepped beyond its doors to take a leading role in promoting preventive conservation. Museums in Leuven in Belgium, Birmingham in the United Kingdom and Ferrara in Italy have put their emphasis on public involvement and advocacy. Birmingham City Museums and Art Gallery is focusing on museums as advocates of preventive conservation. Communication is the key element of a project that trains the museum's guide/enablers and museum assistants in the principles of preventive conservation and in developing guided tours on preventive conservation issues for the public.

Standards

The debate on rational and achievable environmental and material standards for cultural heritage is long overdue. Cultural heritage is badly served by the current use of poorly defined standards based on a lack of understanding of the underlying science. Many are also poorly formulated and badly explained. This leads to irrational, expensive and sometimes damaging distortion of the conditions needed for preservation. Some specifications are so strict that they are technically almost impossible to achieve, while other important factors are arbitrarily ignored simply because the means to monitor them is unavailable. This was the case for many years with pollution. Its effect was ignored simply because the means of measuring it was

Gallery s'attache aux musées en tant que promoteurs de la conservation préventive. La communication est le mot clé de ce projet qui forme des guides et des assistants de musée aux principes de la conservation préventive, en développant des visites guidées pour le grand public centrées sur les aspects de conservation préventive.

Les normes

Un débat sur des normes environnementales et matérielles, rationnelles et réalisables, fait depuis longtemps défaut. Le patrimoine culturel est tristement servi par l'utilisation actuelle de normes mal définies, basées sur un manque de compréhension de la science sous-jacente. Ces nombreuses règles ne sont pas correctement formulées ou mal expliquées. Ceci conduit à une déformation des conditions nécessaires à la conservation, irrationnelles, coûteuses et parfois dommageables. Les normes sont parfois tellement strictes qu'il est techniquement impossible de les appliquer, tandis que d'autres facteurs importants sont ignorés arbitrairement simplement parce que les moyens pour les contrôler ne sont pas disponibles. C'était le cas il y a de nombreuses années de la pollution : ses effets étaient ignorés simplement parce que les moyens pour les mesurer n'étaient pas encore au point. Les normes environnementales essentielles pour la conservation préventive sont de qualité très variable et couvrent seulement une partie des besoins. En l'absence de réel débat sur les normes à adopter, celles-ci sont maintenant utilisées de façon répandue dans les contrats de prêt et pour la réalisation de nouveaux espaces d'exposition. Si l'on s'accorde sur la nécessité d'établir des normes de conservation préventive, ces dernières devraient être élaborées comme des normes industrielles : après plusieurs réunions de comité, elles doivent être validées par des tests et aboutir à une production normative, qui ne soit pas définitive et puisse être soumise à discussion. La plupart des normes concernant des aspects très importants tels que l'humidité relative ou la lumière sont nées d'observations d'experts reconnus, et sont devenus des dogmes par leur utilisation répétée. Dans certains cas, ceci a conforté un consensus que peu de personnes ont remis en cause. En partie à cause d'une mauvaise compréhension des éléments de base, des principes faux ou trop stricts sont imposés car certaines personnes (qui ne comprennent pas ces aspects) qui tendent à se protéger derrière des règles semi-officielles afin de se dégager de toute responsabilité en cas de problème. Ce comportement bloque l'application de solutions peu coûteuses et plus réalistes, et empêche la mise au défi et l'exposition.

Conclusion

En transmettant l'information sur la protection du patrimoine culturel, les médias ont un rôle créatif mais aussi potentiellement destructeur. Conscients de ce risque, nous devrions rassembler nos arguments afin de renforcer leur pouvoir et de récolter les fruits d'un soutien de l'opinion publique et de son engagement dans la préservation du patrimoine. Le centre de conservation du National Museums and Galleries on Merseyside à Liverpool est un exemple qui remplit ces critères. Son approche engagée, sûre et originale dans la conservation du patrimoine culturel attire régulièrement des visiteurs de tout profil. C'est le premier centre consacré à la conservation à avoir reçu le prix "European Museum of the Year" : une récompense que tout espace d'exposition devrait être fier de recevoir ■

not readily available. The fundamental environmental standards for preventive conservation are of very uneven quality and only cover part of the need. Without any real debate on standards, specifications are now widely used in loan agreements and in the design of new exhibition spaces. If the consensus is that there should be preventive conservation standards, these should be developed like industrial standards, after convening a committee, validation through tests and the production of a draft standard for discussion. Most so-called standards that deal with very important issues such as relative humidity and lighting, have evolved from statements by respected experts and have become dogma through repetition. In some instances this has enforced a consensus that few dare to challenge. Partly as a result of poor understanding of fundamentals, standards that are wrong or unnecessarily strict are being imposed because people who do not understand the issues tend to shelter behind semi-official standards in order not to be blamed when things go wrong. This attitude inhibits the use of cheap sustainable solutions and deserves to be challenged and exposed.

Conclusion

The media has a creative but also a potentially destructive role in disseminating information on cultural heritage preservation. Knowing this we should muster our arguments to harness its energy in order to reap the benefits of public support and investment in preservation. An example that fulfils these criteria is the Conservation Centre at the National Museums and Galleries on Merseyside in Liverpool. Its engaging, confident and outward-facing perspective on conservation of cultural heritage has attracted repeated visitors of all background. It is the first Conservation facility to win the European Museum of the Year Award. This is something that any visitor attraction in whatever location would be proud of ■

**Etendre les champs du
patrimoine**

**Making people aware
of cultural heritage**

CHORUS

Rome, 1991

Tous droits réservés

Au nom de l'hypocrisie

ITALIE

ABSTRACT

In the name of hypocrisy

The author strongly opposes the state of neglect of certain architectural complexes built in Rome in the thirties. A long-standing curse plagues these buildings: the fact that they come from the Fascist era and attempt to glorify Fascism. The repressed era and historical message that these monuments convey is denied, along with their architectural qualities. For many people, Fascist architecture is not perceived as an example of cultural heritage to be preserved. Few people are aware of its value or even of its existence.

EXTRAITS

La Maison des Armes, le "Stade de Tennis", la Pantanella... sont quelques-uns des complexes architecturaux de la Rome des années trente qui tombent en ruines. Ils souffrent de vieux préjugés.

Que diriez-vous si quelqu'un installait des tables de ping-pong ou de billards dans la Basilique Saint-Pierre, sous prétexte d'occuper les jeunes pendant leur temps libre ? Ou si

quelqu'un décidait de surélever le Colisée, pour en doubler la capacité d'accueil ? Ou si les propriétaires du palais Doria-Pamphili endommageaient une partie de la façade afin d'y installer, que sais-je ?, une antenne parabolique ? Vous répondriez que ces idées sont les hallucinations d'un fou et personne ne pourrait les prendre au sérieux. C'est exactement ce qui est arrivé ou menace d'arriver d'un moment à l'autre aux chefs-d'œuvre architecturaux et monumentaux d'une Rome plus récente, la Rome des années trente. Cette architecture est accusée d'être seulement digne du fascisme, inutilement fastueuse et pompeuse.

Un préjudice insoutenable plane sur Rome, ville où œuvrèrent Giorgio De Chirico, Massimo Bontempelli, Luigi Pirandello, Adalberto Libera, Pietro Aschieri, Gino Severini, Enrico Del Debbio, Filippo Tommaso Marinetti, Giuseppe Pagano, Duilio Cambellotti, Alfredo Biagini et Marcello Piacentini : une multitude d'artistes, écrivains et architectes qui surent exprimer avec splendeur l'esprit d'une époque, la rencontre entre le réalisme magique

et l'avant-garde rationaliste.

Prenons à présent des exemples concrets. Voyez ce qui est arrivé à l'un des chefs-d'œuvre absolus de l'architecture des années trente, la Maison des Armes de Luigi Moretti, l'édifice le plus sévère de ce joyau qu'est le Foro Italico (oui, celui dont le premier nom était Foro Mussolini).

A l'époque des grands procès contre le terrorisme rouge, l'édifice de Moretti a été réquisitionné et utilisé comme salle-bunker.

Aujourd'hui il fait fonction de caserne de gendarmerie ; même le surintendant aux Beaux-arts ne peut le visiter pour en vérifier l'état. Pour le reste, la malédiction idéologique résultant de ces années pèse sur l'ensemble du Foro Italico.

Cette situation aurait pu être pire encore, si, lors de la Coupe du monde de football, un groupe d'architectes et de chercheurs ne s'était manifesté pour défendre cette œuvre architecturale exceptionnelle. [...] L'opinion commune qui méprise et ne tient aucun compte des monuments des années trente est très répandue. Elle provient de cette réaction antifasciste visérale qui tend à gommer vingt années d'histoire italienne.

Vous souvenez-vous de l'affirmation de cet homme d'un certain niveau moral et intellectuel, Norberto Bobbio, selon laquelle il n'y eut ni culture durant la période fasciste, ni culture fasciste ? [...] De ce jugement et de ce préjudice découle tout le reste, l'insulte contre une partie de notre patrimoine culturel, extrêmement négligé si ce n'est abîmé. [...] Les Romains eux-mêmes circulent dans leur ville en ignorant totalement le "qui" et le "comment" d'une part importante du paysage urbain. [...]

Giampero Mughini

Far Eastern Economic

REVIEW

Hong Kong, 11 June 1998

All rights reserved

Plundered treasures

CHINA

RÉSUMÉ

Des trésors saccagés

Les oiseaux descendent-ils des dinosaures ? La preuve pourrait bien se nicher dans les fossiles récemment découverts dans la province chinoise de Liaoning si les scientifiques parviennent à les récupérer avant que l'indifférence des autorités locales, l'ignorance et l'avidité des trafiquants, ne les condamnent à la destruction ou qu'ils n'enrichissent des collections privées inconnues. L'auteur, tout en dénonçant le pillage et le commerce illégal des fossiles, nous permet de poser un autre regard sur ces objets scientifiques : les fossiles ne sont-ils pas également des témoignages de notre patrimoine culturel ?

EXTRACTS

Did birds evolve from dinosaurs? The proof may lie in fossils found in China - if scientists can get to them before greed and incompetence destroy the evidence.

Under the scorching midday sun in the badlands of Liaoning province, a group of peasant laborers squat in a loose circle, chatting among themselves as they casually crack open rectangular

slabs of porous, brittle rock. Some 130 million years ago, this powdery white siltstone was deposited at the bottom of a Jurassic-Cretaceous lake. Using a slab as a chisel, one of the peasants splits a rock with a single strike. It falls open like the leaves of a book, and a grunt of satisfaction boyishly escapes his lips. As he holds the slab to the sun, others gather round to examine his find: the faint but perfect imprint of an ancient, flower-loving fly. Dubbed "The Rosetta Stone of Paleontology" and "Pompeii of the Cretaceous" by the popular-science magazines, every other rock recovered from the washed-out layers of an ancient lake bottom around Sihetun village bears petrified witness to the lush array of prehistoric plants, insects, fish, amphibians, mammals, birds and dinosaurs that thrived here in the middle of the Mesozoic era. "To me, and I think to most paleontologists, the Sihetun site is the most important and exciting fossil find this century," says Philip Currie, curator of dinosaurs at the Royal Tyrrell Museum in Canada. "It's just an incredible amount of information you're getting because of the large number of

well-preserved specimens.” [...]

As bureaucratic inefficiency and departmental infighting prevented the site from being protected, thousands of fossils of untold value were crudely, hastily quarried and sold to dealers. In the past few years, hundreds of exquisitely preserved artifacts - dragonflies, frogs, sturgeon, prehistoric birds and dinosaurs - have been smuggled out of the country and sold to collectors in North America, Europe and Japan. According to two separate and knowledgeable sources, one specimen of the famous *Sinosauropteryx*, the feathered dinosaur that many paleontologists consider to be important evidence that birds evolved from dinosaurs, was sold to a collector in Switzerland for some \$200,000.

“There are people up there who have become millionaires on fossil trade”, says one Chinese paleontologist who has been working in the area since the late 1980s. While the money lined the pockets of smugglers and local officials, and allowed several villagers to replace their mud-and-straw dwellings with brick houses, the paleontologists looked on in horror as the stupendous history book written into the grey shales was desecrated. [...]

It's impossible to estimate the amount of knowledge, pieces of evidence and clues to the enigma of evolution that have been lost with the fossils that have been smuggled out and sold on the black-market. [...]

The National Geological Museum of China has struck a Faustian bargain by spending some 2 million renminbi (\$242,000) over the past few years to accumulate fossils from the area and keep them in the country. Although this has the adverse effect of encouraging the trade, the alternative under the present circumstances is even more unpalatable

- losing important fossils to the hands of private collectors.

For the best-preserved specimen of *Confuciusornis*, petrified with its entire plumage virtually intact, according to one source, the museum paid a whopping \$10,000. The scientific value of isolated fossils, however, is diminished, since the exact sedimentary layer in which they were found is crucial to establishing their age. Also, in addition to the actual fossil, scientists look at the geology, which animals and plants can be found in the same layers, the order in which they appear and many other factors when trying to reconstruct a larger picture of the environment at the time. [...]

Erling Hoh

**Encourager une meilleure
conservation du patrimoine culturel**

**Encouraging better
conservation of cultural heritage**



THE ART NEWSPAPER

London, 1991

All rights reserved

Still no national policy on preservation

IRELAND

RÉSUMÉ

Toujours aucune politique nationale de préservation

Si les monuments et les sites archéologiques irlandais antérieurs au XVIII^e siècle ont été bien conservés, il en va tout autrement des bâtiments des siècles suivants, et notamment de l'architecture du style georgien, longtemps méprisée car elle véhiculait l'image du colonialisme. Cette tendance semble aujourd'hui s'inverser. Mais il manque toujours à l'Irlande une législation adaptée aux normes européennes, garantissant la protection de ce patrimoine architectural, et sur laquelle s'appuieraient les actions de conservation et de restauration.

EXTRACTS

Dublin is European City of Culture this year: this is the moment to bring legislation for the protection of its architecture up to European standards.

Except when linked to the country's Gaelic roots, culture has never fared particularly well in post-independence Ireland. No more striking example of this

is the conservation, or rather lack of conservation, of the country's remarkable Georgian heritage. Terrace after terrace, square after square of elegant houses put up in the mid-eighteenth century building boom made Dublin one of the Europe's most perfectly designed cityscapes; hundreds of grand classical mansions and vernacular buildings erected in the provinces rivalled those anywhere in Europe. Yet many were abandoned or bulldozed by developers in the 1960s.

Only in the recent years have the Irish accepted that their eighteenth- and nineteenth-century architecture is a valuable national asset, not a symbol of a despised colonialism. Buildings are no longer thoughtlessly pulled down as they were though a philistine attitude towards restoration still lingers on in some government departments. A recent example is the conversion of Kilmainham Royal Hospital, a seventeenth-century building of international standing, into a modern art gallery. It is an unfortunate conversion which might not have taken place if Ireland had an official watchdog body

ensure aesthetic standards.

It has shown graphically that what the country lacks is legislation to protect its unique heritage. Unlike Britain, the Republic has no architectural listing procedure, no statutory controls, and only a rudimentary system of grant aiding.

Only after years of lobbying and pressure from architectural historians and academics in Ireland and outside, are the Irish beginning to value their architecture and realise the importance of maintaining old buildings. This year the country is considering setting up its own version of the National Trust and the Landmark Trust. Further more, the first step towards a national listing of buildings is about to commence. [...]

The only listing system in existence is the Irish Architectural Archive, a photographic archive of historic Irish buildings pioneered by a Trinity College architectural historian, Dr Edward Mc Parland, and a Dublin lawyer, Nicholas Robinson, the husband of Ireland's new President.

The Archive, set up in 1976, has just been provided with a house in Dublin's Merrion Square for its 200,000 photographs and drawings and a quarter of its running costs are now being met by government. Meanwhile the Office of Public Works has initiated a pilot scheme to list buildings of architectural importance in the Carlow area near Dublin. If the scheme goes according to plan, it could lead to a national listing taking several years to complete.

Times have clearly changed since the 1960s when Georgian terraces in Dublin were being indiscriminately demolished at an alarming rate and the situation was only showed down though the efforts of the Irish Georgian Society under Desmond Guinness. Today properties are restored if possible, though there are

still isolated incidents of houses in Dublin and the countryside being gutted and their valuable fittings vandalised. Period fireplaces, panelling and even staircases are prised loose and shipped to England where they fetch high prices. [...] The crux of the problem is that the average Irishman does not regard classical architecture as part of his heritage, rather the trappings of the land-owning class in an unhappy imperial past. Ireland's early archaeological sites and monuments dating from before 1700 are well cared for and protected under the National Monuments Code, but there is still a prejudice against Georgian architecture put up by descendants of settlers from Britain. Apathy in the rural areas is such that in the 1960s some 500 country houses were allowed to deteriorate or be demolished.

In Ireland there is no legislation to prevent an owner letting his period property fall into disrepair unless it endangers passers-by and can be condemned under the Dangerous Buildings Act. There is no English Heritage to protect listed buildings. Planning laws are a matter for local authorities and there is little enforcement. Perhaps the best hope for the future is the National Heritage Council, a body set up in 1988 to dispense grants and advice. The Council disburses an annual £500,000 to £1million allocated to it from the National Lottery although this sum also has to cover nature reserves inland waterways and archaeological sites. [...] Lack of funds has plagued Ireland's property owners for decades and now, with a growing awareness of the conservation issue, it is plaguing the government. The National Lottery, set up in 1987 and now raising around £40 million a year, has been tapped again and again for the restoration of prominent

buildings. The renovation of the National Gallery, the National Museum, the Custom House, and the Heritage Council's budget have all come out of the Lottery. But for how long will the government tie conservation to something as precarious as gambling? [...] There are signs that the government is eventually facing up to its responsibilities. A start has been made with the Heritage Council though it needs more power, more technical back-up and paid staff. Dublin 1991 may encourage the Irish to appreciate their historic buildings as part of a common European heritage, but in order to do so the country will have to introduce a clear national policy architectural listing: legislation governing the maintenance of old buildings, a grants system and the financial clout to carry it all through. [...]

Della Denman



Tunis, 26 mai 1999

Tous droits réservés

Ensemble sauvons Carthage, symbole de paix

TUNISIE

ABSTRACT

Together, let us save Carthage, a symbol of peace

Even though it is classified as "world-wide heritage" by UNESCO, the Carthage site is still being threatened in many ways: variations in the climate, invasive urbanisation, theft... The author attempts to show that, in a country like Tunisia, with its limited economic resources, protection and safeguarding of the cultural heritage obviously raises numerous problems both of an ethical and financial nature. But if it is handled properly, it can become a great force in social and economic development, a godsend that one might never have hoped for. Journalists are encouraging development of the Carthage site, emphasising greater protection and conservation of the historical archaeological sites.

EXTRAITS

Carthage est-elle en péril ? Tous les sites archéologiques, tous les vestiges et monuments historiques dans le monde sont en péril, spécialement

dans les pays émergents comme le nôtre. La rapidité des dégradations dépend de la valeur historique des vestiges, l'intérêt intense des pilliers est exacerbé lorsque la valeur marchande des objets volés est élevée, tempérée il faut le dire, par les dispositions et mesures prises pour préserver et protéger la "mémoire du monde" par les autorités compétentes. En Tunisie, [...] les exemples foisonnent sur les champs de ruines : des statues volées ou estropiées, des mosaïques dégradées. Des colonnes ont été déplacées par les bâtisseurs arabomusulmans fondateurs de Kairouan ou de Tunis pour construire des mosquées ou, plus près de nous, pour édifier les palais de la Médina de Tunis. Ce sont heureusement des temps révolus. [...] Nous ne devons pas négliger non plus l'effet des intempéries et de la nature : pluie et humidité, érosion éolienne, ampleur des brusques écarts de température, impact des vagues lorsqu'il s'agit de vestiges sous-marins. Conséquence : les murs s'effondrent pierre par pierre, les mosaïques sont craquelées par le passage des siècles et emportées par les eaux en cas

d'inondation. Ainsi, notre passé s'effrite au fil du temps. [...]

En fait, le danger permanent bien que contenu par les responsables politiques et du patrimoine, est celui de la poussée urbaine et démographique. Les besoins pressants de l'urbanisation rampante font que le site de Carthage court des risques quotidiens de voir le potentiel fabuleux encore sous terre, bétonné par les constructions de logements. En effet, le site de Carthage est vaste. Il s'étend de Salammbô jusqu'à Gammarth, de la mer jusqu'à Sidi Daoud. Les promoteurs immobiliers construisent des quartiers entiers, les particuliers veulent bétonner notre histoire, mais l'Etat veille strictement. [...]

Le patrimoine culturel, vecteur de développement ?

[...] Nos vestiges historiques démontrent une technicité élaborée dans la maîtrise de la gestion de l'eau : forages, aqueducs pour le transport de l'eau, méthode d'irrigation perfectionnée pour rationaliser et conduire l'irrigation dans les oasis. Il y a des techniques sophistiquées pour construire des monuments impressionnants, exploiter des carrières de marbre, de calcaire... sans le secours des engins mécaniques puissants d'aujourd'hui... Les liants d'autrefois qui ont défié 2 000 à 3 000 ans d'histoire n'ont pas encore livré tous leurs secrets !!!

Sbéitla, Dougga, le Colisée d'El Jem prouvent que ces zones de climat semi-aride étaient autrefois des zones de cultures riches, et à forte densité démographique : pourquoi et comment ? Il y a là pour nos chercheurs en agronomie et en sociologie des mystères à percer : par exemple les techniques de la culture sèche... Un thème de mobilisation, de motivation, de dépassement de soi dans l'intérêt supérieur bien compris de notre pays.

L'architecture dans sa conception globale : voûte, arcade, coupole, la dimension des ouvertures et leur orientation, le recours à certains matériaux plutôt qu'à d'autres, les épaisseurs des murs des édifices puniques, romains ou arabo-musulmans, sont la meilleure adaptation, la plus économique, aux conditions naturelles et socioculturelles de l'époque. Sachons en tirer des leçons.

Le tourisme haut de gamme d'aujourd'hui et de demain, industrie du futur, qui prospère en temps de paix mais sans déperir en temps de crises, n'est pas celui des bains de mer et de soleil mais le tourisme culturel. Il remplit les hôtels en basse saison, il procure de fortes recettes en devises, il favorise la compréhension entre les peuples et il procure un grand nombre d'emplois. Enfin, il est générateur d'activités annexes multiples : édition, habillement, artisanat. Il ne peut être fondé que sur les témoignages des riches civilisations d'autrefois. [...]

Il a été décidé de concevoir un plan intégré, encore confidentiel, pour mettre de l'ordre dans tout cela sur le site de Carthage. Le projet était dans l'air depuis 30 ans ; il a fallu la volonté du président Ben Ali pour qu'une vague idée devienne un plan d'action : le savoir-faire et les compétences de l'Institut national du patrimoine ont été conjuguées avec la contribution de l'UNESCO pour réussir ce tour de force. [...] Le plan d'aménagement de Carthage a des objectifs multiples : protection du site archéologique et de l'environnement, création de pôles de loisirs culturels et touristiques, intensification des recherches et relance de la coopération; mise en valeur et exploitation de façon rationnelle des vestiges.

Facile à dire, ce vaste programme est ambitieux, a une importance stratégique

pour l'avenir de notre pays sur le plan culturel et touristique à la fois. Sa mise en œuvre implique un [travail de] longue haleine, utilisant les compétences tunisiennes disponibles et les renforçant par la coopération internationale, que ce soit le label prestigieux de l'UNESCO, les financements des institutions financières internationales et des fonds de développement. Le meilleur indice pour la promotion de la culture en tant que vecteur de développement, c'est la validité de tels projets sur le marché financier international. A quoi cela sert-il d'avoir des ruines dans un excellent état de conservation, ou restaurées de manière coûteuse et de façon authentique si elles ne sont pas mises en valeur, à destination du public, correctement "signalées", diffusées à travers guides et documents. Encore faut-il qu'elles soient gardées jalousement, clôturées, intégrées dans des circuits touristiques et promues à l'étranger. [...]

Amaroussia Ben Mansour

LE JOURNAL DES ARTS

Paris, 14 au 27 avril 2000

Tous droits réservés

En Afrique, les musées s'éveillent Les formations ont porté leurs fruits

AFRIQUE SUBSAHARIENNE

ABSTRACT

Museums are coming back to life in Africa Training has had its effects

In that part of Africa south of the Sahara, collections and cultural institutions exist. Qualified personnel is in short supply and often the inhabitants have little understanding of the role played by museums. Training programmes, such as prevention programmes in African museums (set up by ICCROM) and the programme for development of museums in Africa, were set up by international organisations. Now, thanks to these programmes, an efficient network of African personnel is in a position to ensure training and the promotion of collections to the public, and especially to students.

EXTRAITS

En Afrique subsaharienne, si les collections et les institutions existent, le personnel qualifié est peu nombreux et le rôle des musées souvent mal compris des habitants. En 1985, sur un total de quatre-vingts directeurs de musées et trois cents techniciens, aucun n'avait reçu de formation en muséologie.

Depuis, des programmes de formation ont été lancés par les organisations internationales et un réseau efficace de professionnels africains est aujourd'hui en mesure d'assurer la formation et la promotion des collections auprès des publics, plus particulièrement des scolaires. La collection d'un musée africain rassemble de 200 à 10 000 pièces, selon les cas, pour la plupart des objets ethnographiques et archéologiques utilisant des matières organiques qui souffrent des variations climatiques et des conditions de stockage. La documentation des objets est au mieux incomplète et les techniques d'exposition ne tiennent pas toujours compte des impératifs de conservation. A l'origine de ces maux, outre le manque de moyens, se trouve l'absence de professionnels, les possibilités de formation ayant été longtemps inexistantes sur le continent.

En 1986, le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (Iccrom) a lancé le programme Prévention dans les musées africains (Prema), qui a formé un réseau de plus de trois cents professionnels dans

les quarante-six pays d'Afrique subsaharienne. Au total, près de cinquante cours et ateliers ont été organisés, qui ont notamment permis d'aménager les réserves de douze musées nationaux, dont celle du Musée d'Abidjan. Ce succès a abouti à la récente création, en collaboration avec l'Université nationale du Bénin, de l'École du patrimoine africain (Épa), à Porto-Novo, à charge pour elle de dispenser des formations spécialisées, soutenir la recherche et promouvoir les activités muséales auprès des populations. Pour assurer son autonomie, l'Épa a lancé un appel à contribution afin de constituer un fonds de 15 millions de francs, dont les intérêts couvriront des dépenses de fonctionnement évaluées à 600 000 francs.

Dans la zone anglophone, le Programme pour le développement des musées en Afrique (PMDA) a pris le relais de Prema et travaille en collaboration avec l'Épa. Accueilli à Mombasa par les Musées nationaux du Kenya (NMK) - une des structures les plus solides, avec un réseau de seize musées régionaux et huit sites historiques -, il proposera cinq types d'activités : formation, assistance technique, diffusion des informations, soutien d'initiatives culturelles et éducation des publics.

De son côté, le Conseil international des musées (Icom) a lancé en 1991 le programme Africom, afin de lutter contre les trafics illicites, former des gestionnaires et unifier les méthodes de documentation. [...]

"Contribuer à développer l'esprit de tolérance", tel est le but du programme Prema 2 conçu et mis en œuvre par l'Épa, avec une première phase pilote de trois ans, dans des musées du Bénin, du Tchad et de Guinée. Dès la rentrée 2001,

débutera une formation universitaire de quinze spécialistes en "muséopédagogie". [...]

Alicia Vielle

LE FIGARO économie

Paris, 27 avril 2000

Tous droits réservés

Une fondation pour sauver les musées africains

AFRIQUE SUBSAHARIENNE

De l'humanitaire culturel

Faire en sorte que 50 % des petits africains visitent un musée national de leur pays d'ici à dix ans : c'est l'objectif que s'est fixé l'Ecole du patrimoine africain. Il s'agit de leur faire découvrir la variété des ethnies de leurs pays (plus de 70 dans certains cas), d'en faire apprécier la richesse, les traditions, les modes d'existence. Cela signifie : refaire les collections, les organiser autour de la diversité ethnique, introduire les visites de musées dans les programmes du primaire et du secondaire. L'union européenne consacre 800 000 euros pour financer ce projet pilote qui relève de l'humanitaire culturel. "La paix n'est pas dans l'esprit des hommes. Il faut l'enseigner", souligne l'UNESCO.

Richard Heuzé

From cultural humanitarianism

Seeing to it that 50% of young Africans visit a national museum of their country in the next ten years: that is the goal the School of African Heritage has set for itself. They will be introduced to the variety of ethnic groups in their countries (in some cases more than 70), their wealth, traditions, and ways of being. This means: redoing the collections, organizing them in terms of ethnic diversity, introducing museum visits in the primary and secondary programmes. The European Union has set aside 800,000 euros to finance this pilot project inspired by cultural humanitarianism. As UNESCO points out, "Peace is not part of the human spirit. It has to be taught."

**Une contribution salubre :
des articles sauvent des sites en danger**

Articles help save endangered sites

la Repubblica

Rome, 5 février 1997

Tous droits réservés

Appia Antica La chasse aux trésors

ITALIE

ABSTRACT

Appian Way - A treasure hunt

On the occasion of a Roman exhibition of items recently discovered on the Appian Way, the author of the article reveals the degree to which the ancient route has been left to its own devices. The finest and most awful things are to be seen side by side: "Ancient wonders and prostitutes, myths and concrete". Once, the Appian Way was the queen of all thoroughfares, now it is a pathetic site." Its paving stones are littered with all sorts of trash. Yet, it extends from Rome to Brindisi and it could be the longest and most astonishing museum in the world. It could be an archaeological park accessible to everyone. After this article was published the Rome city government saw to it that it was cleaned up.

EXTRAITS

Merveilles et prostituées. Mythes et ciment. Dieux, tant de dieux, tous les dieux et autour - à faire vomir - immondices et seringues, abandon et bombes de peinture blasphématoires, noir profond sur les visages blancs des marbres antiques...

Pauvre Appia Antica ! Cela fait au moins vingt ans que j'écris le même article. Mais, une nouvelle fois, l'Appia crie au secours : l'exposition qui s'ouvre aujourd'hui et jusqu'en juin au Palais Ruspoli, pour être ensuite présentée à Lecce, à quelques kilomètres de Brindisi où la route se jette dans la mer, est un cri d'alarme.

Les destinataires de cet appel ? Veltroni évidemment, les hommes du parti politique de l'Ulivo, et tous les hommes politiques de bonne volonté. Encore une nouvelle tentative pour la sauver. Et les organisateurs de l'exposition le font avec dignité : non pas en montrant cette fois toutes les agressions qu'elle subit, mais au contraire en exposant les merveilles que la *Regina viarum* nous a restituées au fil des siècles. [...]

Mais ce que cette exposition a de plus beau - mal agencée, comme contaminée par les mauvais effets et les oripeaux sous lesquels Gae Aulenti a enseveli la *Magna Grecia*, à Venise - est qu'elle réussit de façon surprenante à restituer l'Appia comme un lieu qui vient d'être découvert, une mine de chefs-d'œuvre posée là, sur les flancs de Rome vers la

Magna Grecia pour nous raconter son histoire : depuis Appius Claudius, aveugle et visionnaire, qui la fit construire en 312 av. J.-C., jusqu'aux grands voyageurs qui en tombèrent amoureux.

En la visitant, on se souvient de la thèse paradoxale que Marcel Proust développa pour défendre les financements des églises catholiques : "Supposons un instant que le catholicisme se soit éteint depuis des siècles, et que les traditions de son culte soient perdues. Seules les cathédrales, monuments d'une foi oubliée devenus incompréhensibles, continueraient d'exister, déconsacrées et muettes". Et le narrateur poursuit en imaginant que, grâce aux études qui seraient faites, il soit soudainement possible de faire revivre les rites, pour finalement conclure : "Le gouvernement ne renoncerait certainement pas à financer une telle initiative..."

Et voici cette exposition qui conduit à faire des rêves similaires : qu'est ce que notre Etat italien ferait si l'on découvrait aujourd'hui une route relatant vingt-trois siècles d'histoire ? De notre histoire ? Une route qui, avec ses nécropoles, ses catacombes, ses autels, fait revivre toutes les religions qui par la suite fusionnèrent dans la religion chrétienne. Une route de deux cent treize kilomètres où se pressent prodiges et délits, troupes et circulation dense. Une route parvenant à se rendre magique (quand le Christ rencontre Pierre qui s'enfuit, celui du *Domine quo vadis* ?), ou terrible (lorsque les six mille esclaves rebelles de Spartacus sont crucifiés et brûlés, rythmant de leurs corps enflammés le trajet de l'Appia, de Rome à Capoue). Mais la route sait être joyeuse et impudique avec Horace : il la parcourt, la commente, et en profite pour raconter aussi sa vie et ses mésaventures érotiques. Eh bien, que ferait un Etat s'il apprenait seulement aujourd'hui que

dans ses entrailles, dans les terres qui l'entourent, ainsi que dans un nombre indéfini de tombes, se cachent encore mille secrets ? [...]

Rita Paris [responsable du secteur romain de l'Appia] déclare : "Les problèmes, les mêmes depuis trop longtemps, sont désormais ennuyeux même pour nous. Ils se résument en un mot : argent ! Argent nécessaire à l'entretien, à l'organisation de nouvelles fouilles, à l'acquisition de terrains voisins, pour les soustraire ainsi aux spéculateurs qui font disparaître chaque trace du passé. Ces dernières années - misérables et bureaucratiques - ont paralysé la recherche et le développement des connaissances. Et c'est vrai partout d'ici à Brindisi".

En dehors de l'exposition, la réalité est violente. Il suffit d'aller sur l'Appia pour s'en rendre compte. Même son premier tronçon romain, le mieux entretenu, en résume les problèmes. Les murs, les enceintes et leurs diktats - *attention au chien, propriété privée, accès interdit* - découragent le regard qui voudrait se fondre dans le paysage. On marche à ses risques et périls sur ce long boyau embouteillé qui s'élargit seulement à proximité de la tombe de Cécile Metella. Là, au sol, les mouchoirs, les préservatifs et les seringues, font comprendre que l'Appia vit la nuit. En plein jour, juste après la belle construction crénelée des Caetani, là où l'antique pavé brillant de basalte noir réapparaît à peine, commence le désert. A partir de ce point, on se surprend à penser à tout cet argent qu'on a en poche, à ce qu'on risque à poursuivre sa route. On imagine les Allemands, les Américains et les Japonais qui visitent Rome, accrochés avec raison à leurs sacs. En effet, alors qu'ici le paysage réapparaît et que le maquis semble un élément de décor pour les vieilles ruines romantiques, on ne voit

pas un seul touriste. Ce paysage dure peu, à peine deux kilomètres. L'Appia meurt au niveau de la voie de raccordement qui la bloque, la traverse sans même l'enjamber. C'est l'Appia des prostituées nigériennes, albanaises, des italiennes d'un certain âge, la seule aussi noire de monde. Et l'on pense qu'un peu plus loin, si l'on pouvait y circuler, on arriverait aux Colli Albani..., qu'à seulement cinq jours de marche - en tenant compte de la vitesse soutenue par les Romains de l'antiquité - il y a Capoue..., que chaque tronçon vers le sud présente des monuments spectaculaires à découvrir...

Et pourtant. "Et pourtant (voici la supplique à Veltroni & Co.) il suffirait d'une loi spéciale pour l'Appia, pour toute l'Appia, du même type que celle des sentiers qui signalent les voies de transhumance, avec de nouvelles normes qui en feraient un grand parc culturel bien organisé... Un réaménagement, voilà ce qu'il faut, des restaurations archéologiques et urbaines pourraient encore la sauver..."

Honneur au mérite ! Italo Insolera croit en la résurrection de l'Appia depuis au moins vingt ans, tenace comme Bianchi Bandinelli, Argan, Cederna et, avant eux, Canova et Napoléon, il finit par vous convertir : voir l'Appia Antica telle qu'elle est, étriquée, dégradée, est plus que rageant. Elle était la *Reine des routes*. Aujourd'hui, de Rome à Brindisi, elle pourrait être le musée le plus grand et le plus beau du monde, un chantier archéologique à ciel ouvert, à admirer comme un spectacle.

Sergio Frau



Cairo, 30 June 1997

All rights reserved

A new aggression against the pyramids

EGYPT

RÉSUMÉ

Les pyramides d'Égypte à nouveau menacées

L'auteur dénonce le mépris dont sont une nouvelle fois victimes les pyramides d'Égypte ; les erreurs du passé se répétant sans que des leçons en aient été tirées. Le projet de construction d'une autoroute les encerclant a certes été annulé, mais une autre menace pèse sur les majestueux tombeaux : l'édification d'un aqueduc à proximité du site. En modifiant la nature géologique de la zone archéologique, les conséquences pourraient être catastrophiques pour ce patrimoine unique. Cet article a été l'une des causes de l'abandon de ce projet.

EXTRACTS

A new catastrophe threatens the pyramids of Giza. Giant water pipes are currently being laid at the edge of the Pyramid Plateau. Water is now nourishing trees along the proposed route of the pipes. Experts confirm that water represents a disaster for the area. President Hosni Mubarak has already

stepped in personally to save the pyramids from the danger posed by the Ring Road encircling them. He issued a decree cancelling the decision to build a shortcut section of the road near the pyramids, demanding that an alternative be found, in order to protect the archaeological sites. This was applauded by the world... and by UNESCO, as well as the Organisation for the Preservation of the World's Heritage. It was also praised by the international news agencies - the world was reassured that Egypt was capable of protecting its monuments and remained faithful to its cultural heritage. Today, the same problem has been repeated, in the same place, and in the same way. But now the danger is greater: a disaster by any description... [...]

We are destroying it with our own hands [...] World opinion was greatly shocked three years ago when al-Akhbar raised the issue of the Ring Road around the pyramids of Giza. This road constituted a physical danger to the archaeological area and a crime perpetrated with our own hands against our history and heritage. It also represented an infraction

of Article 20 of the Egyptian Antiquities Law no. 117 of 1983, which prohibits the modification or construction of roads or canals within the boundaries of archaeological sites.

Furthermore, since the area designated for the road [...] is included in the international agreement that Egypt signed with UNESCO more than twenty years ago, its construction would endanger Egypt's reputation abroad. It would also imperil the entire site, disfiguring its traditional panorama and overall appearance, exposing it to visual pollution, the encroachment of uncontrolled housing developments and tourist facilities, all resulting in the loss of the world's most important archaeological site.

Repeating the same mistakes

Egypt endured this disaster while the world debated its cause. Meanwhile those responsible for the protection of monuments in Egypt neglected their traditional role of preserving our treasures, and agreed to the construction of the Ring Road, violating local legislation and breaching our international agreements. When the issue arose, the authorities in charge absolved themselves by saying that this was the mistake of their predecessors and if only they had been in a position of responsibility, this would not have happened to one of Egypt's - and the world's - most important archaeological areas. And if President Mubarak had not intervened with the aid of UNESCO's archaeological experts and dealt with the issue, we would today be lamenting the loss of the pyramids.

Today the same mistakes are being repeated in the same place as if they were a curse written in our destiny. The Supreme Council for Antiquities, headed by Dr. Ali Hassan, its "secretary general", has approved a project

presented by the Social Organisation of al-Umraniyah in a letter (no. 3830 dated June 29, 1996) from the engineer who is mayor of Sixth of October City. This letter calls for the laying of giant water pipes to provide drinking water for Sixth of October City along the same route as the Ring Road in exactly the same shortcut section of road, adjacent to the pyramids. [...]

Cultivating trees

I went to the place where the Ring Road crime is to be repeated and found trees lining the section in question. Oddly, the water irrigates them via leakage from a place where water is not supposed to reach. I asked Dr. Salah Hafiz, director of the Agency for Environmental Affairs, about these trees. He replied that they were a part of a green belt on the Ring Road which is not exclusive to the pyramid area only, but which is supposed to extend for 90 kilometres around Cairo. I said to him "but the irrigation of these trees affects the archaeological area of the Pyramid Plateau. Why wasn't this stopped after the cancellation of the Ring Road in this area?". "No one asked us to do that," he replied. "And what's more, it was my idea that we irrigate the trees by the drip method, and not by inundating them." I also asked him "As a geologist, what is your opinion about the effect of this water on the limestone stratum which makes up the plateau?". He replied: "Drip irrigation permeates the rocks that contain natural air perforations, but this does no harm. And besides that, it is only a small area near the pyramids." I said, "If you permit me, all the treatment that is being given to the Sphinx and the continuing attempts to restore it, are due to the putrid water seepage from the village of Nazlat al-Suman. This water supposedly rises by capillary action." I sensed that these were the excuses of a person who may be held

accountable for his actions, rather than the explanations of a geological expert.

A Destructive Danger

This reminded me of the geologist Dr. Farouq al-Baz, when he objected to the increase in the number of visitors to the Pharaoh's tombs because the condensation caused by their combined breath leads to the deterioration of the limestone of which the tombs are made and, in the end, to their destruction. So I asked Dr. Bahi al-Isawi, the well known professor of geology, about the plan to pipe drinking water for Sixth of October City along the route of the Ring Road, and about the "barrier" of trees established in the archaeological area. He replied: "These plans are a disaster that will destroy the area, as any leakage in these pipes will lead to the dissolution of the area, and the irrigation of trees either by spray or drip will eventually undermine the limestone, even if the quantity water is relatively small." Dr. Isawi added: "The danger posed by tree roots is no less than the danger posed by the water itself. While the water swells and undermines the limestone, the roots of the trees that extend into the earth break up the soil and loosen the rock. Moreover, the action of heat and time will lead to the splitting of the rock. I consider these plans a form of destruction to which the whole area is exposed."

UNESCO's View

Dr. Salih Lama'i, professor of engineering and member of the Executive Committee in UNESCO's International Office for Antiquities, and one of the experts who took part in the study of the Ring Road, said: "After President Mubarak's intervention and his rescuing of the archaeological site, I believed that the archaeological importance of this area had been grasped by all and that there would be no more

transgressions from that point on. But these plans, proposed despite their destructive potential, are an international scandal, as well."

It is very strange indeed that work has not yet begun on the alternative last portion which the Egyptian experts and UNESCO recommended, with the result that some imagine this slowing down was intended merely to suspend the project or to bring back the shortcut section of road. Meanwhile, every archaeologist knows that according to Egyptian law and all UN conventions and international accords, it is not possible to change the environmental conditions of the plateau. Any change would be considered a violation of the laws and regulations to which Egypt is committed, both locally and internationally. [...]

Earthquake on Greatest of Rivers Street

Not long ago the residents on Greatest of Rivers Street felt an earth tremor. Buildings shook and cracks appeared in the street. Dr. Ramsis Nashid, head of the Meteorology Organisation, looked into this and discovered that it wasn't an earthquake, but resulted from drinking water flowing in giant pipes to Sixth of October City. Shall we wait until the pyramids themselves - the last of the Seven Wonders, for which the world envies us - begin to shake? Shall we wait until the attempts to rob us of them succeed? Shall we offer with our own hands the weapon with which these people will strip us of the most beautiful and priceless of all Egypt's possessions?

Elham Abou el-Fateh

El Comercio

Lima, series of 3 articles, 12 - 20 November 1998

All rights reserved

A bad business

PERU

RÉSUMÉ

Une trouble affaire

A travers l'exemple du site archéologique de Pampa de Flores, Carlos Necochea Flores attire l'attention sur les dangers menaçant le patrimoine culturel péruvien lorsque certaines lois ne sont pas appliquées correctement. Une loi destinée à encourager le développement urbain favoriserait la vente de zones historiques en tant que terrain agricole. La campagne de presse a remporté le succès espéré, puisque la vente de la zone a été suspendue à la suite du voyage du ministre de l'Agriculture sur le site de Pampa de Flores.

EXTRACTS

Archaeological citadel on sale

An important archeological citadel located in the center of the Lurin valley, duly listed in the files and plans of the National Institute for Culture (INC), is in imminent danger

of disappearing, due to the fact that its surrounding areas were declared state-owned barren land, and are therefore to be auctioned off by the government land privatization plan.

This declaration was made by a group of INC archeologists who pointed out that this astonishing event is happening in the zone of Pampa de Flores, in the Pachacámac district. Here a part of the pre-Hispanic citadel has been put under auction by CEPRI (Special Committee for the Privatization of Waste Lands), without considering the inalienable character of this monument zone as established by the National Patrimony Conservation Law N° 24193, as well as by its successive modifications in law N° 2407. [...]

Jesús Ramos, archeologist at the Pachacámac Site Museum, declared that the documents, in which CEPRI auction a lot of 17.46 hectares, define the citadel as waste land, identifying it as Lot L-3 state-property N° 90240.

CEPRI's version

CEPRI's technical consultant, Mr. Luis Gainza, emphasized that according to the legal documents in possession of the

institution, the Pampa de Flores terrain represented public barren land. This was the category assigned them by the Public Registers of Lima-Peru (ref. No. PO3153972), which specifies the owner of the land as the Ministry of Agriculture. He pointed out that in the above-mentioned document no reference is made to any petitions indicating that this is an archeological zone, and officially it therefore remains state-owned barren land. [...]

Ramos underlined that the Pampa de Flores citadel is directly related to the Pachacámac Sanctuary, since it was not only built in the same epoch but also under the same rule of the ancient kingdom of Itchma.

"Experts suppose that at one time it was an administrative center governing trade between Pachacámac and the mountain cities; and, of course, it was also a distribution center for all the agricultural products that came from the mountain cities towards Pachacámac and vice versa," he added. [...]

After pointing out that the area of Pampa de Flores is undoubtedly archeological, INC Adviser Mr. Miguel Pazos, mentioned that very soon a communication would be sent to CEPRI and to the Ministry of Agriculture requesting the auction of the above-mentioned ruins to be suspended.

This is not an isolated case, since many similar cases have been occurring all over the country due to disorganization on the part of PETT, the Special Land Privatization Project, for not having realized the existence of an archeological site within the boundaries of the barren land to be auctioned."

He stated that in view of these serious omissions, an agreement will be signed between the INC and the Ministry of Agriculture to make it compulsory to issue a certificate declaring the non-

existence of archeological remains in all procedures of barren land privatization. [...] Mr. Gainza added, "The supreme resolution N° 035-98-AG, in which the auctioning of state-owned barren land was established, was published on June 18, 1998 and there was sufficient time for both institutions to communicate the existence of these ruins to CEPRI, but no communications were received.

After announcing that the auction of the lands would take place on November 26, he said, however, that if the INC and the Ministry of Agriculture presented documentary evidence of the archeological nature of the site, the auction would be called off.

Carlos Necochea Flores

Government prevents archeological zone from being sold as waste land

The sale of an archeological zone located in a place known as Pampa de Flores in the center of Lurin valley has been suspended. The lot was included in a government program of privatization of state-owned barren lands.

The decision was taken by the Minister of Agriculture, Mr. Rodolfo Muñante, after he flew by helicopter over the zone, and verified the existence of such a zone being part of a larger archeological area of approximately 80 hectares.

Mr. Muñante stated that the lot that was to be sold the following Thursday by CEPRI (Special Committee for the Privatization of Waste Lands) did not appear in the maps and registers of the National Institute of Culture, whose response to questions last May about the possible existence of ruins in the area,

were vague and imprecise.

The suspension of the sale happened as a response to the article that appeared in El Comercio newspaper last Thursday, declaring that a 17.46 hectare lot, identified as Lot N° L-3, registered under the N° 90240, was about to be sold. The Minister added: "After the news was made known, some archeologists from the Pachacámac Site Museum and I flew over the zone and verified that an archeological sanctuary existed there that must be preserved."

On the same matter, he declared that after establishing the boundaries of the Pampa de Flores site, the zone would be duly registered at the Public Estate Registration Office.

The minister also declared that, in order to increase agricultural areas, a law was passed last December, according to which, all those interested in claiming state barren land may apply to the Ministry of Agriculture, which, after verifying its availability, authorizes CEPRI to auction it. [...]

He said that in order to avoid problems such as the one created in Pampa de Flores, he will work in coordination with the INC (National Institute for Culture) and with a team of archeologists, to determine which lands are truly barren and do not contain Inca or pre-Inca archeological ruins.

Carlos Necochea Flores

waste land as part of a government program of land privatization, will no longer be for sale. [...]

After expressing his admiration for all the historic remains of Pampa de Flores, Mr Muñante announced that PETT and the INC would draw up a new boundary plan of this archeological area to be able to proceed with its official registration in the Public Registers, and thus save it from threats of invasion by *campesinos*, and the establishment of pigsties and mining projects.

Carlos Necochea Flores

Pre-Inca citadel saved!

The pre-Inca citadel of Pampa de Flores, located in the central part of the Lurin valley, in the district of Pachacámac, which was to be sold as



Media Save Art
Media Save Art

Le prix Media Save Art

Concours international d'articles sur la sauvegarde du patrimoine culturel

TULLIA CARETTONI

Présidente de la Commission nationale italienne pour l'UNESCO, Rome

En ce printemps de l'année 2000, le prix MEDIA SAVE ART atteint sa troisième édition. Ce concours international, entré dans la tradition de l'ICCROM, est désormais reconnu et apprécié aussi bien par l'UNESCO que par les spécialistes de la sauvegarde du patrimoine culturel et du monde de la presse.

Ce n'est pas un hasard si les résultats de cette année ont confirmé la participation de grands quotidiens et magazines, et si les journalistes lauréats sont fiers d'avoir participé à ce prix. Ainsi sont récompensés les efforts soutenus par l'ICCROM et le jury chargé de sélectionner les articles sur le thème de la sauvegarde du patrimoine et destinés au grand public.

Les organisateurs du concours ont reçu cette année 338 articles provenant de 46 pays. Le double par rapport à l'édition précédente. Un réel succès, mais qui ne suffit pas.

Le jury met en parallèle ces chiffres et le développement d'une réelle prise de conscience des citoyens de la nécessité de protéger le patrimoine culturel matériel et immatériel. Cette conscience, de plus en plus forte, de protéger le patrimoine surgit au moment où il est demandé à chacun de rechercher et d'exalter ses propres racines, de respecter celles des autres, de considérer la spécificité de son identité culturelle et ethnique, en tant que source de richesse et non de division, dans un monde qui tend désormais à la globalisation dans tous les domaines.

Partant de ce constat, le prix MEDIA SAVE ART doit être élargi, les contacts multipliés et les aides financières encouragées, d'autant plus que les moyens de communication dont nous disposons, tels que l'informatique, facilitent une participation croissante des journalistes et surtout des pays. Le jury a fait mention de ce souhait lors de l'Assemblée générale de l'ICCROM en cette année 2000.

En examinant le développement du concours, deux observations peuvent être faites. Tout d'abord, le choix des articles gagnants a été plus facile, cette année, dans la catégorie des quotidiens que dans celle des magazines : les articles étaient en effet plus nombreux et en général de niveau supérieur à ceux de la deuxième catégorie. Pourquoi ? Les lecteurs des quotidiens étant plus nombreux et moins spécialisés, peut-on vraiment parler alors d'un réel intérêt de l'opinion publique pour les

The Media Save Art award

International competition for articles on the preservation of cultural heritage

TULLIA CARETTONI
Chairperson of Italian National Commission for UNESCO, Rome

The Media Save Art award in this spring of 2000 is in its third year. It has by now become a well-known, established international competition that forms part of the ICCROM tradition, greatly appreciated by UNESCO, by specialists in the safeguarding of cultural heritage and by the press.

It is not by chance that leading figures have taken part in it - look at this year's results - and the winning journalists can justly receive credit. The efforts of ICCROM and the jury are thus crowned. The latter selects articles addressed to the general public on the subject of safeguarding heritage.

Double the amount of articles were presented this year compared to last: 338 articles from 46 different countries

A success without doubt, but frankly not enough. The jury equates these numbers to the new awareness that is developing among people on the whole subject of the defence of cultural property (tangible and intangible), to the importance that it has at a moment in which everyone is asked to search for and take pride in their own roots, respect those who are "diverse" from themselves, but consider the particular characteristics of their own cultural and ethnic identity as assets and not elements of discord in a world that tends more and more towards globalization in all fields.

This comparison indicates that the Media Save Art competition should be expanded, contacts increased and contributions encouraged: it seems that the new communication systems could boost the number of participants and above all may increase the number of countries taking part. In this sense the jury have appealed to ICCROM's General Assembly.

In examining the direction that the competition is taking, there is however an aspect to reflect upon. This year the choice between newspaper and magazine articles was easier: far more material and of a generally higher quality was offered by the daily newspapers. What does this mean? Newspapers have a much wider, non-specialized readership: perhaps we are really experiencing a genuine interest on the part of public at large in problems of safeguarding heritage. It would be an excellent symptom. But why this reduction in the quality of magazines? And what does the admirable

problèmes de sauvegarde ? Ce serait une heureuse constatation. Mais pourquoi une baisse de participation et de qualité dans la catégorie des magazines ? Et que signifie l'implication extraordinaire de quelques quotidiens (*Le Monde* par exemple) accueillant dans leurs pages des études approfondies de qualité supérieure et aussi intéressantes que celles publiées dans les magazines ? Ce ne sont pas de vaines interrogations : en réfléchissant, mais aussi en se référant à des sondages, on doit s'efforcer de donner des réponses à tous ceux qui pensent que la grande bataille de l'ICCROM pour la sauvegarde du patrimoine se gagne seulement en élargissant l'information et en aboutissant à une réelle implication des journaux.

Par ailleurs, en lisant les articles soumis, j'ai noté que les journalistes ne se laissent plus aller aux lamentations. On ne tient plus de cahiers de doléances : la simple dénonciation est aujourd'hui dépassée. Dans les pays moins riches, qui ont peu de possibilités et, hélas aussi, peu d'espoir, les événements sont analysés, des propositions sont avancées et surtout - de la part de la presse - on assiste à des prises de responsabilité, défiant les pouvoirs publics et privés, même dans les pays où ces positions peuvent s'avérer dangereuses.

Lorsque l'on célèbre la journée dédiée à la liberté de la presse, une attention particulière devrait être apportée à ces journalistes qui témoignent d'un certain courage intellectuel.

La tradition du prix MEDIA SAVE ART est aujourd'hui instaurée avec succès. Mais il faut poursuivre et élargir la participation des journalistes en tenant compte, parmi les inégalités de la planète, de celles dépendant de la faim et de la santé mais aussi de l'éducation et de l'information. Car ce ne sont pas des choses si différentes : en effet, le progrès est lié à la science et à la technologie, et rien n'évolue sans la connaissance et l'information ■

commitment of certain daily newspapers mean, which offer more in-depth articles (this is the case with *Le Monde*) of higher quality than the also very interesting research carried out by weekly publications? These are not futile questions: we must try, reflecting but also resorting to some sort of survey, to provide useful answers to all and sundry believing that ICCROM's own great battle on safeguarding can be won by spreading information and trying to reach consensus.

There is then a second point that arises from the material examined. By now the fact of simply denouncing has been superseded; we do not raise complaints; we do not make *cahiers des doléances*. Also in less fortunate countries, which have few possibilities and, alas, even fewer hopes, the choice is to analyse phenomena, put forward proposals and above all, as far as the press is concerned, to take responsibilities and challenge private and public authorities, also in countries where the cost may be high.

When celebrating the day dedicated to the freedom of the press it would be appropriate to devote a little attention to these journalists who display intellectual courage.

To conclude: the initiative of the award has by now been successfully experimented. We must continue to expand as we have said, taking account of the fact that among the great inequalities of this planet there are those that involve hunger and health but also those that concern education and information. They are not so far apart if we consider that progress is certainly dependent on science and technology but that nothing moves without knowledge and information ■

Historique et objectif

Seuls 5% et 1,7% des articles dits culturels dans les principaux journaux, respectivement italiens et français, informaient le public des problèmes de la détérioration et de la sauvegarde du patrimoine culturel. Telle était la conclusion d'une étude réalisée par l'ICCROM en 1987 sur un échantillon de journaux italiens (*La Repubblica*, *Il Corriere della Sera*) et français (*Le Monde*, *Le Figaro*). La nécessité de mobiliser les médias et, à travers eux, le public sur ces problèmes devint évidente.

Ainsi fut conçu MEDIA SAVE ART, manifestation internationale des moyens de communication pour la sauvegarde du patrimoine, réalisée en collaboration avec la Présidence du Conseil des ministres italiens et l'UNESCO. L'événement, qui eut lieu à Rome en juin 1991, comprenait cinq concours internationaux (Presse, Cinéma, Télévision, Documentation visuelle, Communication d'entreprise), deux expositions et des manifestations parallèles telles que des tables rondes réunissant une centaine de conférenciers du monde de la conservation, des médias, de l'entreprise et de la politique.

La manifestation devait avoir lieu tous les deux ans. Malheureusement, la crise politique italienne ne permit pas la suite de MEDIA SAVE ART selon le dessein original. Privé de son support principal (la Présidence du Conseil des ministres italiens), l'ICCROM fut obligé de réduire la dimension du projet.

En 1997, l'ICCROM relança le concours, uniquement pour la presse. Le prix MEDIA SAVE ART, concours international d'articles sur la sauvegarde du patrimoine culturel, fut ainsi institué.

L'objectif du Prix, dont les organisateurs lancent la quatrième édition, est d'encourager les journalistes à informer et à responsabiliser le public sur les dangers qui menacent le patrimoine et sur les efforts nécessaires à sa préservation.

Un jury international effectue la sélection en choisissant parmi les meilleurs articles reçus ceux qui répondent aux critères suivants : exactitude et clarté de l'information, efficacité du message, implication du public, qualité des illustrations (pour les magazines). Deux prix de 4000 US\$ sont accordés à l'auteur du meilleur article dans la catégorie « Quotidien » et dans la catégorie « Magazine ».

Participation des journalistes et journaux

Nombre de	MSA 1991	MSA 1997	MSA 1999
Articles reçus	291	150	338
Journalistes participants	88	54	102
Journaux	101	53	92
Pays participants	15	23	46

History and objectives

In 1987 ICCROM conducted a study of the most important newspapers in Italy (La Repubblica, Il Corriere della Sera) and in France (Le Monde, Le Figaro) to evaluate the importance given to problems concerning the deterioration and conservation of cultural heritage. It showed that respectively only 5% and 1.7% of articles confronted issues on the safeguard of cultural heritage.

So MEDIA SAVE ART was conceived, as an initiative to mobilise the media in favour of cultural heritage. The event, organised in collaboration with the Presidency of the Italian Council of Ministers and UNESCO, took place in June 1991. It included 5 international competitions (press, TV, cinema, visual documentation, sponsorship), two exhibitions and a series of round table discussions with the participation of about one hundred representatives from the world of media, culture, politics and conservation.

The MEDIA SAVE ART award was to have taken place every two years. Unfortunately, this has not been possible because of Italian government crises. ICCROM was obliged to reduce the scope of the project, because it had been deprived of its main source of support.

In 1997 ICCROM re-launched the competition, only for the press. The MEDIA SAVE ART Award, an international competition of articles dealing with the safeguard of cultural heritage all over the world, was set up.

The aim of the MSA award is to encourage journalists to inform the public of the dangers that threaten our cultural property and the efforts necessary to preserve it.

An international jury makes the selection choosing the best of the articles that meet the following criteria: accuracy and clarity of information, effectiveness of message, involvement of the public and quality of illustrations (for magazines). Two prizes of US \$4000 are awarded, one in each category, to the authors of the best "newspaper" and "magazine" article.

Participation of journalists and newspapers

	MSA 1991	MSA 1997	MSA 1999
N° articles received	291	150	338
N° participating journalists	88	54	102
N° newspapers	101	53	92
N° participating countries	15	23	46

Les lauréats des éditions 1991 - 1997 - 1999

LAUREATS DE LA 1^{ère} EDITION - 1991

EX AEQUO

Laura LILLI - Italie

Qui gardera les gardiens ?

Tout le monde voudrait une agence privée

Essayons avec une tête d'œuf

publiés dans *La Repubblica*, Rome, 1990

MOTIVATIONS DU JURY

Articles bien agencés et complets sur la situation du ministère des Biens culturels en Italie, qui joignent à la dénonciation des suggestions constructives. L'auteur présente divers problèmes relatifs au patrimoine, autant au niveau national que local où souvent les interventions se succèdent sans parvenir à des résultats satisfaisants. En donnant à Laura Lilli le premier prix du concours, le jury a voulu souligner la nécessité, en Italie, d'avoir recours à des moyens économiques et structureaux adéquats, afin d'assurer la meilleure protection du patrimoine artistique et historique.

Souren MELIKIAN - Etats-Unis

Comment le Getty a sauvé une tombe égyptienne

Le vent froid du changement souffle sur le V&A

Histoire d'art gothique et restauration

Du sang neuf pour le dinosaure UNESCO

publiés dans *International Herald Tribune*, New York, 1989 et 1991

MOTIVATIONS DU JURY

Articles qui, grâce à l'enthousiasme de l'auteur, à l'originalité des sujets et de leur présentation et à la richesse des détails, parviennent à impliquer pleinement le lecteur. Le journaliste relate aussi bien le travail de restauration de la tombe de la reine Nefertari (décrivant autant les aspects politico-diplomatiques qui la précédèrent, que l'œuvre innovante de l'équipe conduite par le couple de restaurateurs Mora, de Rome), que la découverte dans un monastère français du IV^e siècle d'une fresque gothique gravement détériorée par une restauration faite à la hâte.

The 1991 - 1997 - 1999 Prizewinners

THE 1991 PRIZEWINNERS (FIRST SESSION)

EX AEQUO

Laura LILLI - Italy

Who will Watch over the Watchmen

Everyone would like to have a Private Agency

Let us Try with an Egghead

published in *La Repubblica*, Rome, 1990

THE JURY'S EXPLANATIONS

Well put-together and complete articles on the situation concerning the Ministries of Cultural Heritage in Italy. Reporting of shortcomings are combined with constructive suggestions. The author brings up various problems concerning the heritage on a national as well as local level when often action takes place without satisfactory results being achieved. By awarding first prize in the competition to Laura Lilli, the jury wanted to underscore the necessity to provide adequate economic and structural means to ensure the best possible safeguarding of the artistic and historical heritage.

Souren MELIKIAN - United States

How Getty Saved an Egyptian Tomb

The Cold Wind of Change is Sweeping over the V&A

History of Gothic Art and Restoration

New Blood for the UNESCO Dinosaur

published in *International Herald Tribune*, New York, 1989 and 1991

THE JURY'S EXPLANATIONS

Thanks to the enthusiasm of the author and the originality of the subjects, as well as the presentation and wealth of detail, the article succeeds in fully involving the readers. The report likewise relates the restoration work of the tomb of Queen Nefertari describing the political and diplomatic aspects that preceded the work, as well as the innovative work of the team led by the Mora couple from Rome, the restorers. They also report on the discovery of a Gothic fresco in a French monastery of the fourth century that deteriorated due to a hasty restoration job.

LAUREATS DE LA 2^{ème} EDITION - 1997



Souhila HAMMADI - Algérie

Catégorie « Quotidien »

Tipaza, un patrimoine entre survivance et disparition
publié dans *El Watan*, Alger, 28 décembre 1996

MOTIVATIONS DU JURY

Article dense et courageux sur les vestiges de Tipaza, menacés de disparition par la spéculation immobilière. Ce texte est exemplaire d'une situation qui, autour de la Méditerranée, se généralise. Les traces du passé risquent d'être effacées. L'auteur encourage les autorités à intervenir pour défendre le site archéologique qui, tout en étant classé patrimoine mondial, est sérieusement menacé. Le jury a tenu à féliciter le quotidien *El Watan* pour le courage avec lequel il défend son patrimoine national.



Marisa RANIERI PANETTA - Italie

Catégorie « Magazine »

Les derniers mois de Pompéi
publié dans *L'Espresso*, Rome, 10 avril 1997

MOTIVATIONS DU JURY

L'auteur affronte, de manière claire et efficace, les divers aspects de la gestion du site archéologique de Pompéi. L'article présente un juste équilibre entre des informations à caractère historique et archéologique et les nouvelles actuelles (statistiques, propositions pour le futur). Une volonté politique de changement se fait sentir. La dégradation de Pompéi est insoutenable. L'article, exhaustif et agrémenté de belles illustrations, correspond en tous points aux critères de sélection établis par le jury.

The 1997 Prizewinners (Second Session)

Souhila HAMMADI - Algeria

"Newspaper " category

Tipaza, Heritage Suspended between Survival and Extinction

published in *El Watan*, Algiers, 28 December 1996

THE JURY'S EXPLANATIONS

This article on the vestiges of Tipaza is both courageous and detailed. These remains are threatened by real-estate speculation. This text represents a situation that is spreading all over the Mediterranean. These signs of the past risk being extinguished altogether. The author encourages the authorities to act in defence of the archaeological site, which is seriously threatened even though it is classified as part of the heritage. The jury wanted to congratulate the newspaper *El Watan* for the courage it has shown in defending the local heritage.

Marisa RANIERI PANETTA - Italy

"Magazine" category

The Last Months of Pompeii

published in *L'Espresso*, Rome, 10 April 1997

THE JURY'S EXPLANATION

The author deals with the various aspects of the management of the Pompeii archaeological site clearly and effectively. The article achieves an appropriate balance between historical and archaeological information and current events (statistics, proposals for the future). A political will in favour of change is being felt. The deterioration of Pompeii is no longer acceptable. Exhaustive and enhanced with attractive illustrations, the article meets all the standards for selection set forth by the jury.

LAUREATS DE 3^{ème} EDITION - 1999



Roland-Pierre Paringaux

Roland-Pierre PARINGAUX et Emmanuel de ROUX - France

Catégorie « Quotidien »

Razzia sur les objets d'art (Série de 13 articles)

publiée dans *Le Monde*, Paris, 27 juillet au 10 août 1997

MOTIVATIONS DU JURY

La série des treize articles de Roland-Pierre Paringaux et d'Emmanuel de Roux regroupés sous le titre *Razzia sur les objets d'art* examine les différents aspects du trafic d'œuvres d'art à travers le monde. Véritable enquête, cette série met en relief les causes majeures de ce fléau : le laxisme voire la complicité des pouvoirs publics, l'absence de législation, la guerre, le manque de scrupules de certains collectionneurs et maisons de vente. Le jury a reconnu à l'unanimité la qualité de cette enquête : passionnante, habilement conduite, extrêmement documentée et dont l'internationalité permet d'aborder le problème du vol dans sa globalité et d'en saisir l'importance et les enjeux.



Alessandra MAMMI - Italie

Catégorie « Magazine »

Le Léonard redécouvert (Dossier)

publié dans *L'Espresso*, Rome, 13 mai 1999

MOTIVATIONS DU JURY

L'auteur présente un dossier exhaustif et largement illustré sur le très long travail de restauration - près de vingt ans - de *La Cène* de Léonard de Vinci. Il rappelle comment les restaurateurs en supprimant les traces des nombreuses interventions qui, au cours du temps, modifièrent considérablement l'aspect originel de la peinture, ont permis une lecture plus fidèle de l'œuvre telle que l'avait conçue le peintre. Selon les jurés, il s'agit d'un article exemplaire en ce qu'il aborde les nombreux problèmes d'ordre technique, économique et culturel rencontrés par les restaurateurs. Le jury a apprécié le fait que ces difficultés aient été mises en parallèle avec les résultats obtenus. En récompensant ce dossier, le jury a voulu souligner qu'il était important de diffuser auprès du public des exemples positifs de "sauvetage" d'œuvres d'art.

 THE 1993 PRIZEWINNERS (THIRD SESSION)

Roland-Pierre PARINGAUX and Emmanuel de ROUX - France

"Newspapers" category

A Raid on Objects of Art (Series of 13 articles)

published in *Le Monde*, Paris, 27 July to 10 August 1997

THE JURY'S EXPLANATIONS

The series of thirteen articles by Roland-Pierre Paringaux and Emmanuel de Roux entitled *A Raid on Art Objects* examines the various facets of smuggling artworks throughout the world. It is in actual fact an investigation that exposes the major causes of this plague: the laxity, even the complicity of the public authorities, the lack of legislation, wars, as well as the unscrupulousness of certain collectors and dealers. The jury unanimously recognized the quality of this fascinating study, cleverly conducted, well documented and whose international orientation permits an overall approach as well as the possibility of grasping its significance and what is at stake.

Alessandra MAMMI - Italy

"Magazine" category

The Leonardo rediscovered (Dossier)

published in *L'Espresso*, Rome, 13 May 1999

THE JURY'S EXPLANATIONS

The author provides an exhaustive and amply illustrated dossier concerning the extremely long restoration job - about twenty years - on the *Last Supper* by Leonardo da Vinci. She points out that the restorers were able to make possible a more accurate interpretation of the work as it had been conceived by the painter, by eliminating the traces left by numerous restorations that greatly modified the original appearance of the work over the course of time. According to the members of the jury, the article is exemplary in that it deals with the numerous problems encountered by the restorers, whether technical, economic or cultural. The jury appreciated the fact that these difficulties were brought out and illustrated alongside the results obtained. By awarding the prize for this dossier, the jury wanted to emphasize the importance of bringing positive examples of "salvage" of works of art to the attention of the public.

Règlement du Concours

3^{ème} édition

- 1 Le prix MEDIA SAVE ART (MSA) est un concours d'articles destinés au grand public, traitant du thème de la sauvegarde (détérioration, prévention, conservation et restauration) du patrimoine culturel c'est-à-dire des musées, archives, bibliothèques, monuments, sites historiques et archéologiques et ouvert aux journalistes du monde entier
- 2 L'objectif du prix MSA est d'encourager les journalistes à informer et responsabiliser le public sur les dangers qui menacent le patrimoine et sur les moyens de contribuer à la prévention et à la mise en valeur du patrimoine
- 3 Le prix MSA, organisé tous les deux ans par le Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM), comprend deux catégories :
 - Catégorie "Article"
 - Catégorie "Magazine"
- 4 Le prix MSA consiste en un diplôme et une somme de 4 000 US\$. Il est décerné à l'auteur du meilleur article dans chaque catégorie
- 5 Les articles doivent paraître dans un quotidien ou un magazine distribué en kiosques et/ou en librairies et s'adresser au grand public. Les articles parus dans la presse professionnelle ne sont pas admis
- 6 Les articles sont retenus en fonction de leur date de publication
- 7 Les journalistes doivent envoyer l'article original ou une photocopie claire et lisible de l'article dans son format original où sont visibles la date de publication, le nom du journaliste et du journal
- 8 Les articles doivent parvenir avec un résumé de 200 mots en français ou en anglais, si l'original est dans une autre langue. La traduction en français ou en anglais est requise seulement pour les articles admis à la seconde sélection
- 9 L'annonce du prix se base sur les réseaux suivants : ambassades, agences de presse, correspondants des journaux étrangers à Rome, sites Internet, membres du Conseil de l'ICCROM, sièges des divers journaux nationaux

Regulations

3rd edition

- 1 The MEDIA SAVE ART award is a press competition to choose the best articles written for the general public, on the preservation of cultural heritage (deterioration, preservation, conservation, and restoration). Cultural heritage is understood as comprising museums, archives, libraries, monuments, historic and archaeological sites and the competition open to all journalist
- 2 The objective of the MSA award is to stimulate journalists to inform the public of the dangers that threaten our cultural property and the challenges and successes involved in its preservation
- 3 The MSA award is organized every 2 years by ICCROM (The International Centre for the Study of the Preservation and Restoration of Cultural Property). It includes two categories:
 - “Article” category
 - “Magazine” category
- 4 The MSA award is composed of a prize certificate and a sum of US\$ 4,000. The prize is awarded to the best article in each category
- 5 Articles must be published in a newspaper or magazine on sale to the public. Articles published in specialized press for professionals are not eligible
- 6 Articles must be published within a range of calendar dates indicated by ICCROM
- 7 Journalists must send the original article or a good quality photocopy in the original size with the date of the publication, the name of journalist and the name of the newspaper or magazine
- 8 Articles must be accompanied by a summary of 200 words in English or in French, if the original is not written in one of these languages. Translation into English or French is required only for the articles admitted to the second selection
- 9 ICCROM announces the competition by means of the following networks: embassies, press agencies, correspondents of foreign newspapers in Rome, internet sites, Council members of ICCROM and headquarters of national newspapers and magazines

- 10 Les membres du jury, au nombre de neuf, sont nommés par le Directeur général de l'ICCROM. Le choix s'effectue en fonction des compétences professionnelles et de l'origine géographique des jurés
- 11 Les articles de journaux parviennent à l'ICCROM où les organisateurs du concours effectuent une première sélection en se basant sur les articles 1, 5 et 6
- 12 Les articles issus de cette première sélection sont transmis aux membres du jury qui effectuent individuellement une seconde sélection
- 13 Le jury se réunit à l'ICCROM en session close. Son président est nommé en début de séance
- 14 Pour aider les jurés dans leur troisième et dernière sélection, une grille d'évaluation leur est distribuée. Les critères retenus sont : la richesse et la clarté de l'information, l'efficacité du message, l'implication du public, le courage d'informer et la qualité de l'image pour la catégorie « Magazine »
- 15 Le vote final est secret et se fait en trois tours maximum
- 16 Le prix MSA est décerné à l'auteur de l'article ayant remporté la majorité des voix dans chaque catégorie, "Article" et "Magazine"
- 17 Le jury peut attribuer des mentions d'honneur à des articles présentant un intérêt particulier
- 18 Des mentions spéciales peuvent être également décernées aux magazines ou quotidiens ayant soutenu une campagne en faveur de la sauvegarde du patrimoine culturel ou ayant une politique engagée dans ce domaine
- 19 Le prix MSA est remis aux journalistes gagnants à l'occasion de l'Assemblée générale des pays membres de l'ICCROM

Ce règlement est susceptible d'être modifié pour la 4^{ème} édition du concours
 Pour plus d'informations, contacter Mme Monica Ardemagni (ICCROM) :
 Tél. 00 39 06 58 55 33 24 - Fax 00 39 06 58 55 33 49 - e-mail : ma@iccrom.org

- 10 The Director General of ICCROM nominates the nine jury members. The main criteria for choosing jury members are their professional competency, and achieving a balanced geographic distribution
- 11 Articles are sent to ICCROM. The organizers of the competition make a first selection based on points 1,5 and 6
- 12 Articles selected by organizers are conveyed to the jury who individually make a second selection
- 13 The jury meets in closed session at ICCROM. The president of the jury is nominated at the beginning of the meeting
- 14 As an aid for the final selection the jury uses a grid of four evaluation criteria proposed by the organizers of the award. The criteria are : richness of information, quality of illustrations, power of the message, involvement of public
- 15 The final vote is secret and is generally conducted in three ballots
- 16 The MSA prize is awarded to the author of the article with the majority of votes in each category, "Newspaper" and "Magazine"
- 17 The jury can award special mentions to articles of particular merit
- 18 The jury can award special mentions to the magazines or newspapers, which have a sustained campaign for preservation of cultural heritage or a stated policy in this field
- 19 The MSA awards are presented to the winners on the occasion of the General Assembly of the Member States of ICCROM

These regulations are likely to be modified for the 4th edition of the award
For further information, contact Mrs Monica Ardemagni (ICCROM):
Tél. 00 39 06 58 55 33 24 - Fax 00 39 06 58 55 33 49 - e-mail: ma@iccrom.org

Achevé d'imprimer en Italie en juillet 2000 par
Printed in Italy in July 2000 by
Colorsprint, Rome

Conception graphique
Graphic design
Lithocrom, Rome

Traductions et relectures
Translations and proofreading
Benoit Hustin
Christopher Mc Dowall
Philip Rand
Dominique Reviller

